

TOM NESSY

BROOKLYN
UNDERGROUND



OceanofPDF.com

Tom Nussy

**BROOKLYN
UNDERGROUND**

roman

OceanofPDF.com

Brooklyn Underground est un ouvrage de fiction.

Les noms, les personnages, les lieux, et les événements relatés sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des faits avérés, des personnes réelles, vivantes ou décédées, serait purement fortuite.

Optimisé pour Kindle avec police Bookerly en taille 4

Tous droits réservés © Tom Nassy (2023)

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sans l'accord de l'auteur.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

OceanofPDF.com

Les faits sont relatés en temps réel.

OceanofPDF.com

Prologue

12 octobre, 18 h 45. Deux jours plus tôt

À cette heure-ci, les derniers rayons de soleil rougeoyants se faufilaient entre les frondaisons et venaient frapper le Brooklyn Bridge Park, tandis que les lieux se vidaient au compte-gouttes. Au-delà de la colline, le bruit des klaxons de la circulation dense remontait dans les airs, comme une désagréable mélodie. Si la vue à couper le souffle sur Manhattan rendait le parc unique, son succès provenait aussi des nombreuses installations dévolues aux New-Yorkais. Plage de sable, terrains de sport, cafés, marché alimentaire, rien ne manquait. Depuis la position dominante du *Shake Shack*, restaurant de burgers prisé, un sentier serpentait sur la butte jusqu'à une piste arborée longeant les jetées de l'East River.

Le poumon de verdure grouillait encore de monde sur sa trentaine d'hectares. Et pourtant, personne ne venait. Adrian regretta de ne pas avoir crié avant d'être bâillonné. Peut-être que les pêcheurs de la marina l'auraient entendu. L'esprit à la dérive, il ne prêta plus attention aux trois hommes face à lui, et se focalisa sur des rires lointains qui s'échappaient d'un bateau en train d'accoster au quai le plus proche. En cet instant précis, il s'imagina rejoindre ces gens qu'il ne connaissait pas et partager une bière bien fraîche avec eux.

Finalement, non, cela ne collait pas. Il ne touchait plus à l'alcool. Ses pensées lui jouaient des tours, à coup sûr. Elles tentaient de le détourner de la situation inextricable par n'importe quel biais. Un simple mécanisme du cerveau qui consistait à libérer des substances chimiques analgésiques pour contrer les signaux de la douleur.

Oui, ça doit être ça...

Sauf qu'à ce petit jeu, ladite douleur prenait le dessus. Elle le ramena brutalement à la réalité, le long de ce quai désert, derrière un petit entrepôt vétuste au toit en tôles rouillées. Le parfum iodé de l'East River lui donna l'envie de régurgiter le hot-dog qu'il avait avalé une heure plus tôt en remontant bredouille à la surface.

Sans réussir à trouver *le colis*.

Il se doutait qu'il passerait un sale quart d'heure, cependant jamais il n'aurait imaginé que cela irait aussi loin. Après tout, on lui avait fait une promesse et il méritait qu'elle soit honorée, malgré ses résultats. Adrian s'était démené comme un diable ces dernières heures, en remuant ciel et terre. En vain.

À genoux, tête baissée, il remarqua le sang qui souillait son vieux jeans Levi's, un héritage paternel. Des gouttes perlaient de son oreille droite mutilée et venaient imbiber le tissu qui épousait le bord de sa cuisse. En dehors du sac à dos éventré sur le quai — un cadeau d'Ayaz —, il s'agissait de l'unique bien auquel il tenait un tant soit peu.

Les menottes lui coupaient la circulation à chaque frottement du métal contre ses poignets endoloris, alors il évitait de bouger, focalisé sur la drôle de moustache du quinquagénaire qui le torturait. L'homme portait une chemise hawaïenne exagérément bariolée pour convenir à la situation. Malgré son accoutrement inopportun, il maniait le couteau avec dextérité. Si bien qu'Adrian se demandait s'il lui avait entièrement tranché le lobe, ou seulement entaillé. Difficile de se faire une idée précise, tant le supplice lui brouillait les sens.

Avec un semblant d'optimisme, il espérait encore que des badauds les surprennent et s'en mêlent ou appellent les secours. Sauf que ce secteur excentré et sans vis-à-vis du Brooklyn Bridge Park n'attirait personne. Le quai avait tout d'un coupe-gorge. Seule une famille de perroquets sauvages — des oiseaux coutumiers du quartier — observait la scène depuis la branche d'un orme majestueux.

En l'occurrence, le quai a tout d'un coupe-oreille, releva Adrian avec ce trait d'humour qui le caractérisait si bien. Malgré le pic de souffrance, il ne put s'empêcher d'arborer un timide sourire en coin.

— Regarde-le ! J'ai comme l'impression qu'il se fout de ta gueule, McKenna !

Dans un rituel étudié, ce dernier coiffa de deux doigts sa moustache tombante. Il accompagna ce geste jusqu'au menton en fixant d'un œil sombre son collègue, hilare dans une veste trop large pour sa corpulence longiligne.

— Tu crois, Ed ? Attends, je peux arranger ça.

Casey McKenna détestait qu'on se moque de lui. Comme la plupart des gens, bien sûr, mais chez lui cela allait plus loin. La moindre remarque faisait irrémédiablement remonter à la surface des souvenirs douloureux de brimades enfantines. Emporté par une haine farouche, il joua avec la lame de son couteau contre la joue humide d'Adrian. La pointe se faufila lentement jusqu'au conduit auditif de l'oreille, enjamba le bâillon, avant de revenir vers le bord de la lèvre inférieure.

McKenna mâchait mécaniquement un chewing-gum avec la grâce d'un buffle. D'un geste précis, il trancha dans la chair sur cinq bons centimètres, et écrasa immédiatement sa main contre la plaie en appuyant de toutes ses forces, afin d'étouffer le cri de supplice. Il conserva la pression ainsi, durant un moment interminable. Lorsqu'il retira ses doigts proéminents, ce fut pour enlever le bâillon et réitérer la question posée cinq minutes plus tôt.

— Alors, le coursier, tu es certain de n'avoir aucune piste ?

L'autre homme — le dénommé Ed —, un grand gaillard dégingandé à la tignasse ébouriffée, se pencha au-dessus du visage ensanglanté, suffisamment près pour que son haleine fétide se répande dans les narines d'Adrian.

— Tu sais qu'il nous faut un minimum d'informations. Tout cela peut s'arrêter d'un coup avec un peu de coopération de ta part. Tu comprends ?

— Écoutez, j'ai... J'ai fait ce que... vous m'avez demandé.

Adrian fut pris d'un étourdissement, avec une furieuse envie de vomir. Il se réfréna et respira un grand coup malgré l'haleine de son bourreau. L'oxygène se faufila dans ses bronches, l'empêchant de sombrer. Après une longue quinte de toux, il tenta le tout pour le tout.

— Je vous l'ai dit, j'ai cherché de fond en comble, d'ici à Manhattan, et aucune trace de votre gars dans tout l'Underground. Je suis descendu jusqu'au niveau -8, et je vous le certifie, impossible de s'aventurer plus bas. C'est bien trop dangereux. Si vous ne me croyez pas, accompagnez-moi !

— Et nous, tu ne penses pas qu'on est dangereux ?

McKenna ponctua sa remarque d'une nouvelle entaille au couteau qui arracha complètement le morceau de lobe qui pendait de façon disgracieuse. Et encore une fois, sa main rocailleuse vint étouffer le hurlement.

Positionné à l'angle de l'entrepôt, avec une vue dégagée sur la dizaine de jetées encadrant la marina, le troisième homme se tenait à l'écart depuis le début. Dans la même tranche d'âge que les deux autres, la cinquantaine, il ressemblait à une star hollywoodienne au charme suranné, légèrement empâté, mais avec de beaux restes. La brise de l'East River fit flotter quelques mèches grisonnantes sur son large front. Lunettes Ray-Ban sur le nez, il souffla d'exaspération avant de s'approcher.

— Bon, allez, fini de jouer, le coursier.

Il était armé d'un Glock 17 à munitions subsoniques. Le pistolet semi-automatique disposait d'un silencieux.

Adrian déglutit quand il sentit le métal froid appuyer contre sa tempe.

— Donnez-moi l'antidote, quémanda-t-il d'une voix tremblante, et je vous promets de rester muet. De toute façon, les *outsiders* se fichent bien de tout ça, alors vous ne craignez rien.

Interloqué par le terme, McKenna interrompit le nettoyage de sa lame couverte de sang.

— Les *outsiders* ? Tu connaissais ce terme, Albuquerque ?

L'homme à l'allure d'acteur éluda le sujet et retira la sécurité du pistolet qu'il maintenait à bout portant contre le coursier. La mâchoire tendue, il jeta un coup d'œil à droite et à gauche. Personne. Au contraire de l'East River où les eaux étaient zébrées par le ballet des taxis fluviaux. Plus au nord, l'ombre des énormes piliers du Brooklyn Bridge se détachait dans le contre-jour de cette fin de journée, comme un témoin de la démesure de la Grosse Pomme. La vie new-yorkaise suivait son cours, inlassablement, insensible à la destinée d'Adrian.

— Dernière chance, lança Albuquerque en dégageant une mèche poivrée qui obstruait son regard. Tu n'as rien à nous dire sur El Lobo ?

— Ce gars est introuvable, je vous le répète. Vous allez devoir me tuer et ce serait une...

— Très bien. On va faire comme ça.

Une décharge sourde secoua Adrian qui s'effondra mollement sur le quai comme un pantin. L'odeur âcre de la poudre fut sa dernière sensation avant qu'un voile opaque le submerge. L'impact du coup de feu projeta une

gerbe rouge sombre dans les airs, dont quelques gouttes éclaboussèrent Ed. Avec dégoût, il se frotta énergiquement la joue en pestant. S'il y avait une chose qui le répugnait par-dessus tout, c'était bien le sang.

— Faut que tu soignes ce caractère impulsif ! Regarde-moi ce merdier, j'ai failli en avaler ! C'était vraiment nécessaire ?

— Je ne lui trouvais plus d'utilité et nous sommes pressés par le temps, expliqua Albuquerque avec un aplomb qui ne le quittait en aucune circonstance.

— Pourtant, il pouvait encore servir.

Sans se mêler de la discussion, McKenna déplaça le corps en sifflotant. Les pupilles du coursier, à peine dilatées, semblaient témoigner de la rapidité implacable de l'exécution. La balle avait creusé une cavité dans la boîte crânienne et atomisé une partie de son cerveau.

Albuquerque dévissait le silencieux de son arme, lèvres pincées et front plissé, jusqu'à ce que les remarques d'Ed ne finissent par le faire bondir.

— Putain, qu'est-ce que tu imaginais ? Qu'on allait taper la causette avec ce pauvre gars autour d'un feu de camp ?

Adossé contre le mur au crépi jauni de l'entrepôt, les bras ballants, Ed encaissait l'attaque. Au fond, il se doutait pertinemment que cela se terminerait ainsi, une énième fois. Il refusait simplement de l'admettre.

— Non, attends, j'ai mieux, poursuivit Albuquerque avec un ton plus incisif. On aurait dû le laisser repartir pour qu'il se rende illico à la police.

— C'est bon, c'est bon... T'as raison.

McKenna s'esclaffa alors qu'il finissait d'attacher un poids d'une vingtaine de kilos à la cheville d'Adrian.

— Vous me faites penser à un vieux couple, bordel de merde.

Lorsque le corps du coursier disparu dans les eaux noires de l'East River, la chaîne le reliant au bloc de béton se tendit immédiatement et glissa sur le goudron dans un cliquetis strident. Après le jet du lest, les remous s'estompèrent progressivement.

— Et maintenant ? questionna McKenna en se redressant, les traits tirés à cause de ses rhumatismes chroniques.

— Ce qui est sûr, c'est que ce satané sablier du temps joue contre nous, indiqua Ed, l'index pointé vers sa montre Omega. Si jamais El Lobo apprend qu'on le recherche, il va se volatiliser à nouveau.

La nuit commençait à dévorer le ciel à l'est. Sur le flan opposé du fleuve, le soleil basculait derrière l'horizon, dans un scintillement doré. Sur la skyline d'où émergeait le majestueux One World Trade Center, la lune étendait son reflet laiteux. La ville qui ne dormait jamais ressemblait à un géant monolithique, capable de résister à tout.

— Très bien, conclut Albuquerque, il ne nous reste plus qu'à en trouver un autre.

Son regard embrassa la cime des immeubles de Brooklyn.

OceanofPDF.com

PARTIE 1

OceanofPDF.com

Chapitre 1

08:00-09:00

OceanofPDF.com

1 . 1

Aujourd'hui

L'échoppe de Zoey Beckman ne payait pas de mine, en retrait entre deux boutiques bien achalandées, et pourtant sa vitrine attirait tous les regards.

Ce n'est pas parce que je tiens une pharmacie que je n'ai pas le droit d'avoir du goût ! Voilà ce que ressassait Zoey chaque fois qu'on l'interrogeait sur le pourquoi de cette décoration si chic. Elle n'était pas peu fière de son mur végétal, servant de support à des bulles de verre en suspension à l'intérieur desquelles elle mettait en avant ses articles phares. Pour couronner le tout, un bel écran OLED affichait les promotions immanquables du mois.

Le nom *Zoey's Pharmacy* brillait de ses lettres de néon sur une enseigne en bois. La jeune femme de trente-six ans — à qui l'on donnait facilement dix de moins — aimait préciser qu'il s'agissait de bois de paulownia, dont les vertus médicinales et cosmétiques n'étaient plus à démontrer. Une preuve supplémentaire que le moindre détail comptait pour cette perfectionniste malade, même si elle n'avait aucun risque de concurrence dans le secteur. Et pour cause, elle détenait l'unique pharmacie de Grand Central Terminal.

En raison de la qualité de ses conseils, Zoey Beckman s'était fait un nom en cinq ans, depuis son installation dans la gare monumentale de New York. On lui avait proposé d'intégrer le hall principal à un endroit stratégique, à côté du kiosque d'informations et de l'horloge emblématique à quatre cadrans dont les touristes raffolaient. Malgré l'attrait de l'emplacement, elle avait refusé net, préférant se rabattre sur un box disponible au sous-sol, en plein centre de Grand Central Market. Ce vaste

marché de produits gastronomiques aux multiples stands était l'une des curiosités de la gare de la Grosse Pomme. Une fois au cœur de ses allées climatisées où flottaient des effluves d'épices, la fièvre acheteuse vous gagnait instantanément.

Si la pharmacie de Zoey ne désemplissait pas tout au long de l'année, le mardi matin était toujours plus calme. Aujourd'hui, seule une poignée de clients arpentaient les rayons où s'accumulaient les articles. Chaque mètre carré locatif coûtait une petite fortune, alors il fallait optimiser le rangement. Devant la caisse, une black rondouillarde quémandait des informations sur le meilleur brûleur de graisses auprès de l'unique employée, une certaine Letty.

Ray Walker ne lui avait parlé qu'une fois, lorsque Zoey s'était absentée exceptionnellement pendant plus d'un mois à l'occasion d'un voyage au Sri Lanka. La cinquantaine abîmée, la femme au physique peu engageant arborait en permanence un air renfrogné, difficile à décrypter. Aucun favoritisme pour Walker, elle ne le portait pas plus dans son cœur et cela se voyait comme le nez au milieu de la figure. Dès qu'il faisait irruption dans la boutique, elle le dévisageait avec insistance jusqu'à ce qu'il détourne le regard.

Ce matin, grâce à cette cliente providentielle, il se faufila sur le côté du grand comptoir en acacia sans avoir à affronter la menace Letty. Devant un présentoir de capsules homéopathiques, Zoey conseillait un couple à grand renfort de termes obscurs. Elle connaissait son métier, indéniablement. Toujours souriante, sa bienveillance illuminait ses propos, déclamés avec un charmant accent *made in Ohio*.

D'un geste de la main, elle fit signe à Walker qu'elle n'en avait plus pour longtemps. Il lui répondit d'un mouvement du menton et patienta en ordonnant le contenu de son grand sac à dos. La récolte du jour avait été plutôt bonne, Ayaz serait content. Il s'était débrouillé pour mettre la main sur tous les produits de la liste interminable, même les plus délicats à trouver comme ce transformateur électrique d'un autre âge. Et à titre personnel, il n'avait pas oublié non plus les piles nécessaires au fonctionnement de son talkie-walkie.

Walker était coursier. Le meilleur de tout l'Underground. Ce qui aurait pu devenir un chemin de croix le motivait. Année après année, il avait réussi à tisser un maillage de connaissances qui lui fournissaient

gratuitement — ou parfois en échange d'un menu service — les denrées les plus basiques comme les objets les plus insolites. Aidé de ses contacts, il pouvait s'enorgueillir d'être le seul à ne pas recourir au chapardage pour arriver à ses fins. Cette ligne directrice ferme, dictée par Emily, il ne s'en était jamais détourné.

— Voilà, voilà, Walker, je suis à toi ! signala Zoey en enlaçant son ami avec enthousiasme.

Le visage du coursier disparut sous une épaisse chevelure sombre aux senteurs vanillées.

La pharmacienne avait pris l'habitude de l'appeler par son nom dès leur première rencontre il y a maintenant trois ans. En fait, cette convention s'était propagée autour de lui comme un feu de forêt, et dorénavant, seuls sa femme et Ayaz utilisaient son prénom.

— Ce couple est vraiment insupportable de mièvrerie, chuchota Zoey avec l'index ciblé sur les clients qu'elle venait de conseiller.

— La question est : qui se soigne encore à l'homéopathie ?

Elle le fixa d'une moue boudeuse avant de lui asséner un coup de coude dans les côtes.

— Dis donc, tu t'es pointé pour critiquer mes remèdes magiques ?

— Tu sais bien que t'es ma pharmacienne préférée.

— Je suis surtout la seule que tu connaisses, charmeur !

En s'esclaffant, elle dévoila une dentition blanche impeccable, mise en valeur par une peau caramel parfaitement entretenue. La trentenaire ne manquait pas d'atouts. Sous sa blouse entrouverte, on devinait un jeans taille basse et un crop top épousant des courbes affriolantes. Loin d'en être déstabilisé, Walker passa outre son apparence, comme d'habitude. Il la considérait comme une amie proche — peut-être la seule qu'il avait réellement — sans aucune ambiguïté. Et puis, deux barrières empêchaient quoique ce soit entre eux. En premier lieu, l'amour fou qu'il portait à sa compagne Emily. Quant à l'autre obstacle, il était lié à l'orientation sexuelle de la pharmacienne. Depuis la fin de sa dernière histoire hétéro avec un flic un peu trop volage, elle avait subitement changé de bord. Après quelques mois à dissimuler la vérité, elle ne se cachait plus désormais. Elle se faisait même une joie de confier ses aventures saphiques à Walker, peu désireux pourtant d'en connaître les détails intimes.

— Letty ! Je te laisse t'occuper de la dame.

À l'autre bout du comptoir, une vieille femme au long manteau doré commençait à montrer des signes d'impatience. Avec une esquisse de sourire tenant plutôt de la grimace, Letty répondit par l'affirmative à la demande de Zoey. Libérée, cette dernière entraîna Walker dans la réserve derrière une porte battante, où un enchevêtrement d'étagères pleines à craquer formait un dédale oppressant.

— Alors, dis-moi, s'enquit-elle en piochant plusieurs boîtes sur son passage, est-ce que les nausées d'Emily se sont estompées avec ce que je t'ai donné la fois précédente ?

— Pas vraiment. Elle alterne entre vomissements et migraines intenses. Son second trimestre de grossesse n'arrange pas les choses. Elle... Elle évite d'en parler, mais je sens bien que ça ne va pas, autant physiquement que psychologiquement.

À l'écoute des symptômes, Zoey se mordilla les lèvres dont le gloss irisait sous la lumière blafarde du néon de la réserve. Cela corroborait ses dernières hypothèses sur le sujet, à la suite des différentes remontées de Walker.

— Il serait temps qu'elle consulte dans un hôpital. Ou laisse-moi la voir, au moins. Elle fait sans doute de l'hyperémèse gravidique, et je...

— Tu peux traduire ? coupa le coursier.

Ses veines avaient gonflé sur les tempes.

— C'est une maladie hormonale. Sans être la reine du sujet, je sais qu'elle concerne certaines femmes qui réagissent mal à l'hormone de la grossesse. Pour faire simple, Emily doit en développer un taux beaucoup plus élevé que la moyenne. Le problème, c'est que ce trouble de l'organisme est encore peu connu. Je veux bien te donner à nouveau un traitement classique, mais cela ne suffira pas.

Walker sentit pulser son rythme cardiaque. Il s'appuya contre une étagère, le souffle court. Si les nausées touchaient fréquemment les femmes enceintes, la santé d'Emily se détériorait à vue d'œil, bien au-delà d'un état qu'on pouvait considérer comme normal. Évidemment, leurs conditions de vie étaient loin d'être optimales, il fallait être fou pour ne pas l'admettre, pourtant nombre de gestations se déroulaient sereinement dans l'Underground. Sans papiers d'identité ni assurance, l'hôpital serait l'ultime recours.

— Bon, tâchons d'améliorer tout ça, marmonna Zoey, les pieds sur un petit escabeau afin d'atteindre une étagère réservée aux neuroleptiques.

Avec les bras levés, son crop top dévoilait un piercing arc-en-ciel au nombril. Cliché, mais elle aimait ça.

— Et... Et tu penses que le bébé ne risque rien ? se hasarda Walker d'une voix anxieuse.

— Si elle prend correctement son traitement, qu'elle se repose le plus possible et qu'elle s'alimente malgré le manque d'appétit, cela devrait passer. Tu pourras alors gambader dans tes conduits crasseux avec ta fille !

— Ma fille ? Comment est-ce que...

— Cette hormone dont je t'ai parlé, la bêta-HCG, et bien sache que son taux est plus élevé quand on accouche d'une fille. Enfin, en général.

Walker encaissa, à la fois surpris et ravi. Ses billes d'azur, contractées sous l'effet des néons, devinrent luisantes. Jamais il n'avait évoqué encore son envie profonde d'avoir une petite fille. Pas même devant Emily.

— Ce que je vais te donner n'est pas très conventionnel, reprit Zoey en descendant avec précaution du tabouret. Néanmoins, c'est sans risques.

Le stress commençait timidement à s'évaporer. Rassuré, Walker enfila dans le sac à dos les boîtes de capsules que son amie lui tendait d'un sourire compatissant.

— Trois gélules par jour. Quand le stock est épuisé, tu reviens me voir, hein ! Ces trucs arrêtent les vomissements par action cérébrale, ce qui peut induire des effets secondaires, comme une grosse fatigue. Dans ce cas, on avisera.

— Ah oui, il me faudrait également de la pénicilline.

Zoey attrapa un sachet posé dans le coin de l'étagère la plus basse.

— Je m'en doutais, je t'ai préparé plusieurs tubes d'antibiotiques. Toujours tes histoires de rats, hein ?

La pharmacienne grimaça rien qu'à l'idée de se confronter avec ces bestioles.

Ils quittèrent la réserve, épiés du coin de l'œil par Letty, en pleine conversation avec un jeune homme au poignet plâtré. Dans son sillage, une file de clients s'était formée en un rien de temps. Walker fut soulagé de retrouver une atmosphère plus feutrée. Ses pupilles, rétractées sous l'effet de l'éclairage éblouissant du néon, se dilatèrent de nouveau.

— Encore merci, Zoey. Je te laisse prêter main-forte à la radieuse Letty, je vois qu'il y a du monde ce matin.

Sac sur le dos, il en resserra les lanières avec le geste de l'habitude, pour moins ressentir le poids de son bric-à-brac sur les vertèbres. Après une étreinte chaleureuse, elle le salua d'un clin d'œil amical avant de se faufiler derrière le comptoir. Le pas léger, Walker gagna la sortie avec le sourire aux lèvres. Il venait de remarquer que tous les hommes présents dans la queue dévoraient la pharmacienne.

L'effet Zoey Beckman.

S'il la savait fantasque et allumeuse, il lui accordait toute sa confiance, bien au-delà du strict minimum alloué aux *outsiders*. Ce sobriquet, le coursier le détestait par-dessus tout. Il désignait avec dédain celles et ceux à l'extérieur de l'Underground. Lui n'était pas dupe. Pour le reste du monde, la frange de la société à laquelle il appartenait faisait figure d'exception à la règle. Son peuple vivait en marge et c'était une chimère de croire l'inverse.

OceanofPDF.com

1 . 2

Pas encore neuf heures et déjà le foutoir.

La foule grouillait dans l'artère principale de Grand Central Market, telle une meute prête à bondir sur la moindre des promotions. Ici, la devise c'était en gros « Consommez mieux, consommez local et frais ». Afin d'accentuer cet aspect écoresponsable, de véritables arbres avaient été plantés dans d'immenses pots en terre rouge. Ils grimpaient à plus de quatre mètres sous une verrière, seul puits de lumière de toute la zone de chalandise sous la gare.

L'alarme de son antique montre à quartz Casio sortit Walker de ses pensées. Il fallait partir s'il voulait arriver dans le quartier de Chinatown pour dix heures. Ayaz n'aimait pas attendre, encore moins quand la livraison avait des répercussions importantes pour l'Underground, et que la mafia chinoise s'immisçait dans l'histoire.

À la périphérie des étals, il contourna le snack *Chez Fayed* — autoproclamé meilleur endroit où manger un kebab dans l'arrondissement de Manhattan — pour atteindre la zone des escalators. Moment d'hésitation. Après tout, malgré le timing serré, il pouvait bien s'offrir quelques minutes de distraction. En dehors des visites à son amie Zoey, Walker ne venait que rarement dans ce secteur de la gare de New York, et pourtant il s'y sentait étrangement bien. Peut-être parce que le marché enterré, sans aucun regard sur l'extérieur, lui rappelait en partie son monde.

En deux temps, trois mouvements, il se rapprocha du grand écran plat de la galerie marchande, fixé sur un pylône massif entre les escalators desservant le parking en sous-sol. La télévision ultra haute définition diffusait en alternance les horaires des prochains départs de trains, des publicités ciblées et une chaîne d'informations en continu. C'était le moyen

qu'avait trouvé Walker pour ne pas être totalement déconnecté du monde. Bien sûr, il avait la possibilité de s'arrêter dans un kiosque à journaux et de consulter la presse, seulement il lisait avec difficulté et cela devenait vite laborieux. Avec la persévérance d'Ayaz et d'Emily au fil des années, il parvenait néanmoins aujourd'hui à décrypter l'essentiel des mots. Suffisant pour s'en sortir, mais pas assez pour y prendre du plaisir. Heureusement, les choses s'organisaient et, grâce à l'ersatz d'école installée au cœur de l'Underground, l'illettrisme perdait peu à peu du terrain.

Après un spot pour l'Apple Store de Grand Central Terminal, le logo CNN apparut dans un coin de l'écran alors qu'une journaliste afro présentait avec un ton alarmiste les derniers gros titres : les cartels de Rio s'affrontaient dans un bain de sang pour le contrôle de la cocaïne ; une fusillade venait d'avoir lieu dans un motel d'Huntington Beach sur la côte Californienne ; des microbiologistes alertaient sur un nouveau virus extrêmement infectieux...

Bref, rien de très réjouissant, songea Walker.

La planète allait de plus en plus mal, en proie à la surconsommation, à la violence, à l'individualisme. Les humains détruisaient eux-mêmes leur substrat vital, sans chercher à changer la donne. Alors, pourquoi ne pas vouloir s'en éloigner un maximum ? Et sans aller jusqu'à déménager sur une île déserte, c'est là que l'Underground entra en scène. Ce qui avait été au départ un choix contraint était devenu une volonté propre. Même si Emily ne partageait pas complètement le point de vue de sa moitié sur la question.

De retour à l'écran après un sujet consacré au M.E.H, un mouvement anarchiste d'illuminés écolos qui ne visait rien moins que l'extinction de l'humanité, la journaliste s'attarda sur l'ouragan Nina. Après avoir touché la Martinique il y a trois jours, quand il n'était encore qu'une tempête tropicale, le phénomène climatique prenait de l'ampleur et se rapprochait dangereusement de la Floride. Le gouverneur s'apprêtait à réagir en direct sur CNN, mais Walker ne verrait pas son intervention.

Il était plus que temps de partir de la gare de New York. Le trajet à pied jusqu'à Chinatown se réalisait en un peu plus d'une heure à bonne allure, en passant par Park Avenue puis Fourth Avenue, au milieu de la pollution sonore et olfactive.

L'expression « à l'air libre » n'a jamais aussi mal porté son nom.

Le coursier réussissait l'exploit d'atteindre la destination en trente-cinq minutes. Non pas parce qu'il galopait plus vite qu'Usain Bolt, mais parce qu'il empruntait l'Underground, à travers un parcours sinueux fait de tunnels désaffectés et de voies souterraines que lui seul connaissait. Une fois sous terre, il ne ressortirait pas avant de déboucher sous le quartier chinois.

En bas des escalators, le point d'accès se situait dans un recoin du vaste parking, derrière une conduite d'alimentation en gaz. Avant de s'éclipser, Walker resserra ses lacets et les enfouit sous la languette de ses baskets aux semelles usées. S'accrocher contre des objets contondants dans les galeries obscures était monnaie courante. Mieux valait ne pas tenter le diable.

Il fouilla dans le sac à dos immobilisé entre ses jambes et en ressortit les boîtes de capsules fournies par Zoey et une vieille gourde en métal brossé où il trempa ses lèvres. L'eau tiédie avait un goût un peu rance, mais il était nécessaire d'humidifier son gosier avant chaque traversée. Dans une poubelle à proximité, il se débarrassa ensuite des emballages superflus de sa récolte du jour, avant de se faufiler derrière la conduite de gaz.

Telle une ombre, il s'évapora, happé par l'Underground.

Chapitre 2

09:00-10:00

OceanofPDF.com

2 . 1

Abasourdi, Chuck Arys s'appuya contre l'encadrement de la fenêtre ouverte de son bureau et inspira profondément. Tandis que l'air pur s'engouffrait dans ses poumons, il se laissa dériver au rythme du roucoulement de la tourterelle qui l'observait avec insistance. L'oiseau semblait monter la garde, posté sur une branche du chêne rouge majestueux de la propriété. Au-delà des pelouses fraîchement tondues, la tour du radar se dressait fièrement, surmontée du radôme. La structure gonflable blanche, ronde comme le bout d'une quille gigantesque, était identifiable à des kilomètres de distance. Constat d'autant plus vrai que le quartier de Staten Island, où le service météorologique national américain ancrait son antenne new-yorkaise, ne semblait pas dans une profusion d'immeubles dévorant la vue. Une différence flagrante avec les arrondissements voisins, dont celui de Brooklyn, de l'autre côté du détroit.

— Les rapports sont arrivés ?

La voix haut perchée fit s'envoler la tourterelle, en même temps qu'elle sortait Chuck de ses pensées.

— Tout juste, rétorqua-t-il en retrouvant son fauteuil face aux multiples écrans. Et ça ne sent pas bon du tout.

— À ce point-là ?

Lawrence, subitement inquiet devant l'air sombre de son collègue, repoussa une pile de dossiers et s'assit sur le bureau en L. Une mauvaise habitude dont il ne parvenait pas à se débarrasser, au grand dam de Chuck.

Un stylo en main, ce dernier pointa les chiffres affichés sous ses yeux.

— Regarde. Ça ne cesse d'empirer.

Le compte-rendu mis à jour agrégeait à la fois les données des stations aérologiques, des satellites météorologiques et celles en provenance des

bouées flottantes. Juxtaposé aux différentes courbes et animations radar, le résultat était sans appel : Nina venait d'atteindre la catégorie 5, la plus haute mesure d'intensité. En trente-cinq ans de carrière, le scientifique n'avait jamais vu une telle dégradation en si peu de temps. Ce qui ressemblait il y a quelques heures à un ouragan relativement classique prenait dorénavant la forme d'un monstre absolu, démonstration imparable des forces de Mère Nature.

Le doigt de Lawrence chemina sur l'écran le long du parcours destructeur de Nina, déjà passée par la Martinique, la Guadeloupe, Saint-Barthélemy, Porto Rico et les Bahamas. Si Cuba avait été en partie épargnée, la côte est de la Floride n'aurait sûrement pas cette chance insolente. L'ouragan approchait dangereusement de Miami avec des vents violents à plus de 250 km/h. Les calculs prédictifs du logiciel estimaient qu'il suivrait sa course jusqu'à Orlando avant de s'éloigner dans l'océan Atlantique à l'est de la Géorgie.

— Ça corrobore les retours de Floride, appuya Lawrence en hochant la tête. Mes sources au jardin zoologique de Miami et au SeaWorld d'Orlando ont relevé des modifications d'attitude chez plusieurs espèces, notamment les dauphins du parc aquatique.

Le sujet le passionnait tant qu'il s'était tissé, au fil des années, un réseau de contacts dans tout le pays, à même de l'avertir en amont de dérèglements climatiques. Tout ceci restait bien sûr théorique, pourtant il croyait fermement en l'étude comportementale des animaux. Chiens, chats, insectes : sous certaines conditions, ils étaient de véritables détecteurs ambulants. Lawrence insistait sur le fait qu'ils avaient la capacité de prédire les tempêtes tropicales grâce à la perception des ultrasons émis par les phénomènes météo les plus intenses. Pour enfoncer le clou, un centre biologique avait démontré que des oiseaux marins étaient capables de changer leur altitude à l'avance dans le but d'éviter la trajectoire des cyclones. Une spéculation intéressante, parfois vérifiée par la réalité, que Chuck avait néanmoins du mal à valider pour cause de fiabilité, et qui entraînait régulièrement des prises de bec entre les deux scientifiques.

Des rires gras fusèrent à l'autre bout de l'open space, près de la machine à café.

— Toujours les mêmes ! soupira Lawrence en se contorsionnant pour avoir une meilleure visibilité.

Chuck se pencha à son tour. Lorsqu'il repéra les deux nouveaux employés de l'antenne locale, il grommela quelque chose d'inaudible. Très jeunes, ils débarquaient de la Silicon Valley. De purs produits californiens biberonnés aux start-up et habitués à travailler dans une ambiance bien plus détendue et libre.

Lawrence leur fit signe de baisser le volume. Un énième rappel à l'ordre qui porterait ses fruits durant vingt-quatre heures, comme d'habitude. Chuck se demanda si, à cinquante-cinq ans, il n'était pas irrémédiablement devenu un vieux con. Sa fille — lorsqu'elle daignait le voir — lui promettait que non, mais fallait-il accorder de l'importance au jugement de sa progéniture à peine sortie de l'adolescence ?

Qu'ils aillent tous au diable, ces jeunes cons !

L'agence nationale avait la vie de millions d'Américains entre ses mains et Chuck en était l'un des maillons les plus compétents. D'ailleurs, lui seul se cachait derrière LightWeather. Le logiciel, à la pointe de la technologie, permettait d'établir le profil type d'un phénomène climatique basé sur un assemblage d'informations en provenance de sources multiples. Il en avait eu l'idée après la mort de sa femme, en 2005, au moment du passage dramatique de Katrina à La Nouvelle-Orléans. Durant de nombreuses années, il s'était donné corps et âme dans ce projet, en le développant brique après brique à coups de centaines d'heures supplémentaires. L'Oncle Sam ne les payait pas, pourtant cela n'importait guère. Une seule chose comptait pour Chuck : occuper son esprit sans lui laisser le temps de ressasser des souvenirs douloureux. Grâce à cet appétit professionnel insatiable, LightWeather était enfin opérationnel depuis peu.

— C'est dingue ! Les chiffres semblent faux tellement ils dépassent tout ce qu'on a déjà connu.

Presque affalé sur le bureau, la bouche grande ouverte, Lawrence n'en revenait toujours pas. Nina déjouait les prévisions les plus alarmistes.

— Et maintenant ? ajouta-t-il en se mordant les lèvres.

En tant que responsable de l'antenne de New York, mais aussi de toute la côte est des États-Unis, Chuck Arys devait manœuvrer rapidement. Et ne pas se tromper dans son jugement. Il pensa tout de suite à l'un de ses jokers.

— Je vais joindre Aaron Novick, en espérant que son aide nous soit précieuse.

— Bonne idée ! De mon côté, je contacte la cellule de Miami, histoire de valider nos résultats.

Il ne fallait pas perdre une minute de plus. Chuck s'isola dans une petite pièce qui servait de relais à la tour du radar météorologique. En dehors du matériel technique accumulé sur trois niveaux d'étagères et de la myriade de câbles en cuivre, l'équipement était spartiate. Seule une chaise dans un coin permettait d'accéder au rayonnage du haut. À travers le store californien, des bandes de lumière filtraient en embrasant la poussière en stagnation.

Le scientifique tira la chaise vers lui et s'assit à l'envers avec le dossier collé contre sa cravate bariolée. Il s'arrêta un instant sur le reflet que lui renvoyait un vieil écran cathodique éteint, posé sur une pile de modems. En dépit des cernes et d'un teint pâle à rendre jaloux Casper, il avait encore fière allure. Peu marqué par l'âge, légèrement dégarni sur les tempes, il arborait une barbe blanche bien taillée sur des joues creusées par deux belles fossettes. Il devait cet héritage génétique à son défunt père.

Il finit par détourner le regard de ce double inquisiteur et sortit l'iPhone de sa poche. Il balaya les contacts jusqu'à atteindre l'entrée « Aaron Novick ». Connaître le chef de cabinet de la Maison-Blanche ouvrait des portes. Dans ce cas précis, cela lui permettrait peut-être de court-circuiter la chaîne de commandement classique. Il le savait pertinemment pour l'avoir déjà expérimenté à l'occasion de Katrina, les décisions politiques — même à l'échelle d'une ville — prenaient un temps fou. Autant éviter d'en perdre grâce à Aaron, qui pourrait directement transmettre l'information au président.

— Aaron Novick, j'écoute.

La voix était noyée dans un brouhaha assourdissant.

— C'est Chuck. Désolé de te déranger, Aaron, mais c'est urgent.

— Deux secondes, je m'éloigne dans une zone plus tranquille.

Le météorologue en profita pour se débarrasser d'une quinte de toux. S'il était sorti victorieux de son combat contre un cancer des poumons, il gardait encore des traces de la maladie.

— Voilà, c'est bon ! Dis donc, Chuck, ça fait un bail que je n'ai pas eu de tes nouvelles. Toujours à l'antenne new-yorkaise de Staten Island ? Le climat de Santa Monica doit te manquer, hein ?

Aaron appuya sa remarque d'un rire pincé.

— Oui, je t'appelle du bureau, justement. Et ne t'inquiète pas, en vingt-et-un ans, j'ai eu le temps de m'habituer aux températures de la Grosse Pomme.

— Et comment va Jupiter ?

— Ma fille se porte bien, du moins en théorie. Je ne l'ai pas revue depuis six mois. Son statut de princesse de l'Internet l'accapare sans doute de trop...

La méthode Chuck dans toute sa splendeur, pensa Aaron : se confier sans en avoir l'air, en envoyant des piques bien senties.

— T'es dur avec elle. J'ai regardé sa vidéo dans la maison hantée à Cleveland. Tu sais, je comprends qu'elle cartonne, elle est rayonnante et l'on voit qu'il y a du boulot derrière le show.

— Mon dernier message pour la féliciter est resté sans réponse, donc je n'insiste pas.

Jupiter Arys, à seulement vingt-et-un ans, était une célébrité du Net, une youtubeuse aux millions d'abonnés. Son créneau ? Faire découvrir à son public des lieux atypiques et sensationnels. Pour cela, elle sillonnait avec son équipe — un cadreur et un preneur de son — les quatre coins des États-Unis. Depuis deux ans, son audience grossissait de façon exponentielle, lui apportant de substantiels revenus. Les vidéos, sponsorisées par des marques prestigieuses, devenaient presque toutes virales sur la plateforme grâce à un effet boule de neige.

Chuck, pourtant au fait de la technologie, comprenait difficilement ce succès. Pas tant qu'il le désapprouvait, bien au contraire, mais il ne supportait pas cet engouement démesuré envers tous ces influenceurs sur les réseaux sociaux, dont la plupart n'avaient que du vent à vendre. Au moins, Jupiter proposait un véritable contenu sur sa chaîne YouTube. Alors, même s'il n'appréciait guère cet effet médiatique disproportionné, et qu'il tombait parfois sur des commentaires déplaisants, le père ne ratait aucune vidéo de sa fille unique.

Malgré ses efforts, il ne parvenait pas à redresser le navire et elle s'éloignait peu à peu. Elle l'accusait de jalousie mal placée, lui pointait du doigt le fait qu'elle ne gardait plus les pieds sur terre depuis sa soudaine notoriété. Est-ce qu'il refusait de la voir grandir ? Il n'osait l'admettre, mais c'était la genèse de leur brouille. Personne ne lâchait du lest, alors le fossé entre les deux générations se creusait inexorablement.

— Chuck ? Tu m'écoutes ?

— Pa... pardon, Aaron, bredouilla-t-il en replaçant ses lunettes à grosses montures noires. J'étais ailleurs.

— En résumé, laisse ta fille mener sa barque comme elle le souhaite, et elle reviendra d'elle-même. Bon, j'imagine que tu ne m'appelles pas pour que je te file des conseils père-fille. Je ne suis pas le meilleur choix, tu t'en doutes.

À vingt-huit ans, l'interlocuteur de Chuck était le plus jeune chef de cabinet que la Maison-Blanche ait jamais engagé. Un pur célibataire, sans enfants, et pas prêt d'en avoir.

— Écoute, Aaron, j'ai besoin que tu passes impérativement le mot au président, qu'on puisse gagner du temps. Du moins qu'on en perde un minimum. Il s'agit de Nina.

— Ne t'en fais pas, on suit le phénomène de près avec l'aide de nos conseillers et l'appui de l'agence météorologique nationale. Nos données indiquent que l'ouragan devrait effleurer la Floride, puis remonter vers le nord, loin des terres. Les derniers modèles reçus montrent un tassement dans les prochaines vingt-quatre heures.

Les propos se voulaient rassurants.

— Mes résultats n'ont pas ce son de cloche. Et c'est la raison de mon appel.

— C'est-à-dire ?

— J'ai réalisé une nouvelle simulation en tenant compte de paramètres que vous ne possédez pas, et le constat est sans appel : Nina va au contraire reprendre de la vigueur d'ici ce soir, et se diriger tout droit sur Miami. Il faut évacuer la ville, Aaron.

— Quoi ?! Tu veux faire évacuer un demi-million d'habitants sur une prédiction ? Il est inutile que j'en parle au président, il va me rire au nez, tu le connais.

— Qu'il rie autant qu'il le souhaite, tant qu'il fait ce qui est nécessaire, pour une fois ! Nina se transforme de l'intérieur et s'apprête à passer en catégorie 5. Je n'ai jamais vu un tel comportement erratique, crois-moi.

— Et qu'en dit l'antenne de Floride ?

— Mon collègue Lawrence les contacte en ce moment même. Mais tu le sais comme moi, ils ne disposent pas de nos outils pointus.

— Tu parles de ton logiciel, évidemment...

Une troisième voix, directive, loin derrière Aaron, se mêla à la conversation.

— Oui... très bien. Attendez, je suis à vous dans deux minutes. Euh, écoute Chuck, je dois y aller, là. Je ferai remonter tes inquiétudes au président. On reste en contact.

Une fois l'appel terminé, le météorologue demeura immobile dans la pénombre. Le Gouvernement allait-il prendre conscience de la situation extrême ? S'il n'accordait qu'une confiance relative à son vieil ami Aaron, elle était encore plus limitée en ce qui concernait les autres politiciens. Déjà à l'époque de Katrina, les officiels avaient tardé à évacuer la population locale des territoires menacés. Une lenteur à l'allumage qui s'était soldée par un chaos intégral de sinistre mémoire.

Que pouvait-il faire à son humble niveau ? Pas grand-chose. Il quitta la pièce avec l'envie irrémédiable de prendre l'air. Il suffoquait à l'idée de ne pas se faire entendre. Une fois sur les pelouses humides du *Ranch* — ainsi était nommée la propriété —, il contourna l'arrosage automatique pour s'approcher du chêne rouge. Paupières closes, il en caressa lentement l'écorce fissurée. Cette fois, pas de tourterelle à l'horizon. Au-dessus de sa tête, derrière le feuillage automnal, le ciel était parfaitement dégagé. Impossible d'imaginer que deux mille cinq cents kilomètres plus au sud, Nina fourbissait ses armes. Seule une légère brise semblait jouer les oiseaux de mauvais augure.

Et s'il se trompait ? Après tout, le grand Chuck Arys pouvait faillir. Par le passé, quelques-unes de ses alertes s'étaient avérées infondées. Encore aujourd'hui, en dépit de son aura, une part non négligeable de collègues ne lui pardonnaient pas ses emportements, jugés à l'emporte-pièce. Toutefois, il visait juste cette fois-ci. La fiabilité de son logiciel LightWeather, dont il avait perfectionné minutieusement les algorithmes et l'intelligence artificielle, n'était plus à remettre en doute.

Irrité par ses réflexions contradictoires, il traversa l'étendue des pelouses afin de rejoindre le radar météorologique qui surplombait la baie. Il adorait flâner ici, à l'extrémité du terrain alloué par l'État de New York. Dans une longue inspiration, il huma le parfum de l'air marin. Un sourire éphémère se dessina sur son visage. Il venait de repenser à sa façon singulière de reprendre les gens quand ils clamaient apprécier aussi « cette odeur d'iode ».

Non, non et non. Ça ne veut rien dire ! La senteur provient en fait des algues microscopiques vivant dans les océans. Les fameux phytoplanctons.

Voilà ce qu'il assénait chaque fois, et sur un ton sérieux. La science avant tout, quitte à vexer son entourage.

Ses yeux remontèrent le long de la tour du radar dans un long travelling. Sa construction s'était achevée il y a maintenant deux ans. Comme sa fille, il l'avait vue grandir, étape par étape.

Jupiter...

À défaut de convaincre le président, il devait au moins avertir cette dernière. Si elle vivait désormais seule à New York, bien loin de Miami, ses tournages l'emmenaient parfois dans ce secteur. Il valait mieux ne pas miser sur le hasard et la prévenir.

Sauf que l'appel tourna court au bout de deux tonalités.

Répondeur... Et merde.

Chuck ne laissait que rarement des messages, il détestait ça. Néanmoins, l'urgence passait avant ses petites manies.

Bonjour, c'est Jupiter ! Comme vous le constatez, je ne suis pas disponible actuellement. Après le bip, c'est donc à vous de jouer... et soyez bref, hein ! Si c'est pour ma chaîne YouTube, contactez-moi directement sur la plateforme.

— Salut chérie, c'est ton père. Je serai concis comme tu le précises. Bon... Si jamais tu traînes du côté de la Floride pour tes vidéos, quitte le coin au plus tôt. File à l'ouest, n'importe où dans les terres. Tu as sûrement entendu parler de Nina. Je ne vais pas rentrer dans les détails, mais mes dernières prévisions sont pour le moins alarmantes. L'ouragan devrait toucher l'état de plein fouet dans moins de trente heures. Je... Écoute, rappelle-moi quand tu auras pris connaissance de ce message, OK ? Je t'aime, chérie.

Chapitre 3

10:00-11:00

OceanofPDF.com

3 . 1

S'enfoncer dans l'Underground nécessitait de laisser derrière soi ses repères, de lâcher prise. Chaque pas dans les entrailles de la cité aux huit millions d'habitants vous éloignait un peu plus de la civilisation. Avec la dérangementante sensation d'arpenter un négatif de New York, où l'obscurité régnait en maître.

Personne n'avait la moindre idée de la superficie de cet immense réseau constitué d'anciens conduits de métro, d'égouts, de voies abandonnées. On parlait de centaines de kilomètres de souterrains mis bout à bout. Une ampleur telle que ni la mairie ni la police n'étaient en mesure de confirmer ces chiffres.

De même, les origines de l'Underground demeuraient un mystère. Certains s'accordaient à dire qu'elles remontaient au XIX^e siècle, lorsque le sous-sol avait commencé à être percé par des ouvriers chinois pour le compte des triades. D'autres évoquaient les travaux pharaoniques réalisés au début des années 1900 dans le but de moderniser la ville. On avait creusé un peu partout afin d'apporter aux New-Yorkais de belles innovations : le métro, les égouts, et un aqueduc avec la promesse de délivrer de l'eau potable à chaque habitant.

Une fois ces boyaux en place, fallait-il encore qu'ils se remplissent de la misère humaine. Les conditions furent réunies avec la fin de la guerre du Viet Nam. Les vétérans rentraient dans une Amérique qui ne voulait plus d'eux. Marginalisés, appauvris, ces derniers trouvèrent alors refuge dans le seul endroit viable : le cœur souterrain de la mégapole. Ici, au milieu d'un enfer qu'ils allaient apprendre à apprivoiser, ils ne gênaient plus personne. Ensuite, les SDF les imitèrent. Puis ce fut au tour d'une frange plus dangereuse, composée de criminels dont la tête était mise à prix, et de

trafiquants en tout genre. Réfugiés dans cette planque parfaite, ils arrivaient à se faire oublier.

L'Underground, leur eldorado, était devenu un cadeau des Dieux.

De quelques centaines d'âmes durant les années quatre-vingt, la population avait grimpé en flèche à l'aube de l'an 2000. Aujourd'hui, les chiffres restaient flous, même si l'on parlait de cinquante mille individus, la plupart sans identité connue. Ces exclus du rêve américain décrochaient une paix partielle dans ces tunnels.

Le réseau souterrain se développait comme de la mauvaise herbe, s'enfonçait toujours plus profondément. L'équivalent d'un immeuble de vingt étages, selon les derniers témoignages. Avec le temps, des paliers s'étaient créés, et si l'on voulait survivre, il fallait impérativement les respecter. Plus on descendait sous terre, plus le danger devenait réel. Des douze niveaux existants, seuls les huit premiers restaient praticables, du moins pour les habitués. Quant aux derniers, ils conservaient une aura de mystère. Aucun des toxicos ou des malades mentaux qui tentaient l'aventure au mépris de la raison ne remontait pour fournir des détails. La mort rôdait dans ces zones sauvages sans foi ni loi.

A contrario, la communauté vivant à quelques mètres sous la surface avait bâti les fondations d'une civilisation. Ils se surnommaient entre eux les *grounders*. Si leurs besoins restaient minimes, ils bénéficiaient d'apports non négligeables : une température clémente et constante au fil de l'année grâce aux canalisations chauffées quadrillant le sous-sol, l'électricité dans certaines sections — pirater le réseau souterrain de la ville n'était qu'une formalité — et l'eau courante, acheminée à l'aide des bouches d'incendie jalonnées dans les tunnels.

Rares étaient ceux qui remontaient dans *le monde réel*. S'adapter pour survivre. Un leitmotiv qui prenait ici tout son sens. Soumis à des conditions extrêmes, les corps avaient fini par subir des mutations. Le cycle de la vie trouvait toujours un moyen de subsister, même s'il devait passer par le développement de malformations. Ça, c'était dans le pire des cas. D'une manière générale, à cause du manque de soleil, la peau perdait de son éclat, devenait blafarde et terreuse. Les pupilles s'acclimataient à la pénombre permanente en grandissant pour mieux capter le spectre de la lumière visible.

Chaque génération apportait son lot d'évolutions.

Parmi les *grounders*, certains avaient un rôle primordial. Une infime minorité. À défaut d'une dénomination adéquate, leur statut correspondait peu ou prou à celui de coursier. Le terme était resté par commodité. Choisis pour leur dextérité, leur endurance et une débrouillardise à toute épreuve, ils approvisionnaient l'Underground. Eux remontaient quasi quotidiennement afin de mendier denrées et biens de consommation, quand ils ne les volaient pas.

Ray Walker était l'un d'eux.

Il travaillait pour Elijah Ayaz, un meneur charismatique à l'influence indéniable depuis de nombreuses années. Ce dernier officiait dans les niveaux -1 et -2 et s'occupait principalement du Marché. Plus proche d'une décharge aménagée que du luxueux Grand Central Market, le lieu d'échanges consistait en un regroupement anarchique de marchandises étalées sur des palettes en bois. Situé approximativement sous Chinatown dans un boyau large comme un bus, on y trouvait de tout, selon les prises des coursiers. Victuailles, savon, livres, vêtements, piles et papier hygiénique avaient la cote. On pouvait même se procurer de quoi assurer sa sécurité auprès de vendeurs peu recommandables, proposant sous le manteau pistolets semi-automatiques et armes blanches.

Mais aucun autre produit n'avait plus de valeur que le talkie-walkie. Et pour cause. Comme aucun réseau ne passait sous terre, les communications s'établissaient uniquement grâce à cet appareil qui s'offrait pour l'occasion une nouvelle jeunesse. N'importe quel modèle s'achetait au bas mot 50 CT.

Le diminutif *CT* était entré dans les mœurs. D'ailleurs, plus personne ne prononçait le terme complet : Crédit Temporel. Cet équivalent d'une monnaie virtuelle, basé sur la confiance, avait été inventé dès 2005 par Navid Ayaz — le père d'Elijah — puisque le dollar ne servait plus à rien dans l'Underground. En gros, chaque produit correspondait à une valeur en heures de travail, dont on s'acquittait par la promesse de donner de son temps à la communauté. Un principe simple du donnant-donnant, nécessaire à l'entretien des infrastructures. Et contre toute attente, il fonctionnait à merveille.

Les *grounders* jouaient le jeu. Si vous refusiez le système, une autre alternative existait pour se nourrir : les rats. Avec l'habitude, les capturer devenait aisé. Afin d'éviter au maximum les maladies transmises par ces rongeurs, on les rôtissait longuement sur la grille d'un brasero improvisé.

Sans grande surprise, cela revenait à jouer à la loterie avec comme prix une leptospirose ou une salmonellose.

En fait, pour survivre dans l'Underground, il valait mieux suivre les règles. L'époque anarchique des premiers arrivants était dorénavant révolue. Avec Elijah Ayaz, un élan de modernité soufflait dans les sous-sols de New York. Chaque avancée consolidait la base d'une structure devenue pérenne. Ainsi, la dernière en date facilitait les accouchements à l'aide de matériel médical et d'une sage-femme attitrée. En dépit des risques inhérents à l'environnement non aseptisé, nombre de grossesses arrivaient à terme sans problème particulier.

Bon gré mal gré, la vie suivait son cours. Dans ces longs tunnels maussades, les enfants se réfugiaient là où ils pouvaient vivre de folles aventures : dans leur imaginaire. De temps en temps, un antique jeu de société échouait sur les palettes du Marché, proposé contre une ou deux heures de travail. Mais rien ne remplaçait le livre. Considéré comme le Saint-Graal du loisir chez les jeunes, il cristallisait les envies d'ailleurs autour de grandes histoires signées J.K. Rowling, Eoin Colfer ou Suzanne Collins, notamment. Dès qu'un exemplaire apparaissait, il trouvait preneur en quelques minutes. Ensuite, il passait de main en main pour que chacun puisse en profiter. Néanmoins, il y avait au préalable un impératif : savoir lire.

Plus de cinquante pour cent des enfants de l'Underground étaient analphabètes. Et le restaient en général jusqu'à l'âge adulte. L'autre moitié, elle, fréquentait l'École, gérée comme le Marché par Ayaz. Située au même niveau, au -2, elle prenait place dans une ancienne salle désaffectée qui avait servi aux ouvriers lors de la construction du métro new-yorkais. Avec son tableau à la craie décoloré, ses chaises et tables d'une époque révolue, elle ressemblait à une classe des années soixante. Si l'on ne s'y pressait pas quotidiennement, n'importe qui avait le droit d'assister aux cours.

Ce matin, Mme Carroll proposait à ses élèves d'exposer leur période historique préférée, et les raisons de leur choix. La vieille femme au regard fatigué — une ancienne prostituée usée par la vie, mais étonnamment érudite — avait dû remplacer Emily au pied levé, comme les candidats se faisaient rares. La compagne de Walker, autodidacte, s'était construit un bagage de connaissances peu de temps après son arrivée dans l'Underground, grâce aux nombreux livres d'apprentissage ramenés par son

homme. De fil en aiguille, elle avait gagné ses galons de maîtresse de l'École, poussée par une passion peu commune. Malheureusement, à cause de sa douloureuse grossesse, elle ne pouvait plus exercer et avait dû rendre son tablier.

Mme Carroll regarda la quinzaine d'élèves quitter la classe miteuse après avoir ramassé les copies. Elle survola les feuilles gribouillées et s'arrêta par curiosité sur celle d'Alvaro. Le jeune garçon de huit ans, énigmatique et précoce, se présentait de manière très irrégulière en classe. Parfois, on ne le voyait plus pendant plusieurs semaines, puis il réapparaissait la fleur au fusil, sans explication. Après tout, assister aux cours n'était en rien obligatoire.

La vieille femme leva les yeux de la copie avec un rictus d'amusement. Dans un raclement de gorge, elle se laissa choir mollement derrière son bureau, prête à accueillir de nouveaux élèves.

3 . 2

À deux cent mètres de l'École, l'éclairage commença déjà à vaciller, en proie aux innombrables chutes de tension que connaissait l'Underground. Alvaro accéléra la cadence en prenant garde d'enjamber les détritiques où grouillaient des asticots gros comme le pouce. Cette zone du niveau -2, plus haute que la normale, alignait une succession de larges colonnes en métal rouillé sur un sol de boue séchée. Un mètre au-dessus de la tête du garçon, une forêt de câbles et de tuyaux tapissait le plafond, tous dirigés vers une imposante armoire électrique. Interdite d'accès par un grillage épais, elle reposait sur un parvis de béton recouvert de graffitis.

Alvaro connaissait la consigne par cœur. Son père lui avait suffisamment répété de ne pas approcher trop près de la station d'alimentation nécessaire à la distribution du courant. Malgré les isolateurs, l'endroit restait dangereux. Le garçon franchit le périmètre en coup de vent, dépassa de nouvelles colonnes métalliques aux rivets graisseux, jusqu'à se retrouver devant son objectif : le monte-charge. À peine visible dans la pénombre, le trou, dissimulé sous une bâche, disparaissait à la verticale dans un noir insondable. Une grosse corde tendue pendait au centre.

Passer d'un niveau à l'autre pouvait s'avérer assez complexe et dangereux à cause de la multitude de chemins. Sans une connaissance accrue du maillage tentaculaire de l'Underground, Alvaro n'avait pas le choix. Il devait faire un long détour pour rentrer chez lui. En contrepartie, l'itinéraire ne posait aucun souci de sécurité. Son père s'en était assuré.

Sauf que la fainéantise le conduisait parfois à opter pour un plan B. Le monte-charge permettait de gagner un temps précieux, pourquoi s'en priver ? Pour autant, il fallait en connaître l'existence. Seuls quelques initiés se partageaient le secret. Hector Reyes était de ceux-là. Lorsqu'il avait

dévoilé le raccourci à son fils il y a deux mois, l'estimant suffisamment grand pour cela, il s'était montré particulièrement intransigeant.

À utiliser en cas d'extrême urgence uniquement !

Selon lui, l'ascenseur antédiluvien avait sûrement été construit durant les premiers coups de pelle du métro new-yorkais. En fait, personne ne le savait vraiment.

Confiant, Alvaro enfouit les recommandations paternelles dans un coin de sa conscience et tira sur la corde à plusieurs reprises. Des gestes amples et méthodiques. Après tout, à force de l'utiliser, il connaissait ce raccourci comme sa poche. Et il avait maintenant huit ans et demi ! Ce n'était plus un bébé.

La cage en bois surgit de l'obscurité, frêle refuge pouvant accueillir une seule personne de gabarit standard. À l'intérieur, deux billes luisantes fixaient le garçon.

— Dégage, toi ! clama-t-il en crachant.

Dérangé, le rat prit la poudre d'escampette dans un couinement strident et disparut derrière une roche creuse.

— Et ouais, tu ne fais pas le poids.

Fier de sa réplique, Alvaro entama la descente, recroquevillé sur lui-même. Seuls ses bras s'activaient dans un rythme lancinant. La poulie, invisible dans le noir, grinçait au moindre mouvement de biais qui envoyait la cage racler contre la paroi. Pour l'enfant hispanique, emprunter ce passage formellement interdit signifiait beaucoup. Outre le souffle de l'aventure, cela lui retirait provisoirement le poids de la surprotection assénée par son père.

Hector ne cessait de le répéter avec une intonation alarmiste : *ici, le danger a mille et un visages, alors respecte les règles. Et surtout, ne descends jamais en dessous du -8, quelle que soit ton intention.*

Une recommandation devenue un mantra.

Il n'y avait aucun risque d'aboutir si bas avec ce monte-charge dont la cage ne desservait que les niveaux supérieurs, contrairement aux deux autres disséminés dans l'Underground. Mais ceux-là, Alvaro n'en connaissait l'existence que par le bouche-à-oreille dans les rangs de l'École. Leur emplacement restait un mystère.

La cabine marqua un peu de résistance lors du passage dans un goulot d'étranglement. À force de frottements, un nuage de poussière se forma et

titilla les narines de l'aventurier en herbe. Bien décidé à ne pas traîner dans le boyau, le garçon redoubla d'efforts sur la corde. Le manque d'oxygène commençait à lui faire tourner la tête. Des gouttes de sueur roulaient sur son front et venaient se nicher au niveau de la paupière, avant de perler sur l'iris. Une sensation de gêne qu'il tenta d'oublier.

Soudain, quelque chose le frôla au niveau du cou, juste au-dessus de son débardeur sans manches. Une première fois. Puis une seconde.

Alvaro en était certain : il ne s'agissait pas de sa propre transpiration. Fallait-il lâcher la corde, ne serait-ce que d'une main, pour vérifier l'origine du chatouillement ? La poulie avait une sécurité, mais mieux valait ne pas jouer avec le feu. Alors il se concentra avec pragmatisme sur sa progression et fit abstraction de ce qu'il imaginait être des fines pattes escaladant sa nuque.

Sûrement une araignée ou une scolopendre, ça ne risque pas de me tuer. Une chute, oui.

Après une descente interminable, un bruit sourd et une secousse annoncèrent que le monte-charge avait atteint le terminus. Une pâle clarté scintillait en provenance du fond de la galerie et laissait entrevoir la nuée de particules de poussière. L'enfant se libéra du cocon de bois avec une pointe de claustrophobie. Rien qui ne l'empêcherait de recommencer à l'avenir.

Avec un regain d'assurance, il reprit la marche à travers le vaste réseau de tunnels. La cavité s'élargissait au fur et à mesure, jusqu'à devenir une sorte de hangar naturel, creusé à même la roche. Une ribambelle d'ampoules pendues au plafond sur un long fil de cuivre diffusait une lumière orangée ténue, tamisée par la saleté présente dans l'air. Ici, une cinquantaine de personnes vivaient dans l'insalubrité la plus totale, au milieu d'un véritable capharnaüm. Des bobines de chantier servaient de tables, autour desquelles des pneus avaient été placés. Sous un parasol de plage ouvert, au pied coincé dans une jante de voiture, des adolescents piaillaient, affalés dans des transats troués. La scène surréaliste était pourtant loin d'être exceptionnelle dans l'Underground.

Du coin de l'œil, Alvaro remarqua les assiettes abandonnées par terre, prises d'assaut par une colonie de cafards, ravis de pouvoir profiter des restes de nourriture.

Déqueulasse... Quelle bande de sauvages !

Lorsqu'il dépassa la ligne de transats avec le plus de discrétion possible, il sentit des regards insistants. Les ados s'étaient subitement tus. Intimidé, le jeune garçon accéléra la cadence pour franchir au plus vite le hangar sans se retourner. Il serait bientôt à la maison. Enfin, si ce terme convenait à une rame de métro abandonnée où il vivait avec son père depuis toujours.

La bifurcation qu'il devait emprunter se présenta devant lui. Elle prenait la forme d'un escalier façonné sommairement et grimpant en direction de la Voie 61, sa destination finale située à mi-niveau entre le -2 et le -3. Il commençait à se faire à ce raccourci bien pratique.

Aussitôt la montée gravie, une brise légère lui lécha le visage. À chaque pas, les semelles de ses sneakers Nike craquaient sur les fins gravillons. Le bruit plaisant lui rappela les biscottes qu'il adorait engloutir au petit-déjeuner. Au bout d'un moment, il perçut des répliques sonores derrière lui dans la pénombre. Quand il s'arrêtait, cela cessait. *Probablement un écho répercuté par la cavité*, pensa-t-il dans un premier temps, avant de lancer avec réserve :

— Y'a quelqu'un ?

En guise de réponse, un silence de plomb. Un instant plus tard, une voix émergea de l'obscurité, au-delà d'une alcôve.

— File-nous tes sneakers.

Alvaro plissa les yeux et finit par distinguer deux masses sombres en approche. Une fois celles-ci sous l'éclairage d'une lampe du secteur, il reconnut deux des adolescents qui gesticulaient sur les transats. Bien que décharnés, ils n'avaient pas loin du double de son âge, environ quinze ans. L'ampoule blanche grésillante accentuait d'autant plus les traits secs de leurs visages blafards.

— Allez, ne fais pas d'histoires et tout se passera bien, réitéra le plus grand des deux d'un air menaçant.

Il pointa les sneakers bleu électrique de son doigt filiforme à l'ongle démesurément long.

Alors que les battements de son cœur commençaient à s'emballer sous l'effet de l'adrénaline, Alvaro examina ses chances de s'en tirer. Elles étaient minces, avec une seule issue possible. S'il s'enfuyait, il devrait le faire comme un dératé dans un conduit tortueux avant de rejoindre le premier tronçon de la Voie 61. Les embranchements des rails, il les connaissait par cœur, suffisamment pour semer ses détrousseurs. Sauf qu'il

oubliait un point important : la course n'était pas son fort, encore moins sur un terrain irrégulier qui le contraindrait à ralentir la cadence. Non, il fallait trouver autre chose.

— Dépêche-toi d'enlever tes Nike, morveux ! gronda le second garçon aux cheveux hirsutes tout en le contournant.

Cutter ouvert en main, il cherchait à prendre à revers sa proie.

En silence, Alvaro obéit et retira sa chaussure gauche, les doigts crispés sur la languette.

— Tiens, puisque tu veux y goûter, attrape !

Il lança de toutes ses forces la pointure 33 en plein dans le visage de l'ado au cutter. Surpris par le projectile, ce dernier accusa l'impact dans un râle de douleur. Plié en deux, il tituba un instant. Du sang coulait d'une de ses narines.

— Putain, je crois que ce petit con m'a pété le nez !

Il retrouva vite ses esprits, bien décidé à se venger de l'affront. Pendant ce temps, l'autre garçon avait rejoint son acolyte, dos courbé et poings en avant.

Alvaro s'apprêta à encaisser, en position de défense. Un réflexe de protection lui fit plisser les paupières, dans l'attente de la contre-attaque. Ce ne serait pas la première fois qu'il rentrerait avec un visage tuméfié et son père comprendrait. Enfin, s'il ne mentionnait pas le raccourci par le monte-charge.

En l'occurrence, rien ne se produisit.

Quand il rouvrit les yeux, seule sa sneaker mouchetée de sang lui faisait face. Les deux adolescents venaient de rebrousser chemin sans demander leur reste. Ils disparurent dans l'obscurité.

— C'est ça, cassez-vous, les mauviettes ! Au moins, vous savez à qui vous avez affaire maintenant ! fanfaronna Alvaro en se rechaussant.

Quand il se retourna, un homme métissé se tenait face à lui dans une veste en cuir au col relevé. La cinquantaine bien entamée, il arborait une coupe courte poivre et sel et un bouc épais tout aussi grisonnant. Malgré un léger embonpoint, il se dégageait de son visage massif un charisme brut, animal. Les mains sur les hanches, il fixait l'enfant d'un regard mauvais, accentué par des pattes-d'oie creusées profondément.

Déçu de se rendre compte qu'il n'était en rien responsable de la fuite des adolescents, Alvaro baissa la tête. Dans un second temps vint la peur.

Celle de se faire réprimander.

— Alors, tu t'expliques ?

Le ton ne laissait pas de place à l'improvisation. Autant raconter la vérité. Hector Reyes décelait le moindre mensonge au quart de tour.

— Je... J'ai pris un autre chemin depuis l'École pour une fois, et...

— Pour *une* fois ?

Alvaro sourit bêtement.

— Oui, bon, pour trois fois.

Ça faisait plus, mais après tout, on pouvait bien arrondir.

— Et ce sera la dernière, tu m'as bien compris. Je sais d'où viennent ces décharnés. Et si tu les as croisés, c'est que tu as emprunté le monte-charge.

— C'était pour gagner du temps, vu que...

— Qu'est-ce que je t'ai déjà dit ? le coupa sèchement Reyes. Imagine ce qui se serait passé si je n'étais pas arrivé à temps. Tu peux remercier ces piles.

En parlant, il les sortit de sa poche.

— L'un des vendeurs d'Ayaz m'a refourgué ce lot de six et elles ne fonctionnent pas. Je retournais au Marché pour les échanger. Quoiqu'il en soit, il faut te montrer plus malin, Alvie.

— Ils ont voulu me dépouiller de mes Nike...

Envahi par une forte émotion, le garçon se mit à pleurer. Entre deux reniflements, il bredouilla :

— Désolé, papa. Je... Promis, je ne prendrai plus le chemin par le monte-charge.

Le visage fermé du père se dérida.

— Allez, on rentre. Et je compte sur toi pour tenir ton engagement.

Reyes ébouriffa la tignasse de son fils dans un geste d'affection.

Le rail de la Voie 61 sous les pieds, ils marchaient en silence à une cadence identique. Leurs ombres s'étiraient sur le sol rocailleux couleur sable. Le tunnel étriqué avait laissé place à un vaste corridor de béton, éclairé par des tubes néon. Une épave de Jeep gisait dans un coin, le pare-brise explosé et les portières trouées d'impacts de balles. Loin au-dessus de leur tête, à l'extérieur, le Chrysler Building se dressait à 319 mètres de hauteur, à l'intersection de Lexington Avenue et de la 42^e rue, au sud de Manhattan. Siégeait également dans le secteur la plus importante gare ferroviaire de la planète, Grand Central Terminal, avec ses 44 quais et

67 voies. L'une d'entre elles, la 61e, était devenue légendaire avec le temps. Enfouie sous terre et abandonnée, elle servait désormais de refuge à Hector Reyes et son fils. Il avait été le premier à investir les lieux. Plus précisément à s'approprier l'antique wagon rouillé qui transportait clandestinement Franklin D. Roosevelt durant la Seconde Guerre mondiale. Non pas pour des raisons frivoles ou militaires, mais parce qu'il souhaitait dissimuler sa polio aux yeux de ses fidèles électeurs.

La voie désaffectée se situait entre deux niveaux de l'Underground. Soucieux du confort de son fils, Reyes s'était démené pour transformer la longue cabine décrépie en un logement habitable.

Alors qu'ils approchaient du terminus des rails, Alvaro desserra enfin les lèvres.

— Dis, t'as trouvé mon roman au Marché ?

— Je ne sais pas. Tu penses que tu le mérites ?

Le père attrapa son rejeton par surprise et le hissa sur ses épaules, déclenchant un gloussement de l'enfant.

— Oui, carrément ! J'ai quand même super bien visé avec ma sneaker tout à l'heure.

— Alvie ! C'est pas drôle. Si tu continues, je te reprends ton livre avant même que tu ne l'ouvres. Il est sur ton lit.

Un cri de joie accueillit la remarque. Alvaro se dandinait, bien installé en hauteur, avec une vue privilégiée sur le wagon rutilant qui venait d'apparaître face à eux.

— T'es le meilleur des papas !

À défaut de rejouer les aventuriers à l'avenir, le jeune garçon de l'Underground comptait sur la littérature pour assouvir ses désirs d'évasion. Plonger dans d'autres vies trépidantes, par procuration, cela l'électrisait. Une nouvelle histoire l'attendait et il avait hâte d'en tourner les premières pages.

3 . 3

Walker sortit à hauteur du quartier de Chinatown, dans le sud de Manhattan. Immédiatement, des effluves de canard laqué et d'encens embaumèrent ses narines. Laissant derrière lui l'Underground, il referma le socle de la bouche d'égout, la seule dans cette étroite ruelle peu fréquentée. Au bout de la voie de desserte se dressait la *Church of transfiguration*, une petite église qui servait également d'école, aisément identifiable par son joli toit vert.

Une fois sur l'avenue principale baignée d'une clarté irradiante, le coursier sentit la morsure du soleil lui brûler les iris. Il plongea la main dans la poche de son baggy et en ressortit une paire de lunettes teintées aux verres polarisants. Casquette des Yankees vissée sur la tête, il se mêla à la foule. Chaque fois qu'il arpentait cette zone populaire et agitée de la Grosse Pomme, il ressentait le même dépaysement total. Partout, la culture asiatique explosait dans un déluge de sonorités, d'odeurs et d'inscriptions colorées en sinogrammes. Ici, les habitants parlaient mandarin et cantonais dans les rues.

Après un passage par Mulberry Street, où se concentraient poissonneries et autres primeurs, Walker traversa Columbus Park, l'unique écrin de verdure du quartier. Si au XIXe siècle, il valait mieux éviter cette zone — considérée comme la plus dangereuse de tout New York —, cela avait bien changé depuis. Ce matin, le square était désert, excepté deux vieillards assis à une table en pierre et absorbés par leur partie de mah-jong. Des habitués. Ils dégustaient des nouilles dans le même bol à grand renfort de bruits de succion. Quand ils croisèrent le regard de Walker, ils le saluèrent avec de larges sourires édentés. Malgré une volonté de faire profil bas, ses trajets répétitifs à l'extérieur commençaient à laisser des traces. Ça

et là, on se familiarisait avec le coursier, souvent de manière fugace comme dans ce cas précis, parfois avec un peu plus de profondeur. Mais personne n'avait franchi jusqu'à présent ses « barrières de sécurité ». Sauf Zoey Beckman.

D'un mouvement du poignet, il confirma sa ponctualité. Onze heures approchaient et Elijah Ayaz était sûrement déjà arrivé. Loin de vouer un amour véritable à Chinatown, l'homme qui gérait le Marché de l'Underground avait ses habitudes dans le secteur pour le business uniquement. En dehors des quelques commerçants aux alentours lui offrant leur surplus en échange de menus services, il entretenait des liens obscurs avec les triades. Grâce à son réseau étendu de connaissances plus ou moins louches et prêtes aux basses besognes, il fournissait la Mafia chinoise en main-d'œuvre discrète et peu gourmande. En contrepartie, cette dernière assurait la sécurité de temps à autre dans les premiers niveaux de la cité souterraine.

Walker longea la vitrine d'une boutique spécialisée en baguettes chinoises avant de changer de trottoir, sans manquer de se faire klaxonner par un conducteur de tuk-tuk. Il slaloma entre des vendeurs ambulants et se présenta devant la terrasse ombragée du Jing Fong. La réputation du bar-restaurant valait surtout pour la grande variété de ses dim sum, des plats cuisinés à la vapeur.

— Ah, voilà mon meilleur coursier ! s'exclama Ayaz avec un accent arabe prononcé.

Déjà installé à une table, il leva le bras pour signaler sa position au milieu des clients. Un turban noir couvrait son crâne, ainsi que ses épaules courbées. Avec sa fine barbe blanche et ses petites lunettes rondes, il ressemblait presque à un Steve Jobs oriental. Devant lui s'accumulaient des tasses de thé.

— Salut, répliqua laconiquement Walker en prenant place sur la chaise libre après s'être débarrassé de son encombrant sac à dos.

À l'intérieur du restaurant, un serveur le jaugea sans toutefois s'approcher, jusqu'à ce qu'Ayaz fasse un signe. Immédiatement, un grand gaillard — aux yeux tellement bridés qu'ils disparaissaient littéralement sous les plis de ses paupières — vint prendre la commande.

— Un lait de coco à la citronnelle, merci.

Walker ne touchait pas à l'alcool, détestait le thé et le café. Par contre, pour les avoir déjà testées, il savait que le Jing Fong proposait de succulentes boissons aromatisées à la coco.

— Bordel, Ray, tu vas finir par choper une maladie avec ton lait de coco à la con !

Ayaz parlait fort, comme d'habitude. Des clients se retournèrent dans sa direction.

— Tu m'as fait venir pour questionner mes goûts en matière de rafraichissements ?

Même si l'un travaillait pour l'autre, les deux hommes se parlaient sans langue de bois. Ils avaient passé leur vie ensemble dans les sous-sols de New York, accumulé les réussites et les déboires, construit une amitié indéfectible. Il y a plus de trente ans, lorsqu'il restait encore tout à façonner dans l'Underground, le père d'Elijah Ayaz avait pris sous son aile le petit Walker, retrouvé abandonné dans les niveaux inférieurs. Comment réagir quand on tombe par inadvertance sur un bébé en pleurs dans un tel environnement ? Aucun mode d'emploi n'existait donc il improvisa.

Sans se poser de questions, Navid Ayaz recueillit l'enfant, lui donna un nom et un prénom. Elijah, plus âgé d'une quinzaine d'années, se comporta comme un grand frère protecteur, avide de partager son expérience au sein de cet univers extraordinaire. À la mort de Navid, il prit naturellement les commandes du Marché et devint rapidement une figure emblématique de l'Underground, optant pour une approche plus radicalisée et des choix discutables.

Sur ce point, Walker ne cachait pas sa désapprobation, même si son avis ne pesait pas lourd dans la balance. Lui refusait de sacrifier son intégrité au profit de la communauté, contrairement à Elijah. Bon gré mal gré, leurs liens tenaient le coup. Chacun mettait de l'eau dans son vin. Et puis, ne serait-ce que pour Emily, Walker ne pouvait se permettre de se brouiller avec celui qui était aussi son employeur.

— Votre commande, monsieur. Ça fera 4 dollars, s'il vous plaît.

— Ajoutez ça à ma note, déclara Ayaz. Et apportez-moi un autre thé à la menthe.

Le serveur approuva en silence avant de s'éclipser.

L'odeur de la coco mêlée à la citronnelle parvint jusqu'aux narines de Walker. Il avait quasi disparu sous la table, occupé à fouiller dans son sac à

dos en quête d'un objet bien précis. Vu la quantité de vivres et de biens en tout genre accumulée ce matin, cela revenait à chercher une aiguille dans une botte de foin.

— Te voilà enfin !

Il venait de palper du bout des doigts une forme oblongue.

Entre ses cuisses, il retira discrètement la longue bande de tissu, dévoilant un tube d'aluminium sombre. Ayaz s'en empara sous la table pour ne pas attirer les regards.

— Silencieux pour semi-automatique 9 mm, présenta Walker sur un ton de vendeur en électroménager. Un modèle à 2000 dollars, introuvable dans les armureries traditionnelles. Comme tu t'en doutes, j'ai eu un mal de chien à mettre la main dessus.

— Parfait, Ray ! Ça fera l'affaire. Grâce à cette pièce, on bénéficiera d'une sécurité supplémentaire dans cette zone, au moins durant quelques mois. Le commanditaire dispose d'appuis importants dans la triade qui régit tout Chinatown.

— Tu sais ce que j'en pense...

Walker se doutait qu'en contrepartie, le silencieux acquis au marché noir serait utilisé lors d'un futur assassinat. S'il détestait ce genre de services, il n'occultait pas pour autant certains bons côtés qui découlait de la politique d'Ayaz. Mais à trop vouloir plaider la cause de l'Underground, quel qu'en soit le prix, son frère ne tarderait pas à en récolter les conséquences. Le moindre problème avec les triades entraînerait sa perte.

Contrarié, le coursier avala une gorgée de lait de coco.

— Même si tu n'approuves pas ce genre de deals, sache que je ne fricote pas avec la mafia chinoise pour la gloire, mais pour notre survie. Notre monde était à deux doigts de disparaître à l'époque de papa, je te le rappelle.

— Un autre temps. D'autres façons de faire. Je ne te jette pas la pierre. Tu crois t'y prendre de la meilleure manière possible, sans te rendre compte de ce que cela implique.

Refusant de commenter cette critique ouverte, Ayaz saisit la tasse de thé fumante que le serveur venait d'apporter et y trempa ses lèvres. Il dirigea son regard vers le journal sur la table d'à côté, désormais déserte. L'édition du New York Post proposait une double page alarmiste sur l'ouragan Nina.

En équilibre sur les pieds arrière de sa chaise, Walker se pencha pour attraper la publication imbibée de cercles de café, et la tendit à son frère. La tête enrubannée disparut derrière le quotidien.

— Alors, qu'est-ce qu'ils en disent ?

— Un ouragan de plus, conclut Ayaz, après un survol des principales informations étayées à grand renfort d'interviews exclusives d'experts et de schémas météorologiques. Selon l'article, la Barbade, Sainte-Lucie et la Martinique ont été en partie dévastées par ce qui n'était encore qu'une tempête tropicale. Ils racontent que Porto Rico a subi aussi pas mal de dégâts sur sa côte est.

— Ils indiquent la vitesse des rafales ?

Dans les souvenirs de Walker s'agita soudainement le spectre de l'ouragan Sandy. En 2012, alors qu'il arrivait des Caraïbes, ce monstre de la nature avait poursuivi sa trajectoire vers le nord en frappant New York de plein fouet. L'Underground, touché sporadiquement, s'en était heureusement bien tiré malgré une importante montée des eaux dans la ville et des dommages conséquents.

— La journaliste parle de bourrasques à 200 km/h sur Porto Rico. Ça commence à décoiffer.

— Tu t'en fous, toi, plaisanta Walker. Tu portes un turban.

La remarque fit sourire Ayaz derrière sa barbe. Il referma le quotidien avec un air sombre.

— Nina pourrait toucher la Floride dans la journée. Prions pour eux. Cependant, il y a plus urgent : après Norman et Karim, c'est maintenant Adrian qui vient de s'évaporer. Il ne donne plus signe de vie.

Ces trois-là, Walker les connaissait bien. S'il n'avait jamais vraiment sympathisé avec eux, il les côtoyait assez régulièrement dans le cadre de ses missions. Il s'agissait de coursiers aux ordres d'Ayaz, tout comme lui.

— Peut-être qu'il peine à se procurer quelque chose. Après tout, New York est vaste. À moins qu'il ne fasse profil bas avant de rentrer, si jamais il s'est mis dans la merde.

— Non, ce n'est pas le genre d'Adrian, et tu le sais.

En fait, ce n'était le genre d'aucun coursier, tous d'une ponctualité exemplaire. Surtout, ils avaient pour ordre catégorique de ne jamais sortir plus d'une demi-journée de l'Underground.

— À quand remontent les premières disparitions ?

Ayaz fixa les volutes de fumée émanant de sa tasse de thé, comme si la réponse s’y trouvait. Il resta ainsi, silencieux, avant de relever les yeux sur Walker.

— Presque deux semaines. Cela devient inquiétant. J’aimerais comprendre.

— Je me souviens que Norman avait évoqué une relation platonique avec une *outsider* du Bronx. De quoi le dévier de ses impératifs, tu ne crois pas ?

— Possible, je suis au courant. Mais franchement, tout ceci me semble étrange.

Le leader de l’Underground restait à l’affût de la moindre information. Si vous appreniez quelque chose, vous pouviez être certain qu’il le savait déjà.

— Ça pourrait coller pour Norman, reprit-il en hochant la tête, mais Karim et Adrian détestaient s’éloigner trop longtemps, exactement comme toi.

Il venait de marquer un point. Ce qui ne résolvait pas le problème pour autant.

— Dans l’après-midi, j’irai fureter dans les niveaux inférieurs, proposa Walker. Avec un peu de chance...

Parfois, les coursiers se faisaient racketter à leur retour sous terre. Les denrées qu’ils transportaient attiraient la convoitise des individus désespérés.

— Sois prudent, Ray. Et je ne t’apprends rien, ne descends pas en dessous du -8. De mon côté, je vais apporter ta petite trouvaille à Tak Khunn.

Ayaz détendit son grand corps filiforme et se leva. Il posa une main sur l’épaule de Walker avec affection.

— Tu rentres par Brooklyn Heights ?

— Oui. J’ai fait le plein de médocs pour Emily. Son état ne s’améliore pas.

— Salue-la de ma part. Si t’as besoin de quoi que ce soit, n’hésite pas. À demain !

Sans approfondir davantage, il quitta la terrasse du Jing Fong d’un pas rapide.

Un intérêt tout relatif pour ma vie privée...

Walker le regrettait. La dernière fois où son frère avait vu Emily remontait à quatre mois, avant qu'elle ne tombe enceinte. Poussé par l'unique objectif de faire prospérer l'Underground, Ayaz s'était façonné une carapace, délesté de toute attache émotionnelle. Gommer les faiblesses. Ainsi, personne ne pourrait avoir d'emprise sur lui si le vent tournait. Les fréquentations douteuses qu'il entretenait avec les triades n'étaient pas étrangères à cette manière de procéder.

Je file apporter ta petite trouvaille à Tak Khunn.

Walker avait déjà entendu ce nom curieux plus d'une fois. Fictif, il se traduisait par « tête de dragon » et désignait le grand chef du groupement mafieux de Chinatown, dont seule une poignée de membres connaissait la véritable identité. Pourtant extérieur à l'organisation criminelle drapée dans le secret, Ayaz était l'un de ces privilégiés.

— Vous reprendrez quelque chose, monsieur ?

Le serveur fit sursauter Walker. Énervé par cette arrivée impromptue, il répliqua d'un hochement négatif vigoureux et s'éclipsa à son tour, avec pour point de mire la *Church of transfiguration*. Même sortie, même entrée.

Chapitre 4

11:00-12:00

OceanofPDF.com

4 . 1

Le téléphone se manifesta à nouveau de sa sonnerie lancinante. Cette fois, il s'agissait d'un rappel du répondeur. La jeune femme à la chevelure rousse flamboyante ne prit pas la peine d'écouter le message que son père avait laissé une heure plus tôt.

La rengaine habituelle, songea-t-elle sans y prêter plus d'attention. Seul comptait le sujet de son prochain reportage.

Méticuleuse, elle arpenta le passage dérobé, à peine perceptible depuis la promenade. Il aboutissait entre deux petits hangars aux toits bleutés. Les bâtiments étaient déserts, sûrement abandonnés vu l'état de décrépitude des alentours. Cela aurait pu correspondre, mais il fallait se rendre à l'évidence : aucune entrée n'était dissimulée ici.

Jupiter Arys afficha une moue boudeuse. Et pour cause, elle rageait de ne pas retrouver l'accès que son contact avait évoqué. Depuis l'aube, elle fouillait sans relâche les abords de l'Hudson River à l'extrémité du quartier de Brooklyn Heights, inspectant le moindre recoin sous le regard circonspect des passants. Dans son sillage, deux hommes bardés d'équipement la suivaient comme son ombre.

La jeune femme marqua une pause sur l'esplanade de la promenade. Ses yeux en amande se posèrent sur la rive opposée où jaillissaient les 541 mètres de l'emblématique One World Trade Center, au sud de l'île de Manhattan. Les vitres du gratte-ciel miroitaient sous les assauts du soleil bientôt au zénith. Le souvenir traumatisant des attentats du 11 septembre lui embruma un instant l'esprit, avant que des préoccupations plus personnelles ne prennent le relais. Bouillonnante de projets, elle se dit qu'un vlog à l'intérieur de la tour aurait de l'allure. Elle s'imaginait déjà diffuser depuis

le sommet, son public tenu en haleine à coups d'anecdotes dont elle avait le secret.

Ne te disperse pas, Jup !

Ses rêves d'élévation attendraient. Pour l'instant, ce qui l'intéressait se trouvait juste là, au-dessous. Un monde caché et fascinant qu'il lui tardait de révéler à ses millions d'abonnés. Elle en était certaine, le sujet accrocheur ferait encore exploser la popularité de sa chaîne YouTube. Si elle se débrouillait bien, elle pouvait battre à plate couture son précédent record de vues, détenu par la vidéo tournée à Cleveland.

Cleveland...

Jupiter se remémora l'épisode mouvementé du mois dernier. C'était dans sa nature, elle avait le chic pour se fourrer dans des situations pas possibles, parce qu'elle le voulait bien et pour le plus grand plaisir de ses fans. L'objectif paraissait simple en apparence : passer une nuit complète dans une bicoque délabrée et déserte, réputée pour ses phénomènes paranormaux. Le tout filmé en direct. Si elle ne croyait pas aux maisons hantées, l'expérience s'annonçait éprouvante. Et ça n'avait pas loupé. Alertée à deux heures du matin par un bruit suspect en provenance de la cave, elle s'y était aventurée à la lampe de poche, faisant fi de ses peurs primales. Suivie de près par ses deux techniciens — un cadreur et un preneur de son — qui ne perdaient pas une miette des événements, la youtubeuse avait raté une marche et dévalé l'escalier vétuste sous les yeux médusés de centaines de milliers d'abonnés. Grâce à cette séquence rocambolesque, le nombre de vues s'était rapidement envolé. Tout ce qui intéressait Jupiter, en dépit des ecchymoses.

Sauf que le prochain épisode serait d'un autre acabit. Ce New York souterrain mentionné par sa vieille connaissance puait le danger. Mitch s'était montré prudent : « Rentrer dans l'Underground se fera à tes risques et périls. Tout ce que je sais tient sur un ticket de métro. Une cité enterrée, avec ses codes. Des citoyens en marge qui n'en sortent quasiment jamais. Des éclaireurs envoyés à la surface pour faire le plein de vivres ».

Bref, un sujet en or.

Enfin, si elle parvenait à mettre la main sur cette fichue entrée. Selon les indications de Mitch, l'une d'elles se situait dans le secteur de Brooklyn Heights Promenade. Et pourtant, rien à l'horizon jusqu'à maintenant. Les inséparables Charlie et Jackson — respectivement le cadreur et le preneur

de son — soufflaient comme des bœufs sous la chaleur anormalement suffocante de ce mois d'octobre. Mais ils le faisaient sans la ramener. Lorsque Jupiter n'arrivait pas à ses fins, il valait mieux filer droit et se taire. Ne surtout pas ajouter de l'huile sur le feu, sous peine de voir leur diva exploser telle une cocotte-minute sous pression.

— Tentons de remonter vers le jardin botanique croisé tout à l'heure en haut de la promenade, intima cette dernière. On aura peut-être plus de chance.

Ils s'élancèrent d'un pas décidé en direction de la nouvelle cible fixée par *la boss*, en empruntant un long escalier aux marches irrégulières. Charlie et Jackson supportaient commodément les directives permanentes de Jupiter pour deux raisons évidentes. En premier lieu, grâce au succès de la chaîne YouTube, ils gagnaient confortablement leur vie. Et puis, prosaïquement, ils aimaient leur job. Pour rien au monde, ils n'auraient voulu changer de crémerie.

En haut du promontoire, la skyline offrait une vue à couper le souffle. Dans le dos du trio, le jardin botanique dégageait de subtils parfums boisés. Non loin du portail d'entrée, un groupe d'une quinzaine de personnes patientait à l'ombre d'une espèce de bungalow aux murs délavés, avant la visite guidée de midi. Pendant que Charlie et Jackson exploraient assidûment le secteur, Jupiter contourna la foule pour s'aventurer de l'autre côté du petit pavillon, menée par un instinct qui lui faisait rarement défaut. Comme indiqué par un écriteau de métal, il s'agissait en fait d'un local technique.

Une fois derrière le parc botanique, délimité par un grillage croulant sous les vélos cadénassés, la youtubeuse tomba avec surprise sur une zone bien plus sauvage. Une végétation luxuriante s'étendait à perte de vue, dominée par de hauts chênes. Aucun promeneur ne traînait ici. Un bébé cormoran s'envola dans un claquement d'ailes, dérangé par cette arrivée impromptue. Sur le seul banc du périmètre, à la peinture écaillée, deux hommes en guenilles fixaient avec attention la jolie rousse. L'un d'eux tenait un chien-loup en laisse. L'animal bavait en grognant, le museau pointé droit sur Jupiter.

Elle déglutit quand ils l'apostrophèrent.

4 . 2

Depuis le pont de Manhattan, le spectacle était saisissant. L'East River scintillait de mille feux, zébré par le ballet des ferries. À la recherche de nourriture, des goélands et cormorans s'élançaient des immenses câbles de soutien pour effleurer la surface du bras de mer. Accoudé contre la barrière de sécurité, Walker marqua une pause pour mieux profiter de la vue derrière ses verres opaques. Une fois débarrassé du sac à dos qui lui écrasait les épaules, il fit craquer ses vertèbres d'une manière plus sinistre qu'il ne l'aurait voulu. Deux adolescentes à proximité relevèrent la tête. L'écœurement se lisait sur leur visage. Walker leur sourit bêtement, avant de poursuivre sa traversée sur la passerelle aménagée à quarante mètres au-dessus de l'eau.

Atteindre l'Underground au niveau de Brooklyn Heights — là où il vivait avec Emily — l'obligeait à ressortir à l'air libre, le temps d'enjamber sur deux kilomètres le détroit. Une fois de l'autre côté de l'édifice, il progresserait à nouveau sous terre. Même s'il appréciait ces moments de respiration, il les craignait tout autant, se sachant à la merci du moindre contrôle inopiné de la police. Comme la plupart des *grounders*, il ne disposait d'aucun papier. Dans son cas précis, cela allait encore plus loin puisque son nom avait été purement et simplement inventé par le père d'Elijah Ayaz, non sans une certaine malice. Aux yeux des autorités, il n'existait pas, ce qui intriguerait en cas d'arrestation. Et il ne pouvait se permettre d'abandonner Emily, surtout dans la situation actuelle.

Le pont de Manhattan derrière lui, Walker traversa quelques blocs d'immeubles aux rues pavées avant de s'engager sur la promenade boisée de Brooklyn Heights dont l'attrait principal tenait en un mot : le panorama. Sur moins de cinq cents mètres, il était possible d'admirer la statue de la

Liberté, le One World Trade Center, Ellis Island et l'Empire State Building. Un panel incontournable qui attirait une foule de touristes, de sportifs et de couples d'amoureux en promenade romantique. Tous ignoraient que sous leurs pieds se terraient des milliers d'âmes.

Sans être un secret de polichinelle, l'existence même de l'Underground restait une chimère pour la plupart des gens. Walker se souvenait encore de la réaction sidérée de Zoey lorsqu'il lui avait avoué d'où il venait. Cette première rencontre, trois ans plus tôt, s'était déroulée au snack *Chez Fayed* à Grand Central Terminal. La pharmacienne y mangeait un kebab durant sa pause. Lui l'avait bousculée par mégarde. D'un accrochage était née une belle amitié, enrichie avec le temps. Et pourtant, tout les opposait à la base. Si Walker conservait une réserve permanente et une part de mystère, Zoey aimait au contraire se confier, sans aucune retenue. Souvent pour le plus grand désarroi du coursier, mal à l'aise lorsqu'elle évoquait en détail ses histoires sentimentales.

Dans l'immédiat, il lui tardait de retrouver sa femme. La laisser seule, engluée dans la fatigue et les nausées le pesait, mais il n'avait pas le choix. Les neuroleptiques de Zoey feraient-ils des miracles ? Ça ne coûtait rien d'essayer.

D'un pas pressé, il longea le parc botanique en suivant un grillage recouvert d'une couche de lichens. En point de mire : le local technique. Le moment était venu de replonger sous terre, ses yeux fatiguaient sous l'effet de la lumière du jour, en dépit des lunettes noires.

Sauf qu'un contretemps se dessinait.

À quelques mètres du petit bungalow, deux hommes s'en prenaient à une jeune femme au visage dissimulé derrière une épaisse chevelure rousse. Elle reculait timidement, menacée par les grognements d'un chien-loup. Des filaments de bave coulaient de la gueule de l'animal aux canines acérées. Seule une laisse tendue à l'extrême le maintenait encore à distance de sa proie.

Walker reconnut les individus : des frères, anciens coursiers d'Ayaz, virés à la suite de multiples altercations. Depuis, ils traînaient régulièrement près de certains accès, quand ils ne s'aventuraient pas en catimini jusqu'au Marché dans l'espoir d'y vendre des produits volés. Aussi stupides que dangereux, ils travaillaient maintenant en freelance pour Traeger, un caïd de l'Underground originaire d'Amérique du Sud. À la tête d'un réseau mu par

la violence, le racket et la drogue, il faisait sa loi dans les niveaux inférieurs avec un point d'ancrage dans l'Arche — son QG situé au -6 —, où on le vénérât telle une divinité, autant par peur que par admiration.

De toute évidence, les frères cherchaient l'altercation avec la jeune femme. Loin de se démonter, elle les invectiva copieusement. Le retour de bâton ne se fit pas attendre. Pour preuve, le plus virulent des deux, une vraie montagne de muscles, lui asséna par surprise un crochet dans les côtes. Sous l'effet de l'impact, la jolie rousse se plia en deux dans un râle de douleur. Excité par la violence, le chien redoublait de grognements. Le costaud arma une nouvelle fois son poing, prêt à frapper. Il se régala d'avance du résultat quand un coup puissant le faucha par-derrière au niveau du mollet. Déséquilibré, il s'écroula.

Encore au sol dans la poussière, la brute leva les yeux en contre-plongée vers Walker. Il vit le front du coursier se crénelier de rides.

— Tiens, l'toutou d'Ayaz ! siffla l'autre frère d'un ton acerbe, en avalant les voyelles. Dégage si tu veux pas qu'ma Roxy t'bouffe les couilles !

— Elle en a marre de ne pas trouver les tiennes ?

Walker retira ses lunettes de soleil et plongea son regard intense dans celui de l'animal dont les grognements cessèrent comme par enchantement.

— Du calme, Roxy. C'est bien, ma belle.

Jupiter assistait à la scène, sidérée. Le chien-loup courba l'échine et cala sa truffe humide au creux de la paume du coursier. De l'autre main, ce dernier venait d'attraper le poignet de l'homme à terre en le tordant jusqu'à le faire craquer.

— Cassez-vous, maintenant. Ne foutez plus les pieds dans l'Underground ni aux abords. C'est clair ?

Walker durcit son étreinte avant de la relâcher. Sans demander leur reste, les deux frères obéirent et battirent en retraite. Roxy gambadait derrière eux en jappant.

Et le silence revint. Les jambes tremblotantes, Jupiter voulut remercier ce sauveur providentiel, mais les mots se coincèrent au fond de sa gorge. L'adrénaline ne faisait plus effet et après coup, elle sentit la peur envahir le moindre de ses pores. Livide, elle essaya de la chasser à force d'inspirations profondes. Son rythme cardiaque commença à se stabiliser. Au moins, ses cours réguliers de yoga auraient servi à quelque chose.

— C'est OK, mademoiselle ?

Lorsque son regard vide rencontra celui de Walker, les priorités revinrent au galop. À peine le temps de le remercier d'un mouvement du menton, qu'elle mettait déjà le doigt sur ce qu'elle pensait avoir entendu.

— Oui, ça va mieux, confirma-t-elle en réajustant son crop-top au décolleté prononcé qu'elle portait plus par habitude que par provocation. Dites, vous avez bien parlé de l'Underground ?

De façon surprenante, elle avait oublié sa mésaventure. Intrépide ou folle ? Pour Walker, la question méritait réflexion. Il la détailla, intrigué par cette jeune femme à la beauté magnétique. Le soleil de fin de matinée se reflétait sur ses lèvres bien dessinées au gloss. Tel un rideau ondulant, de longues mèches cuivrées retombaient sur son visage au teint de porcelaine.

— Vous avez bien fait allusion à l'Underground, n'est-ce pas ? réitéra-t-elle avec un ton cette fois plus affirmé.

— En quoi ça vous intéresse ?

— Disons que j'en ai entendu parler et j'aurais besoin d'y accéder. D'une manière ou d'une autre.

Walker en conclut qu'elle était dingue.

— Ce n'est pas une attraction touristique.

— Vous me prenez pour qui ? gronda-t-elle sans trop y croire.

— Pour une touriste, justement.

— Merde, vous ne m'avez pas reconnu ? Je suis Jupiter !

Walker frotta sa barbe de trois jours, de plus en plus décontenancé.

— Jupiter. La youtubeuse star ! Vous vivez sur Mars ? Je prépare une émission sur le sujet.

— Sur Mars ?

— Mais non ! Sur l'Underground, enfin.

— J'avais compris. Vous savez qu'en général, les stars n'ont pas à préciser qu'elles en sont. Des stars.

Jupiter fronça les sourcils.

— Vous me faites marcher, c'est ça ? Vous n'avez jamais entendu parler de moi ?

— Là où je vis, YouTube n'existe pas. Maintenant, vous devriez quitter le coin et...

Walker garda sa recommandation pour plus tard, alerté par des bruits de pas. Il fit volte-face, s'attendant à revoir les frères revanchards. En lieu et

place des suppôts de Traeger se tenaient deux garçons chétifs à bout de souffle, les mains pleines de matériel vidéo.

— Du calme, le héros ! tempéra Jupiter. Ce sont seulement mes partenaires, Charlie et Jackson qui m’accompagnent durant les tournages. Vous ne pouvez pas les confondre : Charlie, c’est le cadreur à la barbe de hipster, et Jackson c’est le preneur de son au visage caché derrière une forêt de piercings.

Avec une politesse empruntée, les intéressés tendirent simultanément leur main sous le regard circonspect de Walker.

Rester méfiant, malgré la bonhomie évidente des gugusses.

Par principe, il se présenta à son tour tandis qu’il attrapait son sac à dos, jeté au moment de l’accrochage.

— Walker.

— Maintenant qu’on se connaît mieux, on peut en revenir à ma première question ?

Jupiter le fixait avec un sourire de charmeuse.

— Je vous l’ai dit, oubliez cette mauvaise idée. Vous ne savez pas ce qui vous attend.

— Justement si, mentit la jolie rousse. Je me suis suffisamment renseignée avant de me lancer. Ma marque de fabrique. Je compte montrer cette face cachée de New York comme personne ne l’a encore fait, et j’ai besoin de vous pour ça.

Aguicheuse, Jupiter joua avec sa longue chevelure brillante comme de la soie.

— S’il vous plaît, insista-t-elle d’une voix suave.

— Sérieusement, ça marche habituellement votre petit numéro ?

Sans lui donner le temps de répondre, Walker la tira par le bras jusqu’au pied du local technique. Charlie et Jackson les suivirent dans la foulée, comme s’ils étaient aimantés à la youtubeuse. Le bungalow aux murs empestant l’urine à plein nez semblait laissé à l’abandon depuis des années. De l’autre côté du bâtiment vétuste, les prochains visiteurs du jardin botanique patientaient devant la grille d’entrée, loin de se douter qu’un accès vers les entrailles de la ville se trouvait à seulement quelques encablures.

— Bon, abdiqua Walker. Vous m’avez l’air tenace, alors autant que vous me suiviez. Au moins, ça vous évitera de foutre une nouvelle fois vos pieds

dans les ennuis.

D'un bond, Jupiter lui sauta dans les bras avec une fougue non simulée.

— Ola, ola ! On se calme, ce n'est pas une invitation V.I.P.

— Quand même. Vous n'avez pas idée comme ça compte pour moi.

Le sourire extatique de la jeune femme vacilla quand elle s'aperçut que ses techniciens la dévisageaient.

— Enfin... Comme ça compte pour nous, quoi. Dites, les gars, votre matos est prêt ? Je ne veux pas de mauvaises surprises.

— T'inquiète, confirma Charlie, tout est en place pour assurer tes arrières une fois dans ce trou à...

Sentant que l'expression n'était pas du meilleur goût face à leur guide, le cadreur se ravisa et bafouilla.

— Un trou à rats, c'est ce que vous alliez dire. Ne vous gênez pas.

Walker aimait mettre dans l'embarras ses rares nouvelles connaissances. Un petit jeu qui l'amusait beaucoup.

— Pardon, m'sieur Walker.

— Si l'un d'entre vous m'appelle encore comme ça, il ne sortira pas vivant de là-dessous.

Charlie et Jackson échangèrent un regard inquiet.

— C'est bon, je plaisante, ironisa Walker en retirant ses lunettes de soleil. Allez, suivez-moi et restez dans mes pas.

Le coursier déverrouilla la porte en métal du local technique avec l'une des clés rouillées de son trousseau. Elle s'ouvrit dans un grincement sinistre. Derrière l'entrebâillement, on ne distinguait qu'une pénombre inquiétante. Lorsque Jupiter s'y engouffra, collée à son protecteur, elle sentit l'humidité s'infiltrer jusque dans ses os. Chaque recoin de la bicoque était envahi de toiles d'araignées, dont certaines si grandes qu'elles laissaient supposer leur ancienneté. Le verre opaque d'une minuscule fenêtre ceinturée de barreaux noircis filtrait la clarté de l'extérieur. La poussière en suspension, dévoilée par l'ouverture de la porte, évoquait une constellation en mouvement. Le planétarium s'évapora quand Walker condamna à clé le bungalow.

— Putain, c'est quoi cet endroit ? questionna Charlie, occupé à retirer une toile enchevêtrée dans sa barbe imposante. Ça ressemble à tout sauf à un local technique !

Au centre de l'unique pièce, une trappe en bois rongé par les termites épousait quasiment la moitié de la surface au sol. Walker la souleva sans grande difficulté.

— C'est sans doute parce que ce n'est pas un local technique.

Il relâcha l'épaisse plaque contre le mur avant de poursuivre.

— La ville se sert de ce genre de subterfuge pour tromper les éventuels fouineurs. De nombreux lieux ne sont pas ce qu'ils sont censés être, mais personne n'y prête attention. En l'occurrence, nous sommes dans les restes de l'ancien système de ventilation utilisé provisoirement lors de la construction du Brooklyn Battery Tunnel. Désormais, le nouveau centre de gestion se trouve juste en face, sur Governors Island.

— Elle mène où cette trappe ? renchérit Charlie, penché au-dessus du trou sans fond où s'enfonçait une échelle de métal.

— Sûrement à la station du Projet Dharma, riposta Jackson, hilare.

Walker se retourna vers le preneur de son, dans l'incompréhension la plus totale. Ses yeux brillaient maintenant d'une étrange lueur.

— Ne faites pas attention, soupira Jupiter en donnant une tape derrière l'oreille de Jackson. Ils sont dans leur délire de geeks. J'en peux plus des références à Lost !

— Lost ?

D'un haussement d'épaules, Walker marqua son désintérêt. Sans chercher à en savoir plus, il s'agrippa au sommet de l'échelle et s'enfonça dans le conduit vertical.

— À vous ! Ne traînez pas.

La voix semblait sortir d'outre-tombe.

Volant la politesse à ses deux techniciens, Jupiter se glissa à son tour dans le puits boisé avec une appréhension mêlée à de l'excitation.

Ça y est, je pénètre dans l'Underground.

Sans imaginer une seule seconde où cela la mènerait, elle ressentit une forme de fierté.

De la promenade de Brooklyn Heights, trois hommes avaient assisté à toute la scène. Une fois le couple d'adolescents éjecté de l'emplacement convoité, ils s'étaient assis sur le banc avec la meilleure visibilité possible.

D'ici, en se retournant, on distinguait la queue de visiteurs devant les grilles du jardin botanique, ainsi qu'un bout du local technique, en partie masqué par le feuillage d'un épicéa. Le trio de visages camouflés sous des casquettes disparates se concentrait sur la zone depuis l'arrivée de Walker.

— Je vous le répète, c'était le bon moment. On aurait dû y aller, peu importe la présence de la gonzesse et des deux brindilles.

McKenna pesta contre la décision unilatérale d'Albuquerque. Pour lui, laisser passer cette occasion était une erreur. Il avala les dernières gouttes de son café refroidi, qu'il recracha aussitôt. Un filet de salive noire se déposa sur les poils de sa moustache tombante.

— Quand est-ce que tu vas comprendre qu'on ne doit pas agir sans réfléchir ? Il doit être seul.

Ed appuya le propos d'Albuquerque d'une même voix, mais McKenna revint à la charge :

— On s'en fout ! C'est New York, ici. Je pourrais baisser mon froc et pisser sur la promenade que personne ne le remarquerait ! Tout le monde s'en cogne.

Albuquerque repoussa une mèche de cheveux obstruant un carreau de ses lunettes noires. Son visage buriné se fronça.

— C'est toi que je vais cogner si tu continues de brailler comme un âne.

Ed se leva du banc, irrité par ces chamailleries qu'il ne supportait plus. Il fusilla McKenna de ses yeux globuleux.

— Faisons profil bas. Il va ressortir, alors arrête de t'exciter. On a autant envie que toi de passer à l'acte, mais ça ne sert à rien de se précipiter. Et maintenant, trouver quelqu'un d'autre serait une immense perte de temps.

Albuquerque, pensif, se focalisa sur la ligne d'horizon formée par les gratte-ciels de la skyline. La ville leur appartiendrait bientôt, il le sentait. Une bouffée d'exaltation l'envahit.

Chapitre 5

12:00-13:00

OceanofPDF.com

5 . 1

Un chiffon à la main, Hector Reyes frottait si fort sur le mur en béton que des ampoules commençaient à se former sur la pulpe de ses doigts. Heureusement, le bicarbonate de soude semblait faire effet sur les graffitis. Il ne supportait plus que son fils affronte les nombreux dessins obscènes peints à la bombe sur la cloison de la zone de stockage, attenante à la Voie 61. Un travail de titan auquel il s'adonnait quotidiennement tant bien que mal.

En dehors de ce désagrément, leur emplacement méritait un cinq étoiles sur le *TripAdvisor* de l'Underground. La cabine où ils vivaient tous les deux se situait à égale distance de Manhattan et de Brooklyn, coincée entre les niveaux -2 et -3 de la cité souterraine. Abandonnée depuis les années soixante, elle conservait encore les vestiges de son utilisation première : un fourgon à bagages.

Quant à la Voie 61, elle était une épine dans le pied des élus. Mandat après mandat, la municipalité repoussait la controverse, incapable de trancher entre le souhait de la réhabiliter ou de la détruire. Ainsi, restée en l'état, elle devenait propice aux légendes urbaines. Certains la disaient hantée, d'autres prétendaient qu'elle abritait un immense bunker de repli en cas d'attaque nucléaire.

Lorsque Hector Reyes l'avait dénichée, une bande de SDF la squattaient, se servant de la rame comme d'un dépotoir. Il retourna régulièrement dans le coin avec l'espoir qu'on lui cède la place. Après plus d'un an d'attente, il eut enfin gain de cause quand une vilaine grippe emporta la moitié des SDF. Affaiblis, les survivants remontèrent à la surface et personne d'autre ne réclama l'accès à la cabine.

Aujourd'hui, les rares individus qui parvenaient jusqu'à la voie de stockage sans issue ne posaient aucun problème. La plupart connaissaient le « propriétaire » des lieux, considéré comme un brave homme, courtois et invisible. Effectivement, Reyes ne cherchait pas à faire de vagues. En dehors de l'éducation d'Alvaro, sacrée, il s'était construit un emploi du temps rigoureux afin de ne pas tomber dans la dépression ou la folie.

Tous les matins, il gérait l'entretien courant. S'occuper d'un wagon long d'une vingtaine de mètres n'était pas une mince affaire. Mais il pouvait être fier de ses derniers accomplissements. Plutôt bricoleur, il avait réussi à créer deux espaces de nuit distincts et une cuisine aussi cosy que minuscule. Les seuls fauteuils d'origine encore en place se trouvaient dans ce qu'il nommait — avec un abus de langage — le hall d'entrée, délimité par un paravent japonais en papier de riz blanc. Après le repas de midi, Reyes n'oubliait jamais d'instruire Alvaro pendant une bonne heure, car l'École ne suffisait pas. Un moment privilégié qui était devenu coutumier. En dépit de ses connaissances sommaires, le père parvenait à donner le change à l'aide d'un vieux manuel scolaire fourni par Ayaz.

Ce dernier l'avait d'ailleurs embauché comme manutentionnaire au Marché. Ils étaient une dizaine à y travailler quotidiennement. Contre deux heures de labeur, il récoltait assez de Crédits Temporels pour acheter de quoi manger, et quand il obtenait un extra, il gâtait son fils en lui offrant un livre. Parfois, il réussissait à épargner un peu et aménageait le wagon.

Dernièrement, il s'était fait plaisir avec plusieurs mètres carrés d'herbe synthétique, dégotés chez un vendeur du Marché réputé pour ses produits hétéroclites. Reyes considérait comme juste le troc du rouleau contre 10 CT. Après tout, posséder un jardin avait un prix. Alors, il avait investi une partie de ses maigres économies dans une palissade en bois. Rien qui n'empêcherait l'invasion de leur havre de paix, mais cela donnait au périmètre l'illusion d'un domaine privé. Un bien précieux tant cela tenait de la gageure dans l'Underground.

Aujourd'hui, Reyes s'était attribué deux missions à effectuer : changer l'ampoule de la lampe au-dessus du jardin et finir d'effacer ces maudits graffitis. La peinture des inscriptions s'était craquelée avec le temps, le signe qu'elles dataient d'une époque révolue où les *grounders* erraient sans se sédentariser dans un monde en proie à l'anarchie, y compris dans les niveaux supérieurs. Haut de deux mètres cinquante, le long pan de béton

noirci par la saleté courait sur une centaine de mètres jusqu'à se volatiliser dans l'obscurité.

Assis à sa place habituelle sur les trois marches du wagon, Alvaro s'était déchaussé et dévorait le dernier roman que lui avait acheté son père. Les fibres de la pelouse synthétique lui chatouillaient avec délice la plante des pieds. Il leva le nez des pages pour jeter un œil sur ses Nike bleu électrique. Après un nettoyage en règle, les sneakers ne montraient plus aucun signe de leur épopée matinale. Le garçon n'était pas peu fier de sa combativité farouche, héritée des héros de ses histoires imaginaires.

Tandis qu'il replongeait avec délectation dans son roman d'heroic fantasy, un doute soudain le fit bondir intérieurement. Il paniqua en survolant rapidement le livre. Rien. Où était donc passée la feuille griffonnée lui servant de marque-page ? Il ne s'en séparait jamais, et l'utilisait religieusement dans toutes ses lectures. Le document jauni et usé par les années comptait plus que tout puisqu'il représentait la seule trace laissée par celle qu'il considérait encore comme une mère. Peu de temps après sa naissance, elle les avait abandonnés, lui et Hector. Selon ses propres mots, elle s'était sentie prisonnière d'une vie trop étriquée et avait choisi de rejoindre la surface sur un coup de tête. Avant de s'enfuir, prise de remords, elle avait néanmoins couché sur papier son ressenti et adressé un message en particulier à son fils.

Le marque-page n'était plus là ! Alvaro commença à éprouver des sueurs froides. Ses jambes flageolèrent. Après réflexion, il se rangea à l'idée qu'il avait sûrement oublié de le retirer de son autre roman, lu et déposé ce matin même dans la boîte à livres de l'École. Tous les élèves pouvaient y accéder gratuitement grâce à un système basé sur le partage.

C'était décidé, il y retournerait en début d'après-midi. Il trouverait bien un prétexte.

— Alors ce bouquin, Alvie ?

La question le fit sursauter.

— Génial ! Ce tome est vraiment le meilleur.

— Parfait, valida Reyes en enjambant maladroitement son fils. Mais n'oublie pas qu'on a des maths au programme après manger.

Il faillit perdre l'équilibre en haut du marchepied.

— Papa ! Il faut que tu fasses attention avec ta jambe.

— Merci de prendre soin de ton vieux *padre*, mais ma pauvre guibole n'est pas le problème. Tu prends juste toute la place !

Avec le sourire, il ébouriffa la tignasse d'Alvaro avant de s'éclipser à l'intérieur.

— Je ferme. Tu connais le code, hein.

— Deux coups longs, un coup court.

La décoration datée de la cabine était coquette quand on la comparait aux autres tanières de l'Underground. Une moquette marron et orange typique des années 70, aux bords effilochés, s'étendait jusqu'à l'étroite porte du fond. Derrière, dans un espace clos qui n'attirait pas l'attention, se dissimulait un équipement de luxe. Comme la plupart de ses congénères, Reyes avait piraté une canalisation pour bénéficier de l'eau potable. Sauf que lui était allé plus loin en bricolant une véritable douche.

Justement, le besoin de se détendre sous un jet frémissant appelait le maître des lieux. Il renifla ses aisselles avec une mine de dégoût. Au moins, c'était la preuve de ses efforts à rendre présentable le mur de la Voie 61. À peine déshabillé, il entendit toquer avec insistance contre la carlingue.

Pas moyen d'être tranquille, pesta-t-il en renfilant son maillot de corps jauni et sa veste, d'autant qu'il n'attendait aucune visite. Plus inquiétant, le tambourinage ne correspondait pas au code, donc il ne s'agissait pas de son fils. Par prudence, il se saisit du pistolet Beretta qu'il détenait caché dans un compartiment au-dessus de la porte d'entrée du wagon. Une fois l'arme dans sa poche intérieure, le père de famille se sentit un peu plus rassuré.

La cabine se déverrouilla et Reyes nota qu'Alvaro n'était plus assis sur le marchepied. Il se trouvait maintenu par un homme au visage taillé à la serpe et aux traits sculptés par des ombres acérées. Cheveux gominés noir corbeau, polo sombre, holster bien visible sous le bras gauche : la panoplie complète du gangster soignant son allure, à l'image de Tony Montana. Sans grande surprise, il s'agissait d'un Hispanique. Environ soixante pour cent des *grounders* provenaient de l'immigration clandestine sud-américaine.

Un mètre derrière le latino se tenait un colosse à la barbe rousse luxuriante, trop à l'étroit dans une veste de camouflage militaire. Sa crinière en bataille, d'un rouge incandescent, retombait par vagues sur sa nuque d'un gabarit impressionnant, émaillée de cicatrices profondes, comme autant de témoins de ses affrontements du passé.

— Qu'est-ce que vous voulez ? lança Hector sans autre forme de politesse. Et lâchez mon fils !

Ne jamais montrer la moindre faiblesse. Et rester constamment sur ses gardes. Depuis une trentaine d'années, il s'était forgé une solide connaissance des conventions de l'Underground.

L'ersatz de Tony Montana s'approcha du marchepied après avoir relâché Alvaro. Suivant à la lettre les ordres de son père, le garçon décampa dans la cabine.

— Désolé de vous déranger, ce sera rapide. Je me présente, Traeger.

Il accompagna ses premiers mots d'un sourire carnassier d'une fausseté évidente, dévoilant une incisive tordue.

Ce nom était familier à Reyes. De ce qu'il en savait, l'homme gérait les niveaux inférieurs d'une main de fer. Trafic de drogue, extorsions, meurtres... Il n'épargnait personne, tout en respectant jusqu'ici la frontière tacite établie par Ayaz. Chacun des chefs disposait ainsi de son propre terrain de jeu. Que faisait-il ici ? C'était la question.

— Vous avez déjà dû entendre p-p-parler de moi, je suppose, poursuivit Traeger d'une voix chevrotante. Et vous êtes ?

— Impatient de vous voir partir. Et oui, je connais votre réputation.

— Parfait ! On va gagner du temps, et ça tombe bien, je déteste en perdre. Après mûre réflexion, j'ai décidé de prendre le contrôle des niveaux supérieurs. Par bonté, je laisserai à cette mauviette d'Ayaz les deux premiers paliers. Ce sera amplement suffisant pour qu'il mène ses p-p-petites affaires insignifiantes. Mes hommes s'occupent en ce moment même de passer le message, et l'on m'a signalé cette voie de stockage particulièrement stratégique dont j'ignorais l'existence. J'ai voulu voir ça de mes propres yeux.

Il scruta en détail le boyau, et s'arrêta plus précisément sur le transformateur alimentant l'intérieur du wagon. De ce gros boîtier fixé sous le marchepied sortait une poignée de câbles qui serpentaient ensuite le long des rails avant de disparaître au fond d'une saignée. Silencieux, Traeger secoua nonchalamment la tête en signe d'approbation. Il s'adressa au géant, toujours dans son dos.

— Comment est-ce que j'ai pu passer à côté de ce joyau ? T'avais eu vent de cet endroit, Lynch ?

— Non, boss, mais tu sais bien que l'Underground, c'est pas ma came.

La voix puissante et sourde du rouquin résonna dans le tunnel. Il parlait avec la main posée sur un fourreau en cuir qu'il portait à la ceinture, siège d'un couteau à la taille démesurée.

— À quel endroit se trouve-t-on précisément ici ? demanda Traeger en plantant son regard sombre aux paupières tombantes dans celui de Reyes.

— On est dans une poche entre les niveaux -2 et -3. Elle relie Manhattan à Brooklyn Heights.

Lynch demeurait perplexe. Il frottait l'épaisse toison rousse de sa barbe, la tête levée vers le plafond de roche.

— Mais... Ce n'est pas possible. Il y a l'East River à traverser !

— En fait, la Voie 61 s'enfonce plus profondément sous le détroit et vient rattraper le Brooklyn Battery Tunnel.

Les explications de Reyes — de plus en plus méfiant — parurent satisfaire le colosse qui acquiesça avec un bruit de bouche.

— Merci pour ce c-c-cours de géographie, interrompit Traeger avec un certain mépris.

Étrangement, son bégaiement se signalait de manière aléatoire. Il poursuivit plus lentement, avec une meilleure maîtrise de ce tic de langage.

— Venons-en au fait. Comme je vais dorénavant piloter cette zone de l'Underground, vous comprendrez aisément que je doive récolter un peu de vos ressources. Il va sans dire qu'en contrepartie, je m'occuperai de votre sécurité.

Reyes n'en revenait pas. Malgré l'aplomb désarçonnant du trafiquant, il s'agissait d'extorsion, ni plus ni moins. Mis au pied du mur, il pensa simultanément à Alvaro et à l'arme logée à l'intérieur de sa veste. S'il devait utiliser cette dernière, il n'aurait pas le temps de maîtriser les deux hommes, a priori aguerris. Et il était inenvisageable qu'il fasse courir le moindre risque à son fils, alors il opta pour l'apaisement.

— Je gagne juste de quoi survivre. Et en dehors de cette vieille cabine abandonnée, je ne possède aucun bien matériel. Je ne vais pas vous servir à grand-chose, vous ne croyez pas ?

Traeger plissa ses paupières. D'un sourire narquois, il tapota sur l'épaule de Reyes.

— Ne vous inquiétez pas. Et puis, quand je regarde votre b-b-beau wagon, je me dis que vous avez l'air d'en prendre soin. On trouvera toujours de quoi s'arranger. N'est-ce pas, Lynch ?

— Carrément, boss.

De l'autre côté de la voie ferrée, dans un coin de pénombre, le couvercle de la poubelle griffée au nom de Reyes tomba brusquement sur le sol. Un signal d'alerte immédiatement capté par Lynch et Traeger. Ils ne tardèrent pas à repérer le suspect, trahi par ses deux billes luisantes. Le rat fautif sauta du rebord de la poubelle avec dextérité, un morceau de laitue moisie en bouche. Il tentait de se faufiler entre les rails lorsqu'il explosa en un bouquet de sang et de chair. L'écho de la détonation se perdit au fond du tunnel.

De la fumée sortait d'un Magnum à la crosse dorée, au bout du bras tendu de Traeger.

— En voilà un qui ne pourra plus fureter dans les affaires des autres, s'esclaffa le latino. Bon, pour en revenir à notre arrangement, nous passerons une fois par mois, donc prévoyez un d-d-dédommagement à la mesure de votre sécurité.

Reyes resta silencieux, même si cela le démangeait de réagir.

— Parfait, conclut Traeger avec une nouvelle tape sur l'épaule de son hôte. Je sens qu'on va bien s'entendre. Allez, Lynch, fais-moi un beau dessin. Ensuite, on dégage de là.

— Très bien, boss.

L'homme de main sortit de sa veste militaire une bombe de peinture. Il commença à l'agiter devant l'alliage bleu clair de la carlingue. Les lettres se formèrent les unes après les autres, masquées en partie par la stature imposante du géant rouquin. Quand il eut terminé, il se déporta pour laisser apparaître l'inscription rouge sang : PROPRIÉTÉ DE TRAEGER.

5 . 2

Incroyable...

Jupiter n'en revenait pas. Cela allait bien au-delà de ce qu'elle imaginait. Elle cheminait dans le passage creusé au cœur de la roche, emportée par l'excitation de la découverte. Plus elle s'enfonçait dans le ventre de New York, plus elle était certaine de tenir *le* sujet en or de sa chaîne YouTube. Des ampoules fixées tous les dix mètres sur des pylônes en acier relevaient à peine la luminosité réduite à peau de chagrin. Gravats et détritrus jonchaient le sol. La jeune femme repéra dans un coin une poupée désarticulée et noircie, signe que des enfants occupaient aussi la cité cachée. En dépit de l'air suffocant et des toiles d'araignées enchevêtrées dans sa chevelure de princesse, elle s'extasiait en permanence depuis qu'ils avaient quitté le faux local technique du parc botanique. A contrario, Charlie et Jackson pestaient, toussaient et soufflaient au moindre tronçon délicat. Une véritable compétition de mauvaise humeur entre les deux collaborateurs.

— Ralentissez, avertit Walker en levant la main. On arrive à un boyau plus étroit, il va nous permettre de rejoindre une autre section où l'on sera plus à l'aise. En attendant, avancez prudemment et accroupis, car ici, des morceaux de métal dépassent du plafond.

Si on lui avait prédit au réveil qu'il jouerait les guides touristiques, il ne l'aurait pas cru. Et pourtant, voilà qu'il se coltinait trois *outsiders* dans son sillage.

Après tout, cela permettra peut-être de nous présenter sous un nouveau jour et de faire taire les légendes urbaines.

— Dis Walker, tu veux que je sorte les lampes de poche du sac ? soumit Jupiter, subitement anxieuse à l'idée de progresser dans le noir total.

Dès leur introduction dans l'Underground, ils s'étaient mis d'accord tous les quatre sur quelques points : pas de vouvoiement, pas de bla-bla inutile, et deux mètres maximum entre chacun (Jackson et Charlie avaient demandé un mètre en contre-proposition).

— Ça ira, tempéra le coursier. Le boyau n'est pas long, et vu son étroitesse, tu ne ferais qu'éclairer mes fesses.

— Idée intéressante.

Silence gênant. La youtubeuse chercha à le combler aussitôt.

— Et à part ça, tu t'es habitué à l'obscurité, je présume ?

— Disons que mes yeux fonctionnent plus efficacement lorsque la lumière est faible. En contrepartie, je distingue mal les couleurs.

— Ah ouais, t'es un nyctalope, quoi. Comme dans le film avec... avec l'autre, là.

La voix venait de derrière Jupiter. Jackson réitéra sa remarque, persuadé qu'on ne l'avait pas entendue. Il tendait le microphone de prise de son, relié à son enregistreur, dans l'optique d'obtenir une confession de leur guide.

— Bordel, Jackson ! s'étouffa la jolie rousse. Ne gaspille pas les batteries pour rien.

— Vous avez fini votre cirque ? Allez, on bouge. N'oubliez pas, avancez en rythme. Ensuite, on y verra plus clair, promis.

Walker s'engouffra le premier dans le conduit en légère pente, précédé de son sac à dos volumineux qu'il poussait par saccades. Peu rassurés, les autres le talonnaient. Si près que le souffle de Jupiter — en première ligne — réchauffait la nuque du coursier. La progression laborieuse à quatre pattes se faisait sous les jurons des deux techniciens. Alors qu'il fermait la marche avec une certaine appréhension, Charlie, le cadreur, sentit soudainement quelque chose lui effleurer le mollet. D'abord une simple caresse à peine perceptible, avant un contact prolongé, mélange d'humidité et de poils.

Et d'un coup sec, ce fut la morsure.

— Putain !! Y'a un truc qui vient de me croquer ! Vite, avancez !

— Calme-toi, tempéra Walker. On approche de l'extrémité du boyau. On y est dans moins de deux minutes.

Sans tenir compte de la recommandation, Charlie gesticulait dans tous les sens. Mu par le stress, il se rua en avant, mais se retrouva rapidement bloqué derrière son collègue preneur de son. Il se laissa alors emporter par

un réflexe de survie. *Pousser ou mourir*, estima-t-il, loin de se rasséréner. Ses mains se plaquèrent contre les fesses de Jackson et exercèrent une pression si forte que ce dernier bascula dans un cri de terreur.

L'effet domino jouant son rôle, Jupiter et Walker furent entraînés dans un même mouvement. Les uns après les autres, ils dégringolèrent dans le conduit, jusqu'à la chute dans un vaste hall au plafond voûté. Groggy, la youtubeuse se releva dans un craquement de vertèbres avec l'aide de Jackson. Quand elle prit enfin conscience de son environnement, elle afficha un rictus de sidération, certaine d'avoir fait un bond dans le temps et d'être revenue aux années d'après guerre.

— Oh, merde ! Où a-t-on atterri ?

— Bienvenue à Gateway Station, notifie Walker.

Au-dessus de leur tête, des lianes de lierre s'échappaient de fausses verrières somptueusement décorées et poursuivaient leur route le long d'immenses arches au style néo-roman. Des lustres antiques — que n'aurait pas renié Louis XIV — crachaient une lumière orangée au toussotement erratique. De l'autre côté de la fosse, qui accueillait deux voies ferrées cachées dans l'obscurité, le quai se prolongeait en direction d'un mur de tuiles recouvert d'affiches surannées des années quarante.

— On est dans l'antre des Tortues Ninja ?

L'observation presque inaudible provenait de Charlie. Face contre terre, il se tenait le mollet.

— Mince, on t'avait oublié ! soupira Jupiter devant un grand bac en granit rempli de mauvaises herbes. Alors, tu as servi de petit déjeuner aux rats du coin ?

Sans attendre de réponse, la jeune femme délaissa sur-le-champ son cadreur, estomaquée par l'architecture splendide de la station de métro apparemment abandonnée depuis une éternité.

— Tu ne crois pas si bien dire, Jupiter. Il s'est fait mordre.

Walker relâcha le mollet de Charlie. Une entaille rouge aux contours boursouflés témoignait de sa rencontre fortuite avec un rongeur.

— Tu peux m'appeler Jup, comme tout le monde. Alors, ton verdict ? On ampute ?

— Ce n'est pas à prendre à la légère. Les rats sont porteurs de maladies infectieuses.

Jupiter ravala un éclat de rire étouffé. Walker semblait sérieux, il cherchait quelque chose dans une poche de son sac à dos. Elle allait s'excuser quand un crissement les alerta tous les quatre. Sur le quai opposé, un homme en fauteuil roulant fit une apparition remarquée. Il tenait un arrosoir coincé entre ses cuisses décharnées. Vêtu de guenilles, il se déplaçait à la vitesse d'un escargot. Il dépassa un banc aux lattes arrachées pour s'arrêter au pied d'un bac aux fleurs atrophiées.

— Putain, mais qu'est-ce qu'il branle, lui ? s'étonna Jackson, alors que le nouveau venu débutait sa séance d'irrigation en sifflotant un vieil air de Marvin Gaye.

Hermétique à la question, Walker continuait de fouiller dans le sac. Il finit par mettre la main sur les tubes d'antibiotiques de Zoey. Le médicament servait aussi de remède contre les morsures de rats, inévitables dans l'Underground. Il tendit plusieurs comprimés à Charlie.

— Avides-en un toutes les quatre heures jusqu'à demain. C'est de la pénicilline, ça empêchera l'infection.

— Merci, mec.

En face, les sifflotements de l'homme à l'arrosoir s'intensifièrent.

— Ne faites pas attention à Popeye, reprit Walker. Il vit à deux pas d'ici dans ce qu'on appelle un *bunker*.

— Un bunker ? répéta Jupiter.

— Rien à voir avec ce que tu penses. À l'origine, il s'agissait d'espaces conçus pour accueillir les travailleurs souterrains durant leurs pauses. Popeye passe quotidiennement arroser les fleurs de Gateway Station. Personne ne sait vraiment pourquoi, d'autant qu'elles sont mortes, mais il ne dérange pas alors on le laisse tranquille. Ça fait un bail qu'il ne dit plus un mot. La seule chose qui sort de sa bouche, ce sont ces sifflements.

Interloquée, Jupiter nota pour elle-même qu'il serait bon de tirer les vers du nez de cet énergumène.

Le genre de gars susceptible d'avoir un paquet d'histoires incroyables en stock.

— Dis-moi, Walker, c'est quoi cette Gateway Station ?

Non seulement elle n'en avait jamais entendu parler, mais surtout, elle se demandait comment un tel lieu pouvait exister.

— C'est une station abandonnée depuis 1945. Plus aucun métro n'y passe. Elle sert désormais de refuge provisoire à des SDF qui ne veulent pas

s'aventurer trop loin dans l'Underground. On se trouve au niveau -1, donc près de la surface. Ceux qui logent dans le coin remontent fréquemment, contrairement aux véritables résidents qui peuvent rester de longues périodes sans voir la lumière du soleil.

La jeune femme buvait les paroles de Walker. Maintenant, elle n'avait qu'une hâte : descendre encore plus profondément.

— Et quel est l'intérêt de vivre sous terre ?

Elle remarqua les sourcils froncés du coursier et se reprit avec tact.

— Pardon, la formule n'était pas très heureuse. Je veux dire que j'ai du mal à saisir pourquoi vous ne remontez pas. Dehors, tout serait plus facile, non ?

— Tant qu'on n'habite pas ici, c'est difficile de se projeter. Chaque *grounder* a sa propre histoire qui justifie, au moins en partie, sa présence sous terre.

— Tu as dit *grounder* ?

Pendant la conversation, Jupiter sortit un miroir de poche et, méticuleusement, retira les toiles d'araignées empêtrées dans son brushing.

— On se surnomme ainsi dans l'Underground. Il faut bien comprendre que vivre ici-bas, c'est pour beaucoup ne pas se mêler au reste de la société. Évidemment, on trouve une majorité de malfrats et de SDF, mais tu as aussi pas mal de pauvres gars en frange du système qui désirent juste s'éloigner d'un monde dans lequel ils ne se reconnaissent plus. Tu vois ?

— Pas vraiment. Mais je suis là pour ça. Pour comprendre.

Jupiter se douta que Walker, sous couvert d'explication, donnait sa propre version des faits. Cet homme, qu'elle connaissait à peine, la touchait par sa manière d'être, sans fioritures. Bien loin de foutaises conspirationnistes ou de charabia incohérent, il tenait des propos auxquels il était possible de se rattacher.

Il serait parfait, estima-t-elle. Après tout, qui ne tente rien n'a rien. Lançons-nous.

— Si je te demandais de participer à mon vlog, est-ce que tu me dirais oui ?

À chaque sollicitation, quelle que soit la proie, Jupiter prenait une voix feutrée et adaptait le langage de son corps. Un réflexe inné qui, couplé à sa beauté, la transformait en séductrice irrésistible. Habituellement, cela fonctionnait plutôt bien.

— N’y compte pas !

Walker venait de doucher ses illusions.

— Je vous ai promis de vous emmener dans l’Underground, poursuivit-il, et ça s’arrête là. Ma femme m’attend.

— Ah ! Il y a donc une madame Walker.

Jupiter ressentit les prémices d’un sentiment qu’elle haïssait : la jalousie.

— Emily, c’est son nom. Allez, on repart. On a à peine effleuré le sous-sol. On va descendre plus bas, au niveau -2, et ensuite vous vous démerderez pour ressortir, alors repérez bien par où l’on passe.

Le quatuor se remit en marche en longeant le quai de Gateway Station. Vingt minutes plus tard, ils se retrouvèrent au milieu d’un hall lugubre parsemé de colonnes métalliques rouillées. Jupiter laissa parler son exaltation.

— C’est complètement hallucinant ! Charlie, essaie de faire quelques plans d’ensemble, on s’en servira au montage.

Le cadreur de la youtubeuse entama un panoramique partant des tuyaux qui couraient au plafond jusqu’au sol tapissé d’une boue séchée. Éclairée à contre-jour par un tube néon blafard, une espèce de grande armoire électrique se découpait en une ombre menaçante, ceinturée d’un grillage. Encore une fois, la zone était vide. En dehors du fameux Popeye, ils avaient croisé un chat, quelques rats et seulement deux *grounders* au visage crasseux.

— C’est normal de n’apercevoir personne ? Les cinquante mille quidams dont tu m’as parlé, où sont-ils ?

Avant de répondre, Walker s’assura de refermer la trappe dissimulée derrière les tuyaux en cuivre et éteignit sa lampe de poche. Il venait de les faire descendre dans un long puits creusé quasiment à la verticale, connu d’une poignée d’habités. Ce raccourci, datant de l’après-guerre, partait de Gateway Station et amenait jusqu’au niveau -2 où ils progressaient dorénavant.

— Jup, ne cherche pas l’équivalent d’un Time Square, cela n’existe pas ici, rétorqua le coursier pour clore le sujet. Chacun se trouve un coin à l’écart des autres, et avec des dizaines de kilomètres de conduits dans l’Underground, aucune zone n’est dense en population. En tout cas dans les premiers niveaux.

— Et plus bas ?

Walker éluda alors qu'il vérifiait l'état de la morsure de Charlie.

— La plaie ne posera pas de problème. Bon, assez discuté, il est temps de vous abandonner.

Le visage d'Emily se matérialisa dans ses pensées. Avec l'espoir chevillé au corps, il misait tout sur les médicaments de Zoey pour amoindrir les effets de la maladie hormonale de sa femme.

— Tu ne continues pas un bout avec nous ? se tourmenta Jackson.

— Rassurez-vous, impossible de vous perdre dans ce secteur. Rebroussez chemin à l'opposé de la station électrique et marchez environ deux kilomètres en ligne droite dans le conduit en pente douce. Il passe sous l'East River. Vous arriverez alors à une jonction. Un panneau indicateur de directions y est planté en plein milieu. Suivez East Village, cela vous mènera directement à la surface. D'ici là, vous aurez de quoi filmer.

Spontanément, Charlie se jeta dans ses bras.

— Merci, Walker !

— N'oublie pas les antibiotiques. Et bonne émission à tous les trois.

Il s'empara de son sac à dos et les salua. Jupiter le reluqua de ses yeux de chat avec une certaine nostalgie.

Comment un mec qui vit sous terre peut-il avoir autant de prestance et de charme ?

Déçue de constater qu'il restait complètement insensible à ses atours, elle mit ça sous le tapis, se contentant de le remercier d'une poignée de main délicate.

— On t'ajoutera dans les crédits de la vidéo, finit-elle par sortir, avant de se rappeler qu'il ne verrait jamais le résultat.

5 . 3

À quelques kilomètres de là, sur l'île de Staten Island, Chuck Arys descendait son sixième café de la journée, dans l'attente des dernières modélisations de Nina. La nuit précédente avait été une calamité, ponctuée d'insomnies. Depuis la disparition de sa femme dans de tragiques circonstances, il était régulièrement en proie à des terreurs nocturnes. Des cauchemars glaçants, dont il se réveillait en sueur, perdu, entre hallucinations et réalité. Comme il ne souhaitait pas se droguer aux somnifères, le météorologue travaillait jusqu'à l'épuisement dans l'optique de se faciliter le sommeil. Un remède à l'efficacité toute relative.

Chuck avala une lampée de café refroidi, puis posa le mug sur le vivarium. Les résultats mis à jour de son logiciel LightWeather n'allaient pas tarder à tomber et il tuait le temps en observant du coin de l'œil les charmantes petites bêtes de Lawrence. À force de persévérance, ce dernier avait obtenu gain de cause sur la présence de la cage vitrée qui accaparait une bonne partie du bureau en L que les deux scientifiques se partageaient. S'il s'entêtait dans l'idée que l'étude des fourmis puisse aider à détecter des phénomènes climatiques, peu validaient cette théorie à l'antenne météo new-yorkaise.

Sur l'écran principal de LightWeather, une notification témoigna de la finalisation des calculs du logiciel. Chuck délaissa immédiatement les insectes pour s'enfoncer dans son fauteuil. Il se rua sur les données de la houle cyclonique et ses variations, s'arrêta un moment sur les pressions enregistrées en divers points, puis vérifia les différentes courbes des effets de marée de tempête. Comme la présence d'une dépression atmosphérique entraînait une surélévation du niveau de l'océan, proportionnelle à sa

distance des côtes, LightWeather se chargeait d'en déduire la trajectoire selon de multiples paramètres complexes.

Concentré sur ses chiffres, Chuck ne remarqua pas l'arrivée de Lawrence dans le vaste open-space quasi désert du *Ranch*. Entre midi et treize heures, la plupart des scientifiques prenaient une pause casse-croûte à l'extérieur.

— J'ai les derniers résultats de l'antenne de Miami, avertit son collègue d'une voix frénétique. C'est dingue, mais Nina semble dévier de sa trajectoire initiale et éviter la Floride ! Les stations aérologiques et les satellites météo confirment la chose : l'ouragan s'éloigne des côtes. Il est parti pour se désagréger au large sans créer d'autres problèmes.

— Est-ce que les bouées flottantes disent la même chose là-bas ?

— Oui, les vents faiblissent en dessous de 200 km/h. Je crois qu'on a eu chaud. Regarde, mes petits bébés sont d'accord avec cette analyse.

Tendrement, Lawrence tapota contre le vivarium où la colonie de fourmis travaillait à un rythme soutenu, bien loin des considérations des deux hommes.

— Il y a un truc qui cloche, admit Chuck, la mine perplexe. Je ne sais pas encore lequel, mais on passe à côté.

À peine ce constat évoqué, le scientifique replongea dans ses chiffres.

Chapitre 6

13:00-14:00

OceanofPDF.com

6 . 1

À mesure qu'il se rapprochait de ses «quartiers» sous Brooklyn Heights, Walker sentait poindre des remords quant à son choix d'abandonner Jupiter et ses techniciens, dorénavant livrés à eux-mêmes.

Après tout, j'ai seulement fait ce qui était prévu au départ lorsque j'ai accepté de leur servir de guide, se persuada-t-il dans l'espoir de calmer son appréhension.

Il n'allait pas non plus se muer en garde du corps de pseudo célébrité. Et puis, s'ils suivaient à la lettre ses indications, ils ne se perdraient pas. D'autant que les premiers niveaux de l'Underground ne posaient pas réellement de problèmes de sécurité. Enfin, tant qu'on évitait les mauvaises rencontres...

Chut !

Walker étouffa sa petite voix intérieure, considérant qu'il fallait de toute façon être dingue pour venir se promener ici sans une raison valable. Celle de Jupiter le dépassait. Lui avait-elle menti sur son statut de reine de YouTube ? Il sourit en repensant à la manière dont elle se comportait. En dépit de sa superficialité, elle ne manquait pas d'aplomb ni d'intérêt lorsqu'on grattait la surface.

Drôle de gonzesse...

L'écran à quartz de son antique Casio affichait 13 h 10. Le temps d'emprunter le monte-charge jusqu'à l'ancien poste de contrôle de la ventilation situé au -1, et il pourrait retrouver Emily. Leur relation fusionnelle faisait d'ailleurs rire Ayaz. Il raillait ironiquement l'incapacité de son frère à rester loin de sa moitié plus de quelques heures.

Malgré le contexte, l'histoire d'amour était digne d'un conte de fées moderne.

Quinze ans plus tôt

Un autre temps où Walker, tout juste sorti de l'adolescence, ne joue pas encore les coursiers. Il ne connaît alors rien de la surface. Aux basques de Navid Ayaz — le père d'Elijah —, il assimile les rouages et l'environnement de l'Underground plus vite que n'importe qui et devient rapidement un maître du système D, si bien que cela donne une idée au patriarche de la cité souterraine.

Ce dernier souhaite en développer coûte que coûte les infrastructures et améliorer radicalement la vie de ses habitants. Pour cela, il ne se voile pas la face : il aura besoin des biens de consommation des *outsiders*. Le calcul est simple. Comme la plupart des âmes qui viennent s'enfouir sous terre ne désirent plus remonter, il choisit de sélectionner un panel de volontaires, susceptibles d'être envoyés en éclaireurs à l'extérieur. Condition physique hors pair et sens de la débrouille font partie des qualités requises. Leur mission consistera en un approvisionnement global des niveaux supérieurs, les plus profonds étant laissés à l'abandon. Gangrenés par la violence, ces derniers sont jugés irrécupérables.

Ainsi émergent les coursiers de l'Underground.

Triés sur le volet, seuls ces hommes — et de rares femmes — maîtrisent la carte complète des sous-sols de New York, leurs raccourcis comme leurs pièges.

Walker est le tout premier. Fier d'avoir dorénavant un rôle concret à jouer, il compte bien ne pas décevoir Navid Ayaz, lui qui l'a recueilli quand il n'était qu'un nouveau-né abandonné au fond d'un souterrain sordide. Lors de son premier *run*, comme il les appellera par la suite, le gosse adopté se met la pression, curieux de connaître ses limites. L'Underground, il le maîtrise. La surface, c'est une autre affaire.

On lui donne une mission relativement simple : récupérer un surplus de fruits et légumes à l'Union Square Greenmarket, un marché bio fréquenté par de nombreux producteurs locaux. Navid le prévient : les flics sont toujours prompts à mettre la main sur des marginaux comme lui.

Au départ, tout se déroule sans accroc. Le sac à dos rempli de denrées, le jeune Walker s'apprête à retourner sous terre. Et c'est là qu'il *la* voit, en train de chaparder sur un stand de bijoux en cours de démontage. Elle n'a pas plus de quinze-seize ans, un charme à toute épreuve et de l'insolence à revendre.

Emily.

Il repère son manège alors qu'elle dérobe à un black aux bras massifs un collier soutenant un pendentif azur. Amusé par le sang-froid de la jeune fille au teint hâlé, il scrute la scène à distance quand tout dérape. Le marchand se rend compte du larcin au moment où la voleuse s'enfuit. Rapide, il la rattrape et l'agrippe d'une poigne de fer. Elle se débat avec force en envoyant ses petits poings dans tous les sens, avant de se résigner, le collier toujours serré entre ses doigts menus.

Le coursier débutant sait pertinemment qu'il ne doit pas faire de vagues, pourtant il ne peut lutter contre cette envie soudaine d'aider l'adolescente. Il s'élance au pas de course, avec le black droit dans sa ligne de mire, et réussit à le percuter par surprise sur le flanc. Déséquilibré, le vendeur bascule sur son propre stand. Toute sa collection de pacotille s'envole sous les regards des badauds. Le moment idéal pour déguerpir.

Encore sous le coup de l'adrénaline, Walker attrape la brunette par la main et l'entraîne loin de l'Union Square Greenmarket. Une fois en sécurité dans un parking souterrain, camouflés derrière une grosse Buick, et alors qu'ils ne se sont pas échangé un seul mot, ils se dévisagent, à bout de souffle. Jusqu'au fou rire, franc et communicatif.

Le regard effronté, elle balance avec un fort accent mexicain :

— Merci pour ton aide, mais je m'en serais sortie.

Walker sourit en s'apercevant qu'Emily n'a pas lâché le butin. Elle l'accroche autour de son cou, aussi long que fin, et enclenche le fermoir. Le pendentif en faux cristal Swarovski brille au milieu de sa poitrine. Avec fierté, elle contemple son reflet projeté sur la calandre de la Buick.

Dès lors, ils ne se quitteront plus.

Le passé de la jeune fille se dévoile. Née à Las Nieves au Mexique, elle réside ensuite à Rio de Janeiro jusqu'à ses dix ans, date de l'arrestation de son père, un petit truand sans envergure. Récidiviste, il se prend cinq ans ferme. Le bon moment pour fuir le pays. C'est en tout cas le souhait de sa mère. L'ancienne femme battue traverse la frontière avec la fillette en

ralliant un convoi de clandestins à travers la vallée du Rio Grande. Elle vivote quelques mois sur le sol américain, avant d'abandonner sa progéniture dans un orphelinat.

À quinze ans, Emily se décide à prendre la poudre d'escampette dans l'optique de rejoindre la côte est. Destination : New York, où s'est établi l'un de ses oncles. Selon sa mère, un homme bon et généreux. Avec comme seuls indices un nom et une adresse, l'adolescente parcourt quatre mille cinq cents kilomètres, cachée dans un train de marchandises. Sur place, elle se débrouille pour retrouver la trace de l'oncle en question. Peine perdue, il combat un cancer en phase terminale au fond d'un lit d'hôpital.

Tout ne se dessine pas au mieux : issue de l'immigration clandestine et sans un sou en poche, Emily est recherchée par les autorités de la côte ouest. Elle aurait toutes les raisons d'abandonner, écrasée par le poids de la mégalopole. Pourtant, elle s'accroche à la vie.

Avant tout, retrouver des forces après cette escapade éprouvante à travers un pays grand comme un continent. Elle ressemble à un fantôme tellement elle a perdu du poids, alors elle se résout à voler. L'Union Square Greenmarket se trouve justement sur son chemin de croix...

Deux trajectoires vont se télescoper.

Walker aimait s'interroger sur cette rencontre providentielle. N'était-elle que la somme de leurs actions respectives jusqu'à cet instant T ou la marque de la bonne fortune ? À défaut d'une réponse évidente, il était certain d'une chose : tous deux se complétaient. Comme les faces d'une pièce de monnaie. Emily lui donnait la force de tout affronter, et il savait déjà que leur enfant démultiplierait cette sensation.

Perdu dans ses souvenirs, le coursier faillit rater la dernière marche de l'escalier bétonné menant à l'ancien local de la ventilation du métro. Malgré les a priori, vivre dans cet espace vétuste flanqué de deux immenses turbines avait des avantages. En premier lieu, il ne possédait qu'un seul point d'entrée au fond d'un corridor du niveau -1. La voie sans issue permettait de mieux se calfeutrer en cas de nécessité. Un plus appréciable. Le local octogonal disposait d'une arrivée d'eau et d'une belle hauteur sous

plafond, même si ce dernier était bardé de conduits, utilisés à l'origine pour évacuer le trop-plein de pression.

Attenant à la zone principale, le poste de surveillance de la ventilation se trouvait derrière une grosse porte en métal brossé. Walker se rappelait encore sa première visite de l'annexe. Il avait eu la curieuse sensation de pénétrer dans un bunker antiatomique de la Seconde Guerre mondiale. À l'origine, la pièce servait d'accueil à un mur d'écrans cathodiques — éteints depuis la fin des années soixante-dix — et de grandes armoires remplies de classeurs poussiéreux. Une commode rustique abritant un lit pliable, un secrétaire aux tiroirs oxydés et deux fauteuils usés complétaient le tableau peu réjouissant.

Cinq années plus tard, il ne restait quasiment plus rien de l'annexe. Le béton jauni avait cédé sa place à une tapisserie florale. Et en lieu et place des armoires siégeait désormais un matelas king size, installé sur un nouveau revêtement de dalles PVC. Conservée dans un coin, la commode servirait de couchette pour le bébé. Le nid respirait le bonheur.

Quand Elijah Ayaz leur avait refilé cette adresse après le départ des anciens locataires — des punks à chiens —, il s'était porté garant sur la sérénité des lieux. Pour autant, Walker avait quand même bricolé un système de volet roulant manuel au niveau de l'entrée, sécurisé par un cadenas. Le couple s'était mis d'accord : si lui s'absentait et qu'Emily restait seule, elle baissait la persienne.

Un protocole parfaitement réglé. Jusqu'à maintenant.

Quelque chose n'allait pas.

6 . 2

Walker tiqua à la vue du volet roulant levé. Inquiet, il traversa la pièce principale déserte du local de ventilation où trônaient les deux immenses turbines, et se dirigea dans la foulée vers l'annexe, d'où filtrait une conversation étouffée. La porte épaisse en métal était entrouverte.

Quand il s'engouffra dans l'embrasure, les voix s'estompèrent. Un dos colossal, moulé dans une veste militaire, lui bloquait la vue sur une bonne partie de la chambre. Il appartenait à un rouquin d'une stature impressionnante, positionné face au lit. Alerté par les bruits de pas, il se retourna lentement en dévoilant une barbe à la toison rouge désordonnée. Sous l'amas de poils, une bouche à peine visible marqua un rictus hostile.

— Ah, voilà le maître des lieux !

La remarque ne venait pas du géant, mais de l'autre homme au gabarit plus standard, assis sur le bord du matelas. D'origine hispanique et bien trop élégant pour l'Underground, il coiffait de ses doigts un bouc parfaitement dessiné. De petits cratères parsemaient ses joues que la lumière rendait encore plus anguleuses. Quand il déplia ses jambes pour se lever, Walker distingua avec effroi la crosse dorée du Magnum logé dans un holster en cuir. L'homme aux yeux vitreux tendit une main que Walker examina avec suspicion sans la saisir.

— Qu'est-ce que vous foutez chez moi tous les deux ? Ça va, chérie ?

Emily était prostrée sur le lit avec les genoux relevés. Gênée par sa grossesse, elle se cambra laborieusement pour capter le regard de sa moitié, camouflée par la largeur du rouquin. La nuisette noire qu'elle portait laissait entrevoir un tatouage sur le haut de sa poitrine.

— Ils se sont invités de force ! aboya-t-elle, comme pour s'excuser de leur présence.

— Ne te fais pas de soucis pour ta femme, coupa l’Hispanique.

Il rengaina sa poignée de main. Malgré les non-dits, les deux hommes semblaient se connaître.

— Je lui faisais la conversation en t’attendant, poursuivit-il. Un vrai bijou, tu es chanceux. Je m’appelle Traeger. Tu te souviens de moi, j’imagine.

Walker contourna le géant afin de faire face à son interlocuteur.

— Difficile d’oublier une raclure de ton espèce.

— Je prends ça pour un c-c-compliment. Bon, je suis venu discuter de votre forfait de protection. Tu comprends, j’étends mon influence dans les niveaux supérieurs. Toi et ta femme, vous êtes désormais dans mon collimateur.

— Je ne veux pas de ta protection ni de celle de ton toutou.

Le rouquin au cou démesuré poussa un grognement, sans pour autant bouger d’un centimètre. Il agrippa le manche de son impressionnant couteau encore dans le fourreau, l’œil rivé vers Traeger. Ce dernier hocha la tête de gauche à droite. En retour, l’homme retira sa main de l’arme.

La tension empestait la chambre à plein nez. Emily sentit ses pulsations cardiaques monter en flèche et ébranler sa poitrine, comme des coups de massue. Pour se rasséréner, elle essaya de se focaliser sur les crépitements du filament incandescent de l’ampoule au-dessus du lit. Des secondes interminables, avant que Traeger ne casse le silence pesant d’un rire outrancier.

— C-c-calmons-nous ! On ne va pas s’entretuer pour si peu. C’était une simple première visite de courtoisie.

Son regard noir se posa sur Emily et dériva sur le coursier. Ses doigts tapotaient nerveusement contre la queue de détente du Magnum.

— Une belle bête, n’est-ce pas ? Elle a un sacré recul, mais elle ne m’a jamais fait faux bond, contrairement aux femmes. Tiens, prends-la en main !

Décontenancé, Walker fixa le pistolet que lui tendait le latino. L’alliage en or de la crosse scintillait de mille feux.

Oh, et puis après tout... Si c’est ce qu’il veut, on ne va pas le décevoir.

À ce stade, il ignorait encore jusqu’où il était prêt à aller. Il saisit le Magnum et déverrouilla le cran de sûreté. Du coin de l’œil, il vit Emily fondre sous les draps, frêle protection contre une puissance de feu pouvant

stopper net un buffle. Au moment où il pointa avec détermination le pistolet sur la tête de Traeger, il comprit aussitôt.

Par le passé, Walker avait de nombreuses fois utilisé des armes de poing, dont le 357 Magnum. Il en connaissait suffisamment le ressenti et le poids une fois en main pour deviner que ce modèle n'était pas chargé. Ceci expliquait le geste au premier abord insensé de son adversaire.

— Je n'ai pas besoin de munitions pour te faire comprendre que tu n'auras rien de moi.

Par acquit de conscience, Walker fit reculer la culasse pour vérifier la chambre de l'arme, ce qui corrobora sa première impression.

Le géant barbu s'esclaffa et fit craquer les articulations de ses phalanges aux dimensions hors-normes pendant qu'Emily osait un coup d'œil furtif au-dessus du drap.

— T-t-tu ne me déçois pas. Effectivement, il est vide, concéda Traeger d'une voix chevrotante en récupérant brusquement le Magnum par le canon. Tu sais, on m'a incité à ne pas t'approcher. Attaquer la famille Ayaz serait mal vu.

— Des paroles avisées que tu devrais suivre.

— C'est compliqué. Depuis que le vieux Navid a cassé sa pipe, son rejeton Elijah prend trop ses aises et me voilà donc dans l'obligation de r-r-rectifier le tir.

Même s'ils ne s'étaient rencontrés qu'une seule fois, Walker se méfiait de cet homme à la réputation dangereuse. Jamais il n'était venu dans les niveaux supérieurs dans le but de commettre ses exactions. La donne changeait et compromettait tout l'Underground.

Tandis qu'il exposait calmement son point de vue sans concession, Traeger replaça méticuleusement les balles dans le chargeur. Une à une, il les sortait de sa poche. Une mise en scène de domination qui en disait long sur le personnage.

— Je vais être généreux avec toi, fit-il sur un ton bien trop mielleux pour être sincère. En tant que coursier, tu as une valeur importante à mes yeux, donc pas besoin de me payer une contribution. En échange, et je saurais m'en satisfaire, je veux une partie de ce que tu ramènes de l'extérieur. Q-q-qu'en dis-tu ?

La présence d'Emily, pétrifiée à moins de deux mètres, n'arrangeait pas le calcul des possibilités offertes à Walker. Par-dessus son épaule, il sentit

que le géant rouquin le fixait avec une folle envie d'en découdre. Mieux valait repousser le problème.

— Ce que j'en dis, c'est que j'ai besoin d'en parler avec Ayaz. Tout ce que je récupère à une utilité et seul...

Une déflagration puissante le coupa dans sa justification. Le coup de feu embrasa le canon du Magnum lorsque le projectile jaillit. À l'autre bout, Emily. Étouffé dans sa gorge, le cri que poussa Walker ne parvint pas à sortir. Une odeur de poudre se répandit immédiatement dans l'ancien poste de contrôle, et le silence retomba. Brutal.

Traeger partit alors dans un grand éclat de rire, glaçant, réceptacle d'une folie comprimée. Comme si la moindre occasion était susceptible de souligner la véritable noirceur d'âme du caïd des bas-fonds.

Au bout du matelas, Emily restait prostrée, incapable de réagir. Blême et assourdie, elle finit par incliner la tête pour observer l'impact sur le mur, à quelques centimètres derrière elle. Un filet de fumée s'échappait de la brèche. Partout autour d'elle, des morceaux de plâtre jonchaient les draps. Sans se soucier du colosse, Walker se jeta sur sa femme pour la prendre dans ses bras. Secouée de spasmes, elle planta ses yeux humides dans ceux de son homme, pour y trouver de l'aide.

— Ça va aller, chérie.

Le coursier essuya de l'index une larme roulant sur la joue d'Emily, avant de se retourner vers Traeger. Fou de rage, il s'avança jusqu'à sentir le canon encore chaud contre son torse.

— Si j'avais voulu lui faire un joli trou dans le visage, je n'aurais pas abîmé ton mur. Un peu de ciment et une truelle, et ce sera comme neuf.

Le latino rengaina l'arme dans le holster en cuir, satisfait. Il fit un signe de repli au rouquin.

— Allez, viens, Lynch. On les laisse profiter de leur intimité.

Le géant cessa de démêler ses poils de barbe. Dans un mouvement au ralenti, il bifurqua sur lui-même pour talonner Traeger. Délaissant Walker et sa femme, il longea les deux grosses turbines anciennement utilisées pour la ventilation du métro. Un rapide coup d'œil sur le métal brillant lui renvoya le reflet de son visage sans émotion. Il s'étonna lui-même de cette façade impassible alors qu'intérieurement, il bouillonnait de jalousie. Dans son viseur de convoitise : la liberté du coursier.

À quarante ans, plus les années passaient, et plus Lynch supportait difficilement la vie sous terre. Bien sûr, il remontait parfois, mais pas aussi souvent qu'il l'aurait souhaité. Soumis à Traeger depuis *l'accident*, à cause d'un choix non négociable, il en payait aujourd'hui le prix. Encore plus d'une année à tirer, aux ordres du tyran de l'Underground. Lui-même n'était pas un tendre, loin de là. Pourtant il considérait posséder une certaine éthique, pour ce qu'elle valait.

Sans ce sacrifice, Janet serait derrière les barreaux, alors il acceptait sa pénitence. Lynch repensa à ce moment charnière. La bascule, comme il l'appelait, s'était produite il y a cinq ans. À cette époque, sa sœur cadette vivait quasiment en permanence dans l'Underground. Lui n'y avait jamais mis les pieds, même s'il en connaissait l'existence par ses fréquentations douteuses. Lors d'une sortie dans le monde extérieur, Janet avait commis l'irréparable, sous l'emprise de stupéfiants : un meurtre de policier.

Il se remémorait l'appel de sa sœur en état de panique, et ses mots précis :

Lynch, j'ai besoin de toi. Je suis planquée dans un entrepôt. Une bagarre a éclaté un peu plus tôt dans un bar et dans la mêlée, j'ai retourné l'arme du gars contre lui. C'était un flic. Le coup est parti sans le vouloir. Je me suis enfuie et... et j'ai composé ton numéro.

En raison du passé de sa sœur, il se doutait qu'elle finirait ses vieux jours en prison si on l'attrapait. Bien qu'ils n'aient jamais été proches, il ne pouvait se résoudre à la perdre pour toujours. Une solution s'était présentée après quelques coups de fil, grâce à une connaissance commune : Traeger. Contre de faux papiers, une belle somme d'argent et la logistique pour une fuite à l'autre bout du pays, le trafiquant influant réclamait cinq ans de la vie de Lynch.

Le deal scellé, Janet avait pu disparaître et profiter de sa liberté. Du moins, le géant l'espérait, car elle n'avait plus jamais recontacté son frère.

— Tu m'écoutes ou tu as besoin d'un lavage d'oreilles ?

Traeger extirpa Lynch de son passé en lui donnant une tape derrière la tête.

— Pardon, boss !

— Ressaisis-toi et sors ta bombe.

Une nouvelle marque dans les niveaux supérieurs. La dixième depuis ce matin. Cela équivalait à rompre le cessez-le-feu avec Ayaz. Un mouvement risqué pour l'équilibre de l'Underground, mais après tout, Lynch n'en avait cure. Quelques mois de plus à jouer les larbins, et il quitterait à tout jamais cet enfer.

Le colosse attrapa la bombe de peinture dans la poche de sa veste militaire. Sur le mur extérieur de l'ancien poste de ventilation, il traça en grandes lettres rouges l'inscription : PROPRIÉTÉ DE TRAEGER.

OceanofPDF.com

Chapitre 7

14:00-15:00

OceanofPDF.com

7 . 1

Chuck Arys avala les dernières gouttes de son café froid, puis hurla une nouvelle fois le prénom de son collègue devant la fenêtre ouverte. L'ombre immense du chêne rouge de la propriété se dessinait sur la façade du *Ranch*. L'arbre avait été planté bien trop près des murs, mais personne ne désirait pour autant le couper, d'autant que toutes les tourterelles du coin y trouvaient refuge.

Mais où est-il encore passé ?

Ce n'était pas comme si l'antenne new-yorkaise du service météorologique national américain disposait de plusieurs étages de bureaux et d'un terrain à perte de vue. Au contraire, l'administration avait choisi de réadapter une maison de plain-pied sur la côte de Staten Island. On la surnommait le *Ranch*, ce qui lui allait plutôt bien. Coquette grâce au revêtement en briques et aux superbes pignons en cèdre blanc, elle se situait sur une parcelle relativement étroite, coincée entre la baie de New York à l'est et un vaste parc à l'ouest, abritant notamment un réservoir d'eau et un parcours de golf. Ainsi, il n'était pas rare que les employés du *Ranch* manquent de se faire assommer par des balles fourbes échappées du green.

Lawrence fit enfin son apparition sur le chemin de gravier tracé jusqu'au radar météo. Depuis la fenêtre du bâtiment où Chuck guettait, on distinguait parfaitement le radôme gonflable perché au sommet de la tour. Il permettait de protéger le système d'antennes contre les intempéries. Le scientifique nota que le drapeau fixé au flanc de la structure commençait à s'agiter. La bannière étoilée claquait à chaque coup de vent.

— Me voilà. Désolé, je passais un appel en privé ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Comme à son habitude, Lawrence ne prit même pas la peine d'emprunter la porte d'entrée et escalada la rambarde de la fenêtre, tel un

enfant. Alors qu'il aidait son ami à enjamber l'embrasure, Chuck lui expliqua la raison de son excitation.

— Je viens de refaire une simulation sur LightWeather avec les correctifs les plus récents, et en attendant les résultats qui ne devraient pas tarder, je jetais un œil sur tes fourmis.

— Et ?

— Regarde, tu comprendras.

Intrigué, Lawrence se pencha devant le vivarium, plaqué contre la vitre. Effectivement, les insectes se comportaient d'une drôle de manière. Normalement, leur cycle se décomposait en deux phases immuables : elles s'activaient en journée et se reposaient la nuit. Sauf que la routine venait de changer. Les unes après les autres, les fourmis s'enfouissaient dans la terre humide en laissant derrière elles de minuscules conduits.

— T'as déjà remarqué ce genre de truc ?

Lawrence répondit par la négative. Derrière ses lunettes de myope, ses grands yeux s'étaient illuminés. Se pouvait-il que ses hypothèses qu'on raillait allègrement soient validées ? Néanmoins, rien n'expliquait ce changement soudain de comportement.

Une notification sonore brisa le silence.

— Ah, enfin ! s'enflamma Chuck. Les résultats de LightWeather !

Il se cala dans son fauteuil, en appui sur les accoudoirs avec les poings sous le menton. Sa position préférée pour analyser des données.

— Pourquoi est-ce que tu as relancé une simu ? s'étonna Lawrence. L'ouragan évite Miami et s'apprête à se désagréger au large. Il ne sera bientôt plus qu'un souvenir, crois-moi.

— Certains des résultats me chiffonnaient. Ils ne collaient pas avec le comportement de Nina. J'ai donc programmé une nouvelle simulation en ajoutant cette fois-ci l'intégralité des catasondes et j'ai croisé ces paramètres avec les précédents.

— Toutes les catasondes ?! Mais c'est impossible, ça ! Il en existe des centaines et nos systèmes ne parviennent pas en suivre plus de quatre à la fois.

— Effectivement.

Ces petits instruments aux multiples capteurs, que les aéronefs de reconnaissance parachutaient au cœur des ouragans, permettaient de recueillir des données diverses comme l'humidité, la pression de l'air ou le

profil de la vitesse du vent par rapport à l'altitude. Évidemment, plus on en étudiait simultanément, plus les résultats étaient fiables.

— Alors ? Explique !

Piqué par la curiosité, Lawrence avait délaissé le vivarium pour venir s'asseoir à l'angle du bureau.

— En gros, LightWeather rend l'impossible possible.

Et pour cause, le grand Chuck Arys avait conçu le logiciel dans l'optique qu'il puise, via le *cloud*, une part de la puissance phénoménale des supercalculateurs logés au sein même de la NOAA. Actuellement, aucun système de prévisions météorologiques en vigueur dans le pays n'était prêt pour utiliser les serveurs de nouvelle génération de la National Oceanic and Atmospheric Administration. Seul LightWeather s'affranchissait de ces limites en déterminant en temps réel les données de toutes les catasondes en fonction. Un véritable tour de force.

Au fur et à mesure de l'affichage sur les écrans des résultats de la simulation, les yeux de Chuck s'écarruillèrent. Lawrence se pencha pour découvrir à son tour l'impensable.

— Putain de merde ! laissa-t-il échapper. Ça ne ressemble à rien de ce que je connais.

Il souleva ses lunettes de myope et frotta ses paupières comme s'il espérait se réveiller d'un mauvais rêve. Les chiffres étaient aberrants. Voyant que Chuck restait figé devant les données qui continuaient d'arriver, il lui tapa à plusieurs reprises sur l'épaule.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait ? Il faut prévenir tout le monde.

— Je rappelle Aaron Novick à la Maison-Blanche. Cette fois, le président devra nous écouter.

7 . 2

Dans les sous-sols de Brooklyn Heights, Walker s'évertuait à calmer sa femme, encore sous pression. Blottie contre lui, elle n'arrivait pas à faire taire ses tremblements. L'inquiétude gagna le coursier. Il n'avait jamais vu Emily aussi faible, et le coup d'éclat de Traeger n'expliquait pas tout.

L'Underground pesait dans la balance, assurément. Cette vie qu'ils avaient choisie pouvait-elle tenir sur la longueur ? Le sujet, souvent présent dans les conversations, monopolisait l'attention depuis la grossesse. Devaient-ils renoncer à ce monde et rejoindre l'extérieur, avec les risques inhérents à leur situation particulière ? Évoluer en marge de la norme, ensemble, ils l'avaient accepté, chacun avec ses propres motivations. Emily, clandestine sans papiers, livrée à elle-même, trouvait dans l'Underground une manière de vivre sans rendre de comptes à qui que ce soit. Quant à Walker, il n'avait rien connu d'autre.

Sauf qu'ils seraient bientôt trois. Cela changeait la donne. Leur enfant allait irrémédiablement être façonné dans ce moule sans avoir son mot à dire. Ils l'expérimentaient au quotidien : sortir de cette coquille protectrice devenait compliqué avec le temps. Si Emily témoignait parfois d'une envie de remonter, *un jour ou l'autre*, comme elle le clamait, Walker était le plus réticent. Peut-être parce qu'il ne se voyait pas abandonner Ayaz. Son frère lui donnait un travail, mais surtout, il représentait un lien indéfectible.

Sa seule famille, à l'exception d'Emily.

Calfeutrée dans les bras du coursier, la future mère tira sur son collier coincé dans une mèche de cheveux. Malgré sa piètre qualité, le pendentif en faux cristal Swarovski brillait tout autant que lors de leur rencontre à l'Union Square Greenmarket. Y repenser amusa Walker.

— Tiens, fit-il en attrapant la boîte de gélules et le verre d'eau posés sur le tabouret près du matelas. Avale un comprimé, trois fois par jour. Zoey m'a dit que tu faisais de... de l'hyper... de l'hyper-quelque-chose gravidique. En gros, c'est une maladie hormonale. Avec ça, tu devrais aller mieux.

— Qu'est-ce que c'est, Ray ? demanda-t-elle, plus par curiosité que par crainte.

Elle offrait toute sa confiance à cette fameuse Zoey, dont les conseils avisés avaient déjà fait mouche en d'autres circonstances.

— Des neuroleptiques. Quand tu arriveras au bout des boîtes, préviens-moi pour que j'en récupère à nouveau. Et pas d'efforts ! Cela vaut pour toi... et pour elle.

Walker posa tendrement la main sur le ventre arrondi, puis l'embrassa avec une telle fougue que sa compagne bascula sur le côté, emportée par le contrepoids.

— Oh pardon, chérie ! Cette foutue gravité !

— Qu'est-ce que tu as dit ?! bondit Emily en se redressant au prix d'un effort. J'ai bien entendu « *et pour elle* » ?

Walker sourit avec malice.

— Zoey m'a expliqué que ta maladie était causée par une quantité importante de... de... enfin bref, d'une hormone bizarre. Quoiqu'il en soit, lorsque son taux dépasse la normale, il peut s'agir d'un signe déterminant le sexe du bébé.

Emily accueillit la nouvelle avec grand enthousiasme, pourtant cela la perturbait de savoir. Depuis un mois, elle cherchait des prénoms — rien de définitif, juste des idées — en ne s'attardant que rarement sur des choix féminins. Il allait falloir s'y mettre à en croire Zoey.

— Si les prévisions s'avèrent exactes, j'espère qu'elle n'aura pas ton caractère, sinon ça va devenir une vraie petite peste.

À la remarque taquine de son homme, Emily répondit d'un lever de sourcil désapprobateur, avant d'opter pour une lente torture. Joueuse, elle commença par lui mordiller la lèvre inférieure, puis s'attaqua à une autre prise de choix : les lobes d'oreilles.

— Aïe ! OK, je me rends.

Balayant les supplications, elle ne se détourna pas de son objectif, emportée par une envie soudaine. Avec un malin plaisir, elle promena

délicatement sa longue chevelure le long du cou de Walker. Elle connaissait son sujet : il frémit.

Malgré les effets indésirables de sa maladie hormonale et cet état de fatigue latent qui la pesait, la libido du couple ne s'était jamais émoussée, et Emily s'en félicitait. Rien de surprenant, car elle conservait une fraîcheur d'adolescente pour ses trente et un ans. Mélange détonnant, elle avait hérité de la peau mate et satinée de son père brésilien, et du visage mutin de sa mère italienne. Le tout enveloppé dans un corps divin de petit gabarit que la grossesse n'avait pas altéré.

Tandis qu'elle capturait la langue de son partenaire, elle sentit avec excitation les bretelles de sa nuisette glisser, dévoilant progressivement sa poitrine brûlante. Le baiser s'éternisa, de plus en plus fougueux. Elle poussa un léger gémissement quand il lui saisit les hanches.

— Dis donc, Ray, on dirait bien que me faire tirer dessus te donne chaud, lâcha Emily entre deux soupirs.

Empourprée par la passion, elle aussi ne faisait plus cas de l'épisode d'intimidation survenu plus tôt. Si elle espérait que Ray règle le problème, dans l'immédiat elle voulait tout autre chose. Elle s'attela dans un premier temps à déshabiller entièrement sa proie. Quand elle colla ses petits seins contre le torse de son homme, prête pour des folies, le grésillement du talkie-walkie interrompit brutalement l'érotisme du moment. L'appareil posé sur la commode crépita d'une voix bien connue, au grand dam du couple.

— ... ay ? Ray ? J'ai besoin de toi et c'est assez urgent. Il faudrait me récupérer de l'équipement en provenance d'un surplus militaire, sit...

Ayaz. Un couinement strident hachura les mots suivants. Puis vint un long grésillement, suivi d'insultes en partie inaudibles.

— ... tain de salop... erde de talkie-wal...! Je disais donc... L'équipement se trouve dans un entrepôt situé à moins de deux kilomètres, à Carroll Gardens. Réchauds à gaz, sacs de couchage et gourdes filtrantes, ce genre de trucs, tu vois... J'aurais dû m'en occuper comme je connais bien le gars, mais j'ai rendez-vous avec Fayed en fin de journée. T'es là, Ray ? Terminé.

Walker avait déjà eu affaire à ce Fayed. L'homme fournissait assez régulièrement l'Underground en denrées périssables, sur ses restes. Sauf que depuis deux mois, il rechignait à poursuivre cette collaboration. Le restaurateur aux activités assez troubles tenait un petit snack populaire au sous-sol de la gare de New York, au cœur de Grand Central Market, à quelques stands seulement de la pharmacie de Zoey. Décidément, Ayaz et Walker ne faisaient que se croiser. Chose étonnante dans une ville aussi vaste.

— ... ily. Ayaz à Emily. Si tu m'entends, passe le message à Ray, s'il te plaît. Je...

Exaspéré, Walker délaissa le corps dénudé d'Emily pour attraper le boîtier qui émettait encore des interférences. Les faits étaient là : le karma ne lui accordait aucun répit aujourd'hui.

OceanofPDF.com

Chapitre 8

15:00-16:00

OceanofPDF.com

8 . 1

L'Arche.

C'est ainsi que Traeger avait baptisé son quartier général. Une fois sur place, à l'ouest de l'unique tunnel du niveau -6, on en comprenait la raison : une superbe voûte en pierres de taille habillait le plafond sur une cinquantaine de mètres. Personne n'en connaissait l'origine, alors chacun y allait de sa théorie, sans posséder pour autant les clés du mystère. Une chose certaine, à cette profondeur, il était impossible qu'il s'agisse d'une construction abandonnée par la ville, à l'instar de certaines stations de métro. Les premiers habitants de la zone auraient peut-être pu répondre à la question, mais leurs cadavres pourrissaient dorénavant sous le sol bétonné de l'Arche. Tous massacrés. Traeger s'en était chargé sans le moindre remords, souhaitant dès le départ marquer les esprits en tant que meneur.

Ne rien laisser au hasard.

En dehors de l'édifice de pierre, le site intriguait les nouveaux venus par ses équipements surprenants. On y trouvait pêle-mêle un panier de basket, une cage circulaire aux barreaux dorés, du matériel militaire volé et même une baignoire îlot. Protégée des regards indiscrets par un drap tendu, celle-ci siégeait sur une petite estrade en bois. À travers une latte cassée du plancher, on apercevait les tuyaux d'eau reliés sauvagement à une vieille canalisation de la ville encore en activité.

L'étape suivante — amener le courant — n'avait jamais pu aboutir à cause de la distance des relais électriques. À défaut, une rangée de chandeliers dorés garnis de bougies éclaboussait le périmètre d'un éclat vacillant. Une solution provisoire pour un problème en passe d'être réglé au vu des perspectives. L'intégralité des niveaux de l'Underground appartiendrait bientôt à Traeger.

Assis sur un siège ancestral de Cadillac lui servant de trône, le leader autoproclamé inspecta la maigre récolte du jour d'un air insatisfait : une lampe de poche rechargeable à l'aide d'une manivelle, des gants en cuir de bonne facture, deux montres dont l'une à la vitre fissurée, un couteau à pain et une Gameboy en piteux état. Sans grande surprise, il s'agissait là d'un ensemble hétéroclite à la valeur insignifiante.

Face à lui, des visages noircis aux regards désabusés guettaient avec appréhension une réaction. La dizaine de recrues, en majorité des garçons, oscillait entre dix et quinze ans. Au-delà, il arrivait que certaines fortes têtes se rebellent, donc on ne les acceptait plus. Les orphelins des bas-fonds plongeaient dans cette vie misérable d'esclavage moins par choix que par volonté de survivre. Poussés par la famine, ils devenaient en quelques mois de précieux détrousseurs. Si leurs trouvailles rapportaient peu — en tout cas bien moins que l'héroïne —, cela permettait de propager l'emprise de Traeger. Ce dernier, emporté par une soif de pouvoir et un appétit vorace pour la violence, appuyait sa domination grâce à la peur. Un créneau dont les balises échappaient à toute rationalité depuis quelque temps.

Précédée par le son métronomique de ses talons sur le béton de l'Arche, Bella fit son apparition au moment précis où Lynch ratait son énième lancer, seul devant le panier de basket. La jeune mexicaine gérait d'une main de fer le racket ainsi que le trafic de drogue à l'intérieur comme à l'extérieur de l'Underground.

— Je vois que tu es toujours aussi nul ! Tu devrais arrêter, Lynch. Tu n'es vraiment pas fait pour ce sport. Tente plutôt les fléchettes.

L'homme de main balaya la remarque d'un geste de la main. Il n'aimait pas le caractère effronté de Bella, pourtant il devait l'admettre, son efficacité n'était jamais prise en défaut. À seulement vingt-trois ans, la petite protégée de Traeger gérait une grosse partie de son business avec sang-froid et intransigeance. Autant dire qu'il valait mieux éviter de se retrouver en conflit avec elle. Sous ses airs de bomba latina échappée d'une telenovela sirupeuse se cachait une femme prête à tout. À commencer par le pire.

— Salut Isabella. Alors, ce deal avec Tak Khunn ? se renseigna Lynch en récupérant le ballon de basket.

Nouveau lancer. Nouvel échec.

Bien fait ! pensa-t-elle. En dehors du colosse, personne ne l'appelait ainsi. Elle détestait par-dessus tout son prénom dans sa forme intégrale.

— La mafia de Chinatown accepte d'écouler une partie de notre stock. Il reste simplement à définir les modalités précises de l'échange et à revoir leur pourcentage, car ils sont un peu trop gourmands.

— T-t-trop gourmands ?

Bella reconnut la voix chevrotante de Traeger dans son dos. Avant qu'elle n'ait eu le temps de se retourner, elle sentit des mains se poser sur ses hanches et bifurquer jusqu'au galbe de ses fesses. Malgré le dégoût, elle ne broncha pas.

— Tu as bien entendu, boss. Ils acceptent l'échange si on leur refile cinq pour cent supplémentaires. Ils promettent une exclusivité sur tout Chinatown et même un bonus à ton attention.

— Hum, maintenant que tu m'as appâté, il faut m'en dire plus, Bella.

Traeger se plaqua énergiquement contre ses fesses. Tandis qu'il enveloppait la jeune femme de ses bras possessifs, il fit signe à Lynch de s'éloigner.

— Tu ne devineras jamais qui a rendu visite à Tak Khunn ce matin...

— Je donne ma langue au chat, lui souffla-t-il dans l'oreille avec une pointe d'excitation.

Bella essaya de maîtriser sa respiration, ainsi que son envie irrésistible de le repousser, quand il s'aventura sous son débardeur. Par habitude, elle le portait systématiquement à nu. Sans se soucier de la douleur qu'il pouvait infliger, Traeger pressa avec insistance les seins de la Mexicaine.

— Alors, d-d-de qui s'agit-il ?

Elle fit volte-face et lui arracha un baiser furtif, de façon à s'extraire de ses griffes.

— Ayaz. Il aimerait profiter de leur protection. Contre les cinq pour cent supplémentaires de marge, Tak Khunn s'engage à le trahir et à te livrer sa dépouille.

Surpris, Traeger ne chercha pas à poser à nouveau ses mains sur Bella, trop occupé à réfléchir aux conséquences de cette proposition alléchante. Dans l'Underground, il était compliqué d'approcher Elijah Ayaz, toujours bien entouré. L'occasion méritait donc d'être saisie. D'un autre côté, se débarrasser du leader de cette manière, avec l'aide de la mafia chinoise,

pouvait entraîner une vague de rébellion dans les niveaux supérieurs de la cité souterraine.

Un risque à prendre.

— Très bien, conclut-il d'un regard sombre. Donne mon accord de principe à cette bande de bouffeurs de riz.

La remarque désobligeante hérissa le poil de Bella. Au plus profond de son être, elle détestait le caractère raciste de Traeger, autant que sa violence implacable. Néanmoins, elle reconnaissait volontiers qu'il lui apportait une position enviable. Grimper dans la chaîne alimentaire de l'Underground n'avait pas de prix.

— Je m'en occupe demain sans faute, boss. En attendant, je dois remonter à la surface pour réceptionner le paiement d'une livraison sur la péninsule à Coney Island.

Elle tourna les talons quand il l'apostropha.

— Avant de partir, fais-moi plaisir et gère cette histoire de sacs de céréales. Je n'ai pas le temps, j'ai une nouvelle visite de courtoisie à honorer.

La Mexicaine acquiesça en silence, désabusée par l'ironie du terme choisi. *Intimidation* collait mieux à la réalité que *courtoisie*. Plus il étendait son empire, plus Traeger se transformait en un véritable despote. Qu'à cela ne tienne, ce qui la préoccupait en premier lieu, c'était sa place à elle sur l'échiquier de l'Underground. Et Bella comptait bien en devenir la reine, portée par une ambition inébranlable.

Les poings serrés, elle se remémora par flashes fugitifs les étapes l'ayant amenée à sa position. Les crises de stress régulières. La première hospitalisation, rapidement suivie d'autres séjours en soins intensifs. L'envie d'oublier. De tout oublier... Le refuge dans la drogue par dépit et facilité. La vie dans le caniveau — littéralement — à l'état de déchet jusqu'à ce que Traeger la ramasse et la façonne.

D'objet sexuel cocaïné à bras droit privilégié du trafiquant : l'ascension était digne d'une *success story*, à même d'être adaptée par Hollywood. Aujourd'hui, au cœur de l'obscurité, Bella commençait à revivre, rassurée de maîtriser les contours d'un monde qu'elle domptait peu à peu.

Mais dans l'immédiat, il fallait gérer le quotidien. En l'occurrence réprimander des incapables selon l'ordre de Traeger. Elle longea le demi terrain de basket pour aboutir à un box fermé en pierres de taille. Après

avoir attrapé l'un des sacs de céréales entreposés sur un flanc, elle s'approcha d'un groupe d'hommes affublés de bonnets noirs. Ils discutaient et riaient grassement dans la zone de repos jonchée de matelas. Comme dans une ruche, l'Arche disposait de différentes classes. Ceux-là, relativement limités intellectuellement, se chargeaient des basses besognes, notamment la manutention des denrées alimentaires.

— Salut, Bella ! lança l'un d'eux. Tout va bien ?

En guise de réponse, elle jeta le sac de céréales à leurs pieds et donna un coup de talon dedans. De l'enveloppe percée en toile de jute s'échappèrent une multitude de grains et de petites boules marron.

— Qu'est-ce que vous voyez, là ?

La séduisante jeune femme semblait transformée. Ses traits s'étaient subitement endurcis.

— Des céréales ? tenta le plus âgé des bonnets noirs.

À peine les mots prononcés, elle balança un second coup de pied, cette fois dans le tibia de l'homme qui hurla de douleur.

— Un simple réajustement, messieurs. On a un box fermé pour ranger les provisions. Si vous déposez des sacs de nourriture à l'extérieur, les rats en profitent comme vous le constatez. Vous avez pigé ? Parce que ce sera le dernier avertissement.

Alors que tous approuvèrent d'un hochement de tête, Lynch adressa une grimace à Bella en passant devant elle.

— Rappelle-moi de ne plus jamais manger de céréales.

Elle voulut rétorquer quelque chose, mais elle avait déjà assez perdu de temps, et elle ne pouvait se permettre de rater son rendez-vous à l'extrémité sud de Brooklyn.

8 . 2

Exécuter la course d'Ayaz ne réclamerait pas plus d'une heure. Un passage rapide du côté de Carroll Gardens, et ensuite, retour dans les bras d'Emily. Un contretemps parfaitement gérable.

Pressé d'en finir, Walker accéléra le pas dans le boyau reliant le -1 au -2. Pour aller plus vite, il avait choisi de jouer au yo-yo, à savoir descendre d'un niveau et remonter plus loin afin de récupérer une sortie proche de son lieu de destination. Il connaissait l'Underground comme sa poche, alors se diriger dans ce maillage de souterrains lui paraissait aussi naturel que de se lever le matin.

Un instant plus tard, un bâtiment étriqué pointa droit devant, dans une excroissance du -2. Nappé sous l'éclat blafard d'un néon, il ressemblait aux vestiges d'une scène de guerre avec ses murs balafrés et ses vitres brisées. En dehors d'un unique point d'entrée, le périmètre était balisé par des piles de pneus agencées en arc de cercle.

L'École.

Un lieu d'apprentissage rudimentaire désormais tenu par Mme Carroll. Walker regrettait que sa femme ait dû céder sa place, mais elle n'était plus en mesure d'enseigner. Dépossédée de son rôle de mentor, cela la minait d'abandonner ses élèves avec lesquels elle avait tissé des liens forts.

Ayaz gérait officiellement la structure, pourtant il n'y investissait plus grand-chose, préférant accorder son intérêt au Marché. En conséquence, les moyens manquaient cruellement. Emily s'était démenée et, grâce à son acharnement, on lui devait la présence d'un tableau en ardoise et d'une dizaine de chaises.

En approche de la ceinture de pneus, Walker marqua l'arrêt. L'odeur désagréable du caoutchouc humide lui remplit immédiatement les narines.

Les abords de l'École baignaient dans la pénombre habituelle de l'Underground, et comme les derniers cours se terminaient à 13 h, la zone était logiquement déserte. Au moment de franchir le bâtiment, le coursier repéra deux taches claires à l'extrémité de son champ de vision dans un coin pourtant d'un noir d'encre. Le commun des mortels n'aurait jamais distingué quoi que ce soit, sauf que lui disposait d'une faculté rare : la nyctalopie. Cette acuité visuelle lui offrait le confort d'une vue parfaite dans l'obscurité. En contrepartie, elle s'accompagnait d'une mauvaise perception des couleurs et d'une douleur oculaire face à une luminosité excessive.

Intrigué, Walker se dirigea vers les deux points vifs. Ils prirent progressivement la forme d'une paire de baskets, au bout d'une ombre enchevêtrée entre les pneus. Le corps inerte appartenait à un enfant. Huit-dix ans, tout au plus. Il portait des ecchymoses sur la base de la nuque, et des coups de couteau ou de cutter sur les jambes. Les lacérations couraient jusqu'à son short, éclaboussé de sang.

Encore une victime de l'Underground...

Lorsqu'il retourna précautionneusement ce qu'il supposait être un cadavre, un gémissement presque inaudible monta à ses oreilles.

— Merde ! T'es vivant, toi !

À nouveau, une lamentation. Étourdi, le garçon tenta de s'extraire de l'assemblage de pneus, submergé par la peur. Il tenait fermement dans ses mains un papier griffonné et jauni par le temps.

— Calme-toi, tu ne crains plus rien. Comment est-ce que tu t'es retrouvé dans cet état, gamin ?

Walker l'aida à s'adosser contre une pile et ausculta ses jambes. Lacérées, elles faisaient peine à voir. Sur la cuisse droite, une entaille profonde dévoilait les strates de chair rose sous la pellicule de sang.

— Je... Ils m'ont attaqué quand je cherchais mon marque-page. Les mêmes que... que ce matin, je les ai reconnus. Il faut...

L'enfant voulut se relever brusquement, mais un pic de douleur le stoppa net dans son élan. Il poussa un cri déchirant. Des larmes coulèrent par torrents sur ses joues crasseuses quand Walker lui prit la main pour le rassurer.

— Comment tu t'appelles, petit ? Et tu viens de quel secteur ?

— Alvie, souffla-t-il, les dents serrées. Je vis sur la Voie 61 dans une ancienne cabine de train avec mon père.

Vu l'état des blessures, Walker estima que le gosse ne pourrait sûrement pas marcher jusque là. Décidément, le destin lui envoyait épreuve sur épreuve aujourd'hui.

— Très bien, je connais. C'est juste en dessous. Est-ce que ton paternel possède un talkie-walkie, à tout hasard ? Je pourrais tenter de le joindre avec le mien pour qu'il vienne te récupérer.

Comme les réseaux mobiles ne passaient pas sous terre, l'usage de ces appareils s'était progressivement démocratisé. Tant que la distance restait raisonnable et qu'on se positionnait sur une fréquence identique, la communication s'établissait. En principe.

— Oui, il en a un. Seulement, je crois qu'il ne fonctionne plus. Et puis je ne connais pas la fréquence.

Cela condamna l'idée de Walker. Il soupira longuement, sachant pertinemment qu'il n'abandonnerait pas le garçon à son triste sort. Avant tout, limiter le saignement abondant au niveau de la cuisse. Le coursier déposa au sol son sac à dos et fouilla dans le compartiment faisant office de trousse de secours. Avec un air satisfait, il en sortit un rouleau de bandage en tissu élastique. Encore un cadeau de Zoey qui avait décidé de le transformer en une pharmacie ambulante.

Garde ça en permanence sur toi, lui avait-elle conseillé. Vu les endroits où tu crapahutes, cela finira par te servir un jour !

Justement, ce jour était arrivé.

Prudemment, Walker entoura la cuisse d'Alvaro avec le pansement auto-adhésif et serra ensuite le plus fort possible, ce qui déclencha à nouveau des larmes chez l'enfant.

— Parfait ! Cela devrait suffire pour l'instant. On va pouvoir se mettre en route.

Ce contretemps allait décaler son retour auprès d'Emily. Il préféra la prévenir.

— Ne bouge pas, Alvie. Je passe juste un appel.

Il s'éloigna de la pile de pneus et sélectionna sur le talkie-walkie le canal de son domicile. Un bip retentit durant plusieurs secondes et une diode verte s'alluma sous le haut-parleur, signe de la synchronisation effective.

— *Ray à Emily. Ray à Emily.*

...

— *Ray à Emily. T'es là, chérie ?*

Un grésillement se fit entendre, entrecoupé de bribes de mots hachés.

— *...arche mal. Ici ...ly, j'éc...*

— *Em, je ne sais pas si tu captes, mais j'ai un contretemps au -2. Je fais au plus vite. Je t'aime. Terminé.*

— *...rive pas à...u peux...*

La communication s'interrompt et un silence remplaça la friture. Rien d'inattendu puisque les échanges d'un niveau à l'autre passaient rarement. Irrité, Walker rangea le talkie-walkie et rejoignit Alvaro.

La Voie 61 paraissait interminable. Ils progressaient le long des rails. Emprunter le vieux monte-charge pour gagner du temps avait été le plus compliqué. Heureusement, malgré ses blessures, Alvaro s'était montré courageux, à l'aise avec l'expérience de la cage en bois et la descente dans le noir total.

La conversation se réduisait au strict minimum. L'un conservait son souffle quand l'autre tâchait de se faire oublier malgré des gémissements réguliers. Comme Alvaro ne pouvait poser la jambe au sol, Walker le portait sur son dos, avec le sac plaqué contre la poitrine. Une épreuve éreintante dans ces tunnels où trébucher était monnaie courante.

— On arrive, m'sieur Walker ! Tenez bon !

— Merci du conseil, Alvaro. Alors, c'est donc là que vous vivez, toi et ton père.

Devant eux, la cabine scintillait sous les ampoules incandescentes. Un homme engoncé dans une veste en cuir s'affairait à nettoyer quelque chose près des rails, accroupi sur un parterre de gazon synthétique. Quand il remarqua la présence du coursier et de l'enfant, il se précipita à leur rencontre.

— Alvie !! Où est-ce que tu étais ? Je me suis fait un sang d'encre.

Walker nota que le quinquagénaire boitait de la jambe droite, ce qui lui donnait une curieuse démarche. Malgré cela, il dégageait une prestance indéniable.

Le garçon bredouilla, toujours accroché au dos de son sauveur.

— Bon Dieu, mais qu'est-ce qui t'es arrivé ?

Reyes constata les blessures sérieuses.

— C'est à cause de vous ces entailles ?

Il jeta un regard noir à Walker. Il regrettait déjà d'avoir rangé le Beretta dans sa planque au-dessus de la double porte. Une fois dans ses bras, Alvaro craqua. Entre deux sanglots, il raconta la vérité.

— Lui, il m'a sauvé, papa. Il s'appelle Walker et m'a trouvé devant l'École.

— L'École ? Pourquoi tu y es retourné ?

— J'étais parti chercher le mot de maman que j'avais laissé dans la classe. En sortant, on m'a agressé et...

Le père consola son fils, secoué de spasmes, puis grimpa le marchepied pour se faufiler dans la cabine.

— Suivez-moi, fit-il à l'attention du coursier en sueur. Je me nomme Hector Reyes et je n'oublierai pas votre geste.

Il déposa Alvaro le plus doucement possible sur la banquette habillée d'un plaid aux couleurs automnales. Walker pénétra à son tour dans l'ancre de la petite famille, surpris de découvrir un intérieur chaleureux. Plusieurs détails attirèrent son attention, à commencer par le plafond, teint en bleu ciel, où siégeait une trappe en verre. Le subterfuge permettait ainsi de s'imaginer à l'extérieur, pour le prix de quelques pots de peinture. Un revêtement en mousse d'isolation ceinturait chaque fenêtre, dont la plupart étaient condamnées par un cadenas. Au-dessus de l'une d'elles était solidement accrochée une hache de secours. Un modèle noir et orange utilisé par les pompiers.

L'homme est prévoyant, estima Walker.

En tournant la tête en direction du fond de la cabine, il remarqua dans un premier temps la kitchenette relativement bien équipée — un luxe dans l'Underground — où brûlait un bâton d'encens, puis la salle de bain, visible dans l'interstice d'une porte entrebâillée.

Beau boulot d'aménagement.

— Tenez, Walker. Ou vous allez finir déshydraté.

Hector Reyes offrit un verre d'eau fraîche qu'il posa sur le minuscule coin snack en PVC, à côté d'un boîtier de talkie-walkie désossé, et retourna ensuite au chevet d'Alvaro, déjà endormi.

— C'est vous aussi, ça ? constata-t-il en pointant le bandage qui entourait la cuisse de l'enfant. Je ne sais comment vous remercier.

— C'est normal de s'entraider dans l'Underground. Écoutez, je n'ai pas le temps de m'attarder, alors je vais vous abandonner, maintenant que votre fils est hors de danger. Je peux vous laisser des antibiotiques, j'en ai sur moi.

— J'ai tout ce qu'il faut au niveau des médocs, ça ira. Depuis mon AVC il y a trois ans, je traîne la patte comme vous le voyez, et je suis obligé de me bourrer d'antiépileptiques. J'ai donc une bonne pharmacie.

Walker avala le verre d'eau d'un trait et se dirigea vers la double porte.

— Avant que vous partiez, dites-moi, qui a fait ça à mon Alvie ?

— Il m'a simplement précisé qu'il s'agissait de gosses avec l'envie de le dépouiller. Selon lui, c'est une bande qui l'avait déjà attaqué ce matin.

Hector tapa du poing sur la table snack, si fort que les vibrations renversèrent le verre vide. Le regard perçant du père protecteur se déporta vers l'enfant, puis cibra à nouveau le coursier.

— Je suis certain qu'ils n'agissent pas seuls. Vous ne pensez pas, Walker ?

— Si vous cherchez un nom, n'allez pas bien loin. En montant dans votre cabine, j'ai repéré l'inscription peinte à la bombe, encore fraîche. Et je ne connais qu'un gars capable de faire appel à des gamins pour ses basses besognes : Traeger.

— Effectivement, il est passé tout à l'heure avec la volonté de me faire cracher un loyer. De l'extorsion pure et simple.

— J'en toucherai deux mots à Ayaz.

En s'appuyant sur l'un de ses codes de l'Underground — ne jamais trop se dévoiler —, Walker préféra ne pas faire allusion à sa propre expérience avec Traeger.

Reyes le raccompagna jusqu'au marchepied et le remercia une nouvelle fois, toujours avec ce léger accent difficilement identifiable.

— Vous bossez pour Elijah ? s'enquit-il. Je fais un peu de manutention au Marché les après-midis. Ça me permet d'entretenir le wagon et de faire plaisir à Alvie.

— Effectivement, je suis coursier. Souhaitez un bon rétablissement à Alvaro de ma part.

Ils partagèrent une poignée de main aussi franche que vigoureuse, avant que Walker ne quitte la Voie 61 au pas de course.

OceanofPDF.com

8 . 3

Lorsque la communication prit fin, Chuck Arys fixa l'écran de son téléphone avec un air dépité. Trois minutes. Aaron Novick n'avait pu lui consacrer que trois malheureuses minutes. En dépit de l'emploi du temps surchargé du chef de cabinet de la Maison-Blanche, la brièveté de l'appel était en contradiction totale avec la réalité de la situation.

Comme il s'en doutait, le président, empêtré depuis une semaine dans une histoire houleuse de harcèlement sexuel, ne voulait pas entendre parler d'une nouvelle complication. Et encore moins d'une quelconque évacuation à grande échelle.

— Ils font les autruches ?

À la vue de la tête de son collègue, Lawrence n'espérait pas un miracle.

— Pour eux, c'est un non-problème. Ils estiment que le comportement de Nina est conforme aux prévisions de l'état-major.

— Il faut les comprendre, Chuck. Ils se fient à ce qu'ils ont sous les yeux sans chercher à voir plus loin. Il suffit de regarder la trajectoire de l'ouragan pour abonder dans leur sens. Tu leur as demandé au préalable d'évacuer la ville de Miami, finalement épargnée. Et maintenant, tu leur jettes à la gueule New York. Plus de huit millions d'habitants ! Tu t'attendais à quoi ?

Chuck resta silencieux face aux chiffres et aux courbes affichés sur les écrans de son logiciel LightWeather. À force de se mordiller la lèvre inférieure, il sentit le goût métallique du sang. Nina s'était comportée en véritable traîtresse, allant à l'encontre de toute logique. Après son échec autour de la Floride, la Maison-Blanche n'accorderait plus aucun crédit à sa parole. En outre, les faits semblaient contredire l'alerte qu'il tentait vainement de propager.

Comment intervenir maintenant ? Allez, réfléchis !

Chuck passa en revue les possibilités. Malgré ses compétences reconnues mondialement, il n'était qu'un pion, et l'antenne new-yorkaise qu'une branche du service météorologique national américain. Quand bien même, aucune agence n'était en mesure d'aligner les résultats de LightWeather. Sans la capacité unique du logiciel à assimiler l'intégralité des catasondes, toutes les prévisions indiquaient que Nina allait graduellement perdre de son intensité au contact des eaux froides plus au nord, avant de se disloquer.

— Et si tu te servais des médias ? proposa Lawrence, posté devant la fenêtre ouverte du bureau. Il ne faut pas traîner, car ça commence à virer coton du côté de Brooklyn. Des nuages bas zèbrent déjà le ciel. Et personne ne va prendre la mesure de ce qui se passe.

Il a raison. Ils vont tous penser à un simple orage en approche.

Chuck se devait d'agir, et de prime abord, l'idée paraissait bonne. Il n'aurait aucun mal à contacter les chaînes d'informations en continu, toujours à l'affût de sensationnel. Même si on le virait par la suite pour cette manœuvre non conforme au protocole, il pouvait l'accepter. Après tout, son métier consistait à alerter du danger, et on le muselait dans cette tâche.

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ? insista Lawrence, gagné par l'angoisse.

Les lèvres pincées, Chuck sortit son téléphone et fouilla dans sa liste numérique de contacts.

— En premier lieu, je dois impérativement prévenir ma fille. Je tombe sans cesse sur son répondeur.

Il sélectionna une entrée du doigt et activa le mode haut-parleur de l'iPhone. Après trois tonalités, l'appel aboutit.

— Allo ?

— Bonjour, Sherry. On ne se connaît pas directement, je suis Chuck Arys, le père de Jupiter. Elle m'avait laissé ton numéro quand vous étiez ensemble à la fac. Au cas où, comme on dit. J'imagine que t'es toujours sa... meilleure copine, non ?

— Euh... Oui, monsieur Arys. Pourquoi me contactez-vous ? Ne me dites pas qu'il est arrivé quelque chose à Jup !

— C'est bien pour ça que je t'appelle. J'ai besoin de la joindre d'urgence et je n'y parviens pas. Est-ce que tu saurais par hasard où elle se

trouve en ce moment ?

Chuck croisa les doigts en espérant que Sherry l'aiguille, d'autant que c'était sa seule carte à jouer.

— Vous me mettez dans une position gênante, monsieur Arys. Peut-être que Jup n'a tout simplement pas envie de vous parler, et je m'en voudrais de la trahir. Je...

— Écoute, la coupa Chuck avec une exaspération à peine contenue, c'est ma fille et elle court peut-être un danger. Aide-moi s'il te plaît.

Derrière un silence pesant, Sherry apporta une réponse énigmatique.

— Quand elle m'a annoncé son projet, je sentais que ça puait. Je l'ai incitée à ne pas réaliser ce vlog sur l'Underground, mais elle n'en a fait qu'à sa tête, comme d'habitude.

— L'Underground ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Un gang ?

Chuck frémit à l'idée que Jupiter tourne une vidéo pour sa chaîne dans l'univers d'organisations criminelles. Elle avait le don d'attirer les ennuis, et ce depuis toute petite. *Un véritable aimant à emmerdes*, comme sa mère le résumait à l'époque.

— Je n'en sais pas beaucoup plus que vous, monsieur Arys. Elle a fait allusion à une sorte de cité souterraine nichée sous la surface de New York. Jup en cherchait l'entrée.

Grâce au haut-parleur, Lawrence pouvait entendre également la conversation, tandis qu'il guettait une éventuelle activité chez ses fourmis ensevelies. Il tiqua sur les derniers mots de Sherry.

— Elle t'a précisé le quartier ? insista Chuck d'une voix inquiète.

Si la puissance de Nina suivait les prévisions de LightWeather, New York serait inondé dans moins de vingt-quatre heures. Donc s'il y avait un endroit à éviter, c'était bien le sous-sol de la ville. Le temps pressait.

— La dernière fois où l'on s'est appelés, tôt ce matin, elle se trouvait dans le secteur de Brooklyn, mais elle a pu bouger depuis. Désolée de ne pas pouvoir vous aider plus.

— Merci pour tes informations, Sherry. Elles sont utiles. Si jamais tu as des nouvelles de Jupiter entre temps, préviens-moi à ce numéro, s'il te plaît.

— Bien sûr. Bonne chance, monsieur Arys.

— Ah, autre chose. Tu vis toujours plus au nord, à Newburgh ?

— Euh oui, pourquoi ?

— Restes-y et ne t'approche pas de New York. Tu comprendras vite.

Une fois la communication terminée, Lawrence se manifesta. Cet *Underground* cité par Sherry lui était familier, maintenant qu'il y repensait.

— Chuck, j'ai vu un reportage à la télé l'an passé sur ce truc. Il y a apparemment toute une population qui vit dans les entrailles de la ville, loin de la lumière du jour. Un ramassis de marginaux et de criminels.

— Un endroit rêvé pour que ma fille s'y balade, donc.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Sans informations supplémentaires, impossible de la retrouver. Il ne me reste plus qu'à espérer qu'elle écoute son répondeur. Je lui ai déjà déposé trois messages.

— Je voulais dire : comment est-ce qu'on procède avec Nina ? Sans minimiser l'importance de Jupiter, bien sûr.

Il l'avait consulté et digéré plusieurs fois, mais Chuck se replongea dans le rapport de LigthWeather. Des prévisions sans appel. Le météorologiste, pourtant aguerri, ne s'était jamais encore frotté à un phénomène de cet acabit. Les chiffres ne laissaient plus aucune place au doute.

Si l'échelle de mesure des ouragans comptait officiellement cinq niveaux, on suggérait la création d'un sixième palier, car de rares spécimens allaient de temps à autre au-delà des limites. Mais jusqu'ici, aucun système dépressionnaire n'avait dépassé les 350 km/h sur le plan des vents maximum soutenus.

Le suivi de trajectoire de Nina donnait le tournis. Contrairement aux projections du gouvernement, il estimait que l'œil du monstre allait se rabattre dans une poignée d'heures — après un détour par l'Atlantique Nord — sur la côte est des États-Unis, à environ cinquante kilomètres de New York. La zone située entre Brooklyn et Manhattan était ciblée pour un impact maximum avec des vents annoncés à plus de 450 km/h et un rehaussement du niveau de la mer d'au moins dix mètres.

Autant dire une catastrophe.

— Chuck ?

Lawrence tapa du poing sur l'angle du bureau.

— Oui... Je réfléchissais. Pas le choix, il faut évacuer New York, au moins les quartiers les plus à risques. Et pour ça, comme personne ne nous écoute, je vais suivre ton idée.

— Tu parles des médias ?

Chuck plissa les joues, ce qui accentua ses fossettes. Une lumière venait de s'allumer dans ses prunelles : le témoin de sa détermination à aller jusqu'au bout.

— J'appelle la rédaction de CNN.

OceanofPDF.com

Chapitre 9

16:00-17:00

OceanofPDF.com

9 . 1

Il fallait bien l'admettre : plus il l'arpentait lors de ses missions de ravitaillement, plus le quartier paisible du vieux South Brooklyn, à taille humaine, plaisait à Walker. Si un jour il devait choisir de quitter l'Underground, ce serait en vue de s'installer à Carroll Gardens, c'était dit. Emily corroborait d'ailleurs l'idée.

Ce véritable repaire d'expatriés français conservait pour autant une population hétéroclite. Un peu partout, on trouvait encore des traces d'Américains d'ascendance italienne, autrefois majoritaires. Impossible de ne pas tomber sur des établissements proposant des produits typiques du pays de Vivaldi. Le coursier en savait quelque chose puisqu'il raffolait des biscuits à base de poudre d'amandes de Monteleone. Le pâtissier de ce lieu réputé sur Court Street, un Milanais à l'accent chantant, faisait partie de ses rares contacts réguliers à l'extérieur. Emily aussi avait eu l'occasion de rencontrer le fameux Alfonso, même si elle évitait en général les sorties hors de l'Underground à cause de raisons évidentes : à l'inverse de son homme, invisible aux yeux des autorités, la jeune femme était cataloguée comme clandestine, et elle figurait en outre dans le fichier officiel américain des personnes disparues.

À vue de nez, l'adresse du surplus militaire communiquée par Ayaz se trouvait à moins de cinq cents mètres de Monteleone, jugea Walker, alors qu'il s'engouffrait sur Ninth Street, la casquette enfoncée sur la tête. Il ne se passionnait nullement pour le baseball, mais quitte à porter l'emblème d'une équipe, autant que ce soit celle de New York. Un accessoire vestimentaire offert par son frère adoptif afin qu'il se fonde au mieux dans la masse.

Un coup d'œil sur sa Casio indiqua au coursier qu'il arriverait finalement plus vite que prévu sur place. Il jaugea une ribambelle d'adolescents assis sur le perron d'une maison de ville aux façades de grès rouge. L'un d'eux, portant une Apple Watch, plaisanta à voix haute sur l'antique breloque. Faisant fi de la remarque, Walker laissa derrière lui les gloussements des jeunes et poursuivit son chemin sans traîner. À la suite de la visite inopinée de Traeger, il s'inquiétait pour Emily, livrée à elle-même dans l'Underground. Le danger s'était invité dans leur cocon et cela le tourmentait.

Il passa devant un centre de yoga d'où s'échappaient des sonorités asiatiques. Accolée, une concession automobile promettait un abonnement à Netflix contre l'achat de leur dernier modèle hybride. Du moins, si l'on se fiait à l'enseigne ostentatoire surplombant le bâtiment.

La société de consommation ne cessera jamais de me surprendre.

Définitivement, Walker n'en comprenait pas l'utilité. Selon lui, elle asservissait l'individu. Le monde des *outsiders* dérivait et s'éloignait chaque jour de ses propres convictions. Il réfutait ce que le commun des mortels considérait comme indispensable.

Ils vont droit dans le mur. Et sans ralentir.

Une fois franchi le pont qui enjambait le canal pollué de Carroll Gardens, les artères verdoyantes embourgeoisées cédèrent leur place à des entrepôts industriels. D'ici, on pouvait voir un bout de Staten Island sous le ciel plombé et le sud de Manhattan baigné dans les derniers rayons de l'après-midi.

Walker releva ses lunettes noires sur le front pour tester la luminosité ambiante.

Encore trop forte...

Les pupilles brûlantes, il réajusta ses verres. Trop habitué à des années d'obscurité, il parvenait de moins en moins à braver le soleil, même voilé, sans un rempart de protection. Au-dessus de sa tête, le bleu légèrement cotonneux avait viré au gris électrique en moins de quinze minutes et la température chutait à une vitesse vertigineuse. Des bourrasques balayaient maintenant la rue en emportant détritrus et feuilles mortes dans un ballet désordonné. La cime des arbres était prise de frénésie. Au loin, le tonnerre grondait de manière rauque à un rythme régulier.

Ça sent la grosse averse, considéra Walker, pas plus soucieux que cela. Dans l'Underground, la météo importait peu, et il y serait de retour avant que l'orage n'éclate.

Il longeait à vive allure le canal, à la recherche d'*Army Plaza*, le magasin de surplus militaire. Selon les recommandations d'Ayaz, il devait prendre contact sur place avec un certain Amador, une connaissance de ce dernier. On lui remettrait gracieusement un lot de fournitures. Derrière un grillage, il aperçut enfin l'enseigne au rez-de-chaussée d'un entrepôt vétuste de deux étages, dont le toit en tôles ondulées remuait sous les assauts du vent. Il s'engouffra dans le hangar sans remarquer le SUV noir aux vitres opaques qui le suivait depuis peu. Le véhicule se gara de l'autre côté de la ruelle déserte.

OceanofPDF.com

9 . 2

Je vais exploser tous mes records de vues...

Avec ce vlog en immersion dans l'Underground, Jupiter tenait un sujet en or pour sa chaîne. Elle en était persuadée. Depuis le début de l'après-midi, le tournage avec Charlie et Jackson se poursuivait allègrement, le plus souvent par bribes, au gré de rencontres fortuites. Dans un premier temps, lorsque la youtubeuse s'était rendu compte qu'elle ne pourrait pas diffuser en direct, elle avait déchanté. Surtout, elle s'en voulait de ne pas avoir anticipé le manque de réseau dans ces souterrains. À force de vivre entouré d'un flot de communication constant, on s'habitue à cette dépendance. Elle devenait la norme.

Sauf qu'ici, les codes classiques, on les dissimulait sous un tapis. Alors, contre mauvaise fortune bon cœur, elle engrangeait un maximum d'interviews. Elle mettrait tout en ligne plus tard, une fois la vidéo montée et mixée. Il lui restait encore deux ou trois sujets à aborder, puis elle et son équipe remonteraient à la surface en espérant qu'ils ne se perdent pas. Malgré les indications de Walker, à force de fureter à droite et à gauche, ils s'étaient largement éloignés de la trajectoire qu'ils auraient dû suivre.

Assise sur un rebord de tuyau rouillé, Jupiter avala une nouvelle goulée d'eau tiédie.

On manque vraiment d'air dans cet enfer.

La déshydratation commençait à passer doucement. Hors caméra, Ramon venait de lui expliquer qu'elle se tenait sur une ancienne conduite de gaz, aujourd'hui laissée à l'abandon. Le septuagénaire aux épaules affaissées, originaire du Salvador, vivait dans l'Underground depuis une dizaine d'années et avait été assez aimable pour offrir une gourde à la jolie rousse. Il errait dans un bras du tunnel principal lorsque le trio l'avait

repéré. Au départ, il s'était montré réticent à toute interview, avant de capituler. Il se prêtait maintenant au jeu avec une certaine émotion. Autre point positif, l'homme parlait de manière audible malgré un accent prononcé, et avec un bon vocabulaire, au contraire des précédents intervenants.

Jupiter relisait ses notes pendant que Charlie remplaçait la carte mémoire saturée de la caméra. En jetant un œil vers son cadreur, elle remarqua qu'il grimaçait de douleur. S'il ne se plaignait pas ouvertement, la morsure de rat continuait de lui enflammer le mollet. Après tout, la pénicilline de Walker ne combattait qu'une éventuelle infection bactérienne. Une fois de retour en haut, elle l'emmènerait aux urgences. Autant éviter les complications. Et puis, elle le connaissait suffisamment pour savoir qu'il n'irait jamais de lui-même, préférant souffrir seul dans son coin. Une vraie tête de mule.

Le boyau où ils se situaient, d'une taille comparable à un garage, baignait dans la clarté vacillante d'une antique lampe à huile posée sur un empilement de caisses cramoisies. Ramon en remplissait quotidiennement le réservoir avec de l'huile d'olive bas de gamme achetée au Marché contre 2 CT. Cette histoire de Crédit Temporel — la monnaie virtuelle de l'Underground — fascinait Jupiter. Elle trouvait l'idée ingénieuse.

— C'est bon, signala Charlie avec un pouce levé. Je réduis encore la vitesse d'obturation pour contrebalancer le manque de lumière et la caméra est prête à tourner.

Depuis le début de l'interview, les effluves tenaces d'huile d'olive incommodaient le cadreur, lui rappelant étrangement l'odeur de l'herbe fraîchement coupée. De son côté, Jackson attrapa la perche pliable et vérifia à nouveau les niveaux du microphone sur l'enregistreur enfourné dans sa sacoche en bandoulière. Quand il releva la tête, tous le fixèrent avec amusement. Et pour cause : une constellation étoilée s'était substituée à son visage, un effet provoqué par ses multiples piercings qui reflétaient la flamme de la lampe.

— Tiens, on a de la visite, fit-il pour ne plus être le centre de toutes les attentions.

Près des caisses, deux points fixes scintillaient et scrutaient Jupiter.

— ¡ Ah, allí estás ! s'exclama Ramon du bout de ses lèvres craquelées, dans un espagnol à l'accent bien particulier. Je vous présente Miss Daisy.

La chatte frêle et apeurée se faufila derrière son maître et se coucha entre ses jambes. Jupiter n'y prêta pas attention, concentrée sur ses notes. Il lui restait encore quelques questions à poser. Son regard bleu-gris dériva du plan succinct de l'interview et se focalisa sur la page droite du carnet, où elle avait gribouillé le cheminement à suivre pour rejoindre le monde extérieur.

*Marcher 2 km tout droit après la station
S'arrêter à la jonction avec le panneau indicateur
Suivre la direction East Village
Sortie :)*

Les explications de Walker.

Depuis leur séparation à la station électrique, elle se surprenait à penser au coursier plus souvent qu'elle ne l'aurait imaginé. Ce n'était pas tant lié à ses traits physiques ou à son allure, même si la jeune femme les jugeait assurément désirables. Non, la réponse se trouvait dans l'intensité brutale de ses pupilles qui irradiaient la vie, en contradiction totale avec tous les autres regards résignés captés jusqu'à présent. Ces âmes perdues avaient lâché prise, face à leur propre existence. Face aussi à la société dans laquelle ils ne se reconnaissaient plus. Une déconnexion que les années passées sous terre avaient aggravée. En ce qui concernait Walker, rien chez lui ne laissait transparaître sa provenance.

— Jup ? Tu es avec nous ?

Jackson tira Jupiter de ses réflexions en promenant sous son nez le microphone fixé au bout de sa perche télescopique.

— Euh, oui. Allons-y. Prêt, Ramon ?

— Sin problema. Vamos.

— Parfait, alors on reprend au niveau de la quest...

En se relevant de l'ancienne conduite de gaz, Jupiter palpa ses fesses, interloquée.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Charlie, surpris par le geste.

— C'est trempé. Je veux dire... Mon short en jeans est trempé.

— Tu t'es pissée dessus ?

— Très drôle, Jackson. Au lieu de dire des conneries, éclaire le tuyau avec la lampe de ton téléphone. C'était sec quand je me suis assise, je ne

suis pas folle !

Le preneur de son s'exécuta et, effectivement, un mince filet d'eau coulait le long de la conduite de gaz. Il déplaça le rayon lumineux jusqu'à la source sous les yeux de ses deux acolytes. La fuite provenait d'une aspérité de la paroi au-dessus de leur tête. Jupiter caressa du bout des doigts la texture rugueuse et dodelina.

— C'est complètement imbibé ! C'est normal, ça, Ramon ?

À la question, le Salvadorien répondit d'un haussement d'épaules.

— No sé. Une partie du sous-sol de l'Underground est comme... Attendez, je ne me souviens plus du mot. Ah, si ! Du gruyère. Oui, c'est ça, du gruyère. Il doit certainement pleuvoir fort à l'extérieur.

— Peut-être que le phénomène se produit naturellement, esquissa Charlie.

— Bon, reprenons.

Jupiter repoussa quelques longues mèches flamboyantes derrière ses oreilles, humecta ses lèvres pulpeuses et se tourna ensuite vers son interlocuteur. Ramon dévoila un large sourire, ravi d'être interviewé même s'il ne comprenait absolument rien à cette histoire de YouTube.

— *Bienvenue dans Le Monde de Jupiter ! Avec cet épisode, je vous emmène sous terre à la rencontre de l'Underground de New York. Plus qu'une communauté, c'est un véritable écosystème fascinant et mystérieux que je mets à nu. Juste sous vos pieds ! Sachez qu'il est extrêmement compliqué et dangereux de s'infiltrer ici, mais vous me connaissez : je ne recule pas devant les difficultés.*

Ils se surnomment les grounders. Ramon est l'un d'entre eux. Il vit sous la surface depuis plus de dix ans, par choix, comme il nous l'a expliqué. Décrivez-nous votre acclimatation à cet univers peu commun.

— *Bah, je pense que l'homme peut s'habituer à tous les milieux. Y compris celui-ci. À la longue, le corps finit par s'adapter, se transformer... Pour répondre à l'environnement.*

— *Vous voulez parler de mutations, à la manière de certains super-héros de Marvel ?*

— *Je ne connais pas ce Marvel, mais oui, on développe des... des aptitudes. Une meilleure vision de nuit, une plus grande résistance au froid ou à la chaleur. Ce genre de choses.*

— Je vais devoir vous appeler SuperRamon ! Bon, plus sérieusement, comment s'organise l'Underground ? Doit-on suivre des règles spécifiques ?

— Ici, cela fonctionne surtout par niveaux. Sur les douze existants, seuls les premiers sont praticables et centrés autour des directives d'un homme : Elijah Ayaz. Grâce à lui, la plupart des grounders bénéficient de services comme l'eau courante, parfois l'électricité. Nous disposons même d'une école et d'un marché.

— C'est donc votre président, en quelque sorte. J'espère pour vous qu'il raconte moins de bobards que le nôtre ! Et ça se déroule de quelle façon avec les zones les plus profondes ?

— C'est la *anarquía*.

— L'anarchie ?

— Oui, voilà. Il ne faut surtout pas descendre sous le niveau -8, car plus aucune règle n'existe. La probabilité de ne pas en réchapper est grande, même pour un habitué.

— J'ai une dernière question, Ramon. Diriez-vous qu'une fois engagé dans cette rupture par rapport à la société moderne, il devient difficile de s'en défaire ? Un peu comme une addiction.

— Je suppose qu'on se rapproche de ça, oui. Dans ces entrailles, on a une sensation de sécurité. Et de liberté. Plus on passe du temps loin de la surface, plus le retour à la réalité paraît impossible. En ce qui me concerne, je sais que je finirai ma vie dans l'Underground. Jamais plus je ne remonterai...

— Et bien, merci Ramon. Un témoignage exclusif pour *Le Monde de Jupiter* !

D'un signe de la main, la youtubeuse indiqua à Charlie de couper l'enregistrement. L'interview apportait des éclairages intéressants, mais il restait des points à aborder pour compléter le tableau. Il manquait notamment un segment avec une famille devant la caméra. En professionnelle, Jupiter savait pertinemment que cela induirait un supplément d'émotion. Encore plus avec un enfant en bas âge.

D'un sourire faussement charmeur, elle remercia Ramon avant de rapidement l'abandonner, entraînant Jackson et Charlie dans son sillage. De

nouvelles proies à interroger l'attendaient dans le boyau principal du niveau.

OceanofPDF.com

9 . 3

Tout s'était parfaitement déroulé. Amador, le contact d'Ayaz à *Army Plaza*, avait remis à Walker un stock de produits tout en se laissant aller à quelques aveux grivois sur le leader de l'Underground. Apparemment, les deux hommes se connaissaient suffisamment pour que la marchandise soit donnée sans poser de questions. Cela tombait bien, le coursier n'aimait pas faire la causette plus que de raison. Surtout, par expérience, il n'offrait sa confiance qu'à long terme. Avec les années, il s'était tissé un réseau aussi restreint que fiable, dont faisaient partie Zoey et Alfonso le pâtissier milanais. À l'opposé, Amador ne remplissait pas encore les conditions d'entrée dans son « cercle ». Alors, autant éviter de traîner dans le coin. Ne jamais rester durablement au même endroit en extérieur : une règle que Walker n'oubliait jamais.

Dans le hall du vieil entrepôt, il resserra les lacets de ses baskets et réagença le contenu de son sac à dos boursouflé. Principaux accusés : les goulots des gourdes filtrantes qui s'enfonçaient entre ses vertèbres. Il portait facilement une quarantaine de kilos, donc il tenait à se sentir le plus à l'aise possible. Heureusement, le trajet jusqu'au Marché serait de courte durée.

Lorsqu'il sortit d'Army Plaza, une pluie éparse s'abattit sur sa casquette des Yankees. La météo s'était dégradée à une vitesse inattendue. Il leva les yeux, subjugué par la forme des strates nuageuses. Elles donnaient l'impression de déchirer le ciel, comme si les ténèbres toquaient à la porte de la ville qui ne dormait jamais. Le bitume mouillé exhalait une odeur tenace que Walker estima voisine du patchouli. C'était l'un des petits jeux qu'il affectionnait : il adorait trouver des corrélations aux senteurs passant sous ses narines.

Dans l'immédiat, il lui tardait surtout de s'enivrer du parfum corporel d'Emily. Habité de pensées charnelles, il longea en pilotage automatique une enfilade de bâtiments industriels délabrés jusqu'à atteindre le canal de Gowanus, réputé pour ses eaux contaminées. Entre les nids de poule de la chaussée, les mauvaises herbes pullulaient. La preuve supplémentaire que cette zone de Carroll Gardens était purement et simplement laissée à l'abandon par la mairie.

Il marchait prestement, la casquette en berne, pour se protéger de la pluie. La visière lui bouchait la vue sur la ruelle d'en face, là même où un SUV massif quittait son emplacement le long du trottoir. Le véhicule approcha en roulant au pas et tourna dans l'artère perpendiculaire pour se retrouver un instant après dans le dos de sa cible. Soudainement, le moteur rugit. Dans une embardée, le Ford Explorer accéléra à fond pour doubler Walker et pila quelques mètres plus loin. Le dérapage laissa une traînée de gomme brûlée sur l'asphalte trempé. Cramponné au volant, Woody Albuquerque jeta un œil au rétroviseur extérieur pour capter le reflet dégoulinant du coursier.

— Va me le chercher ! ordonna-t-il à Casey McKenna.

Surpris, Walker tentait d'analyser la situation quand un individu en chemise bariolée sortit du côté passager, armé d'un couteau à la lame impressionnante. D'une voix si rauque qu'elle semblait peiner à s'extraire de sa gorge, il hurla pour que les intempéries ne couvrent pas l'injonction :

— Ne fais pas d'histoires et tout ira bien ! On a seulement besoin de te parler.

Impassible, il avançait froidement dans sa direction. L'ombre d'un troisième homme se dessina dans l'habitable au moment où un éclair déchirait les nuages. Les instincts primaires de survie de Walker prirent le dessus, comme un shoot d'adrénaline. Sans réfléchir, il bondit de l'autre côté de la promenade longeant le canal et s'engouffra à toute vitesse dans une ruelle entre deux entrepôts, bien trop étroite pour être empruntée par un véhicule.

Il courait maintenant à perdre haleine sous une averse de plus en plus soutenue en maudissant le contenu du sac qui le ralentissait. L'adhérence devenait hasardeuse. Ses baskets s'écrasaient à chaque enjambée dans les flaques d'eau constellant le passage. Surtout, un point le taraudait : qui étaient ces gars décidés à l'interpeler ? Des flics en civil ? Peu probable vu

leur façon de faire. Avec un peu de chance, il n'aurait pas l'occasion de leur poser la question.

Sauf qu'un coup d'œil au-dessus de son épaule lui confirma ce qu'il redoutait.

Et merde !

Si le SUV n'avait pas suivi, Walker ne s'était pas débarrassé pour autant de l'homme au couteau. Heureusement, il connaissait suffisamment bien le maillage du quartier pour espérer semer ses mystérieux poursuivants, du moins s'il conservait la même cadence. À l'extrémité de la ruelle, il déboucha sur un axe perpendiculaire à Ninth Street, balayé par de fortes bourrasques.

Réfléchis, et vite.

L'accès le plus proche pour l'Underground, celui de Brooklyn Heights, se situait à dix minutes au pas de course. Mais y arriver nécessitait de franchir à nouveau le canal de Gowanus et donc de traverser par le pont de Ninth Street. C'était plutôt risqué et sans repli possible, alors il jugea plus opportun de prendre la tangente, quitte à se rallonger. Problème : quelques foulées plus loin, il repéra la silhouette du SUV en train de zigzaguer au milieu du trafic aéré de la double voie. Il sentait le filet se resserrer autour de lui.

Mais quelle journée de merde !

Changement de plan. Pendant son revirement d'urgence, Walker dérapa sur le trottoir trempé, évitant de justesse la chute. Plus le choix, maintenant. Il détala en direction de Ninth Street quand McKenna déboulait tout juste de la ruelle.

Le pont n'était qu'à une centaine de mètres. Plus il s'en rapprochait, plus Walker craignait de se retrouver piégé comme un rat lors de la traversée. Et il ne se voyait pas plonger dans le canal pollué. Pour l'instant, grâce à sa bonne condition physique, il maintenait l'écart avec son poursuivant en chemise bariolée. À chaque enjambée, des gerbes d'eau s'insinuaient dans ses baskets déjà trempées, les alourdissant encore un peu plus.

Le long de l'axe principal, Albuquerque bataillait pour gagner du terrain à cause de la circulation densifiée. Ralenti par un camion de déménagement, il fit grimper le Ford Explorer sur le trottoir. La secousse

dans l'habitacle propulsa l'homme à l'arrière entre les deux sièges de devant.

— Ed, putain ! Reste à ta place.

Le véhicule explosa la vitre d'un panneau publicitaire avant de revenir sur la chaussée dans un brusque écart. Albuquerque resserra ses doigts imposants autour du volant en cuir.

— Parfait, conclut-il d'un sourire après un examen fugace du GPS. On va le coincer au niveau du pont.

— C'est lui là-bas entre les deux parapluies ? se renseigna Ed, brinquebalé dans tous les sens.

— Ça, c'est McKenna qui lui court après.

Depuis ses trente ans, Ed souffrait d'un problème de vue, qu'aucune paire de lunettes n'avait pu corriger. Il s'en était accommodé avec le temps, mais dans ce genre de cas précis, le handicap devenait un véritable tracas et il ne supportait pas d'affronter cette réalité. Irrité, il se cala contre la banquette et attacha sa ceinture en grommelant.

En amont, un violent coup de vent emporta sur ses roulettes un gros conteneur de déchets. Walker évita in extremis l'obstacle grâce à un bond impressionnant, mais en dépit de sa dextérité, il glissa à l'atterrissage. Après une cabriole amortie par le sac à dos, il se releva de suite et c'est là qu'il l'aperçut.

La pancarte du métro indiquait que les lignes F et G desservaient la station toute proche de Smith-9ème Rue. Aucun escalier en sous-sol n'y conduisait puisqu'elle détenait une particularité, celle de trôner à une trentaine de mètres au-dessus du niveau de la chaussée, perchée sur une immense structure faite de pylônes d'acier à la manière d'un grand huit.

Le métro aérien... Peut-être le moyen de passer le canal en évitant la route.

La probabilité d'attraper une rame sans temps d'attente était faible, mais ça valait le coup d'essayer. Sous un déluge intense, il piqua un sprint en direction de la charpente de métal d'un blanc étincelant, découpée avec précision devant le ciel lugubre. Après avoir doublé une dizaine d'usagers du métro qui se ruaient eux aussi vers l'escalier abrité menant aux quais, Walker stoppa au niveau des premières marches où un panneau LED affichait les prochains départs.

Évidemment, il fallait s'en douter. Ça aurait été trop simple !

Aucune rame avant cinq minutes. Il ne pouvait se permettre de patienter, surtout avec l'homme au couteau sur ses traces. Au jugé, il considéra comme trop risqué de se précipiter dans la station, sans même parler des portiques de sécurité. À la recherche d'une idée auxiliaire, il balaya du regard la construction imposante. Les rails surplombaient le pont sur la largeur du canal. Plus loin, après une courbe, le métro plongeait dans un tunnel pour rejoindre Carroll Street au nord. Un plan commença à se dessiner... S'il parvenait à enjamber le garde-corps qui le séparait de la voie ferrée, avec un peu d'espoir, l'homme qui le traquait n'oserait pas le suivre dans cette folie.

Allons-y.

D'un revers de bras, le coursier essuya les gouttes d'eau accrochées à ses cils et tira sur la lanière du sac à dos pour le rendre plus solidaire. La grimpe ne serait pas simple, alors il fallait éviter d'être déstabilisé. À moins de vingt mètres des escaliers, dans la zone de chalandise, il repéra une échelle de secours sur l'un des énormes pylônes ruisselants.

Soudain, un rugissement perça sous le crépitement de l'averse.

— Le voilà ! Vas-y, rattrape-moi cet enfoiré, et je le veux vivant !

Ed suivit sans discuter les ordres d'Albuquerque et s'extirpa du Ford Explorer après que les roues se soient immobilisées. Un Glock 17 à la ceinture, il s'aventura à la poursuite de Walker. Le SUV redémarra aussitôt dans un crissement aigu. Dans le rangement de la console centrale, le téléphone d'Albuquerque s'agita sous l'effet du mode vibreur. Le chauffeur lâcha une main du volant et décrocha.

La voix rauque de McKenna était à peine reconnaissable, ponctuée d'essoufflements.

— Je... J'ai perdu sa trace... Il doit certaine...

— Laisse tomber, McKenna ! On l'a retrouvé au niveau de Smith-9ème Rue. Ed est à ses trousses. Ils escaladent en ce moment même la charpente de la station. File sur les quais, moi je me dirige de l'autre côté du canal. On va le prendre en tenailles.

— Tu as bien dit *ils escaladent* ?!

— Ne cherche pas à comprendre et bouge ton cul.

— J'y suis dans deux minutes.

La pluie tombait si fort sur le pare-brise que les essuie-glaces avaient du mal à expulser l'eau, rendant la visibilité quasi nulle. Albuquerque fit un

brusque écart pour éviter de justesse un car scolaire arrêté sur le bord de la route. Dans la manœuvre, le rétroviseur droit du SUV se brisa au point d'impact contre l'autre carrosserie.

— Putain d'averse !

À flanc de pylône, Walker gravit le dernier barreau de l'échelle glissante. Impossible d'aller plus loin. À bout de souffle, il jeta un œil sur l'ascension du troisième homme qui le traquait. Il progressait vite et il serait bientôt sur lui. L'heure n'était pas à la tergiversation.

Les rails du métro demeuraient toujours inaccessibles, protégés par une rambarde, elle-même surmontée d'une cage grillagée. Seule une trappe de secours condamnée par un cadenas offrait l'opportunité de rejoindre les quais. En bref, toutes les pistes n'aboutissaient à rien.

Toutes, à part cette immanquable longue poutre d'acier peinte en jaune fluorescent, servant de renfort au garde-corps jusqu'à l'autre rive. Pas plus de trente centimètres de largeur et un maximum de prise au vent. Autant dire une très mauvaise idée.

Mais c'était la seule. Il n'y avait pas le choix.

En contrebas, des passants s'étaient regroupés sous une kyrielle de parapluies, attirés comme des mouches par la situation hors-norme qui se jouait trente mètres plus haut. Ils attendaient avec une curiosité malsaine la suite des événements. D'un bloc, ils hurlèrent d'effroi quand Walker s'engagea sur la poutre d'acier vissée contre la structure. Un pas après l'autre, il progressait avec prudence tel un équilibriste, luttant contre sa gravité malmenée par le vent puissant et le poids de son sac à dos. Le moindre faux mouvement et c'était la chute sur la chaussée du pont. Peu de chance d'en survivre.

McKenna venait de faire irruption dans la station en surplomb du canal et en inspectait chaque recoin. Les poils de sa moustache frisaient à cause de la pluie et il détestait cela. Presque autant que les armes à feu. Il se félicita de tenir à peu près la cadence malgré ses cinquante-cinq piges et une crise de rhumatismes chroniques.

Pour autant, aucun signe de Walker... Une vraie anguille, ce gars.

Il s'approcha des tourniquets qui permettaient d'accéder aux quais. À gauche, un belvédère vitré offrait aux usagers du métro une vue panoramique sur la pointe sud de Manhattan. Sous le ciel anthracite, on distinguait la silhouette majestueuse du One World Trade Center, tel un

géant de verre veillant sur la cité. Cela rappela à McKenna qu'il avait promis à sa fille Debbie de l'emmener visiter la tour. Encore un engagement dont il repoussait sans cesse l'échéance. Le constat était sans appel : il ne valait rien en tant que père. Et il savait que son ex-femme n'en pensait pas moins. Là-dessus, ils se rejoignaient.

À bien y réfléchir, cet objectif commun qu'il s'était fixé avec Ed et Albuquerque pouvait parfaitement faire office de porte de sortie vers une nouvelle vie. Ainsi, il regagnerait la confiance de Debbie. Cette idée lui réchauffa le cœur. D'un geste ordonné, il coiffa du doigt les poils rebroussés de sa moustache tombante — une fierté — et reprit la recherche de Walker dans la station, sans se douter que ce dernier progressait en fait à l'extérieur. Pile sous ses pieds.

Ed le talonnait sur la poutre d'acier, mais il n'en distinguait qu'une vague silhouette à cause du rideau de pluie. Lui aussi jouait au funambule contre son gré. Sujet au vertige, il luttait pour rester collé à la structure froide et trempée, avec la crainte de dévisser s'il daignait affronter le vide du regard, ne serait-ce qu'une seconde. Le vent s'engouffrait avec force dans le moindre repli de ses vêtements amples, ce qui compliquait un peu plus le parcours. Chaque centimètre de gagné était une petite victoire.

Soudain, une pensée lui traversa la tête. Que se passerait-il si le coursier décidait de faire demi-tour ? N'en déplaise à Albuquerque, il n'hésiterait pas à tirer. Après tout, lui avait encore foi en la vie. Du moins la sienne. Pour se rassurer, il tâtonna dans la poche intérieure de sa veste et sentit les contours anguleux du Glock 17.

À nouveau, Ed cria le nom de Walker avec les mains en porte-voix.

À défaut de faire réagir le principal intéressé, le hurlement réveilla une chauve-souris nichée dans un interstice du pylône contigu. L'animal quitta son abri et se déploya en longeant la poutre d'acier avant de prendre de l'altitude. Sous ses ailes, les caniveaux de Ninth Street commençaient à se transformer en torrents, à cause des grilles d'évacuation inondées. Le flux de circulation s'était considérablement réduit sur la double voie du pont. Seule une cohorte de véhicules affrontait la tempête, dont le Ford Explorer d'Albuquerque, garé sur un trottoir juste après l'édifice. Ses feux de détresse aspergeaient le bitume trempé d'un halo orangé clignotant.

Walker serra les dents.

L'averse avait gagné en puissance, rendant le moindre mouvement particulièrement compliqué. Il arrivait au bout de la poutre fluo. Ensuite, elle s'enfonçait à l'intérieur d'un pylône inaccessible et disparaissait au cœur de la structure même. L'édifice comptait dix gigantesques pieds d'acier, cinq de chaque côté du canal.

Et maintenant ?

Il s'était persuadé qu'un moyen de franchir le garde-corps finirait par se présenter. Il aurait ainsi emprunté la voie ferrée du métro jusqu'au tunnel nord en espérant ne pas se faire électrocuter. Peine perdue : entre lui et son objectif, la sempiternelle cage grillagée faisait barrage, sûrement là pour éviter les tentatives de suicide. Acculé trente mètres au-dessus du vide, Walker explora ses possibilités. Une solution de dernière minute se présenta : sauter dans le canal. Il y avait un hic : de sa position, il n'était pas certain de réussir son coup. De plus, juger de la profondeur au niveau des rives demeurerait trop risqué, surtout avec cette purée de pois. Un voile s'était abattu sur la ville.

Inexorablement, l'homme qui le traquait se rapprochait, assez pour que le coursier distingue maintenant l'arme dans sa main gauche, luisante sous la pluie.

— Putain, tu vas arrêter de gambader ! cracha Ed d'une voix âpre. Viens par ici, j'ai pas que ça à faire !

Pour asseoir son autorité, il pointa le Glock 17 et fit feu sans hésiter. L'impact du tir de sommation, à quelques centimètres de sa cible, provoqua une gerbe d'étincelles sur la poutre métallique. La déflagration déséquilibra Walker lorsqu'il recula d'un pas par réflexe. Il sentit avec horreur l'une de ses baskets glisser comme une savonnette. Il dévissa, entraîné en arrière par le poids du sac à dos, sous le regard pétrifié d'Ed. La foule réunie sous les parapluies cria d'effroi.

Avant de plonger dans le vide et de s'écraser trente mètres plus bas, il chercha à s'accrocher à un élément de la structure dans un ultime effort de survie. Ses doigts trouvèrent de justesse une prise sur l'angle d'un minuscule rebord sous la poutre. Au mépris de la douleur fulgurante, Walker s'y cramponna de toutes ses forces. Suspendu à bout de bras au-dessus du bitume du pont, il sentait ses tendons brûler, se consumer à la même vitesse que sa force intérieure, seul rempart contre la chute mortelle. Remonter lui était purement impossible. Il ne voyait qu'une alternative : un

vaste conteneur flottant fixé à la rive est, non loin de sa position. Rempli de détritiques et de sacs poubelle, il pouvait faire office de zone d'atterrissage viable, sauf que l'atteindre nécessitait de sauter avec un angle incliné. S'il se ratait, on retrouverait son cadavre de quidam sans identité, et Emily n'en saurait jamais rien.

Arrivé à son niveau, Ed se pencha prudemment au-dessus du vide et comprit immédiatement l'intention du coursier.

— Allez, laissez tomber. Enfin, façon de parler. Tu ne pourras pas viser le conteneur, même avec toutes les contorsions du monde. Et encore moins maintenant.

Avec un air satisfait, il s'accroupit sur la poutre et appuya fermement la crosse de son Glock 17 contre les doigts endoloris de la main gauche de Walker, celle qui commençait à lâcher.

— Le problème est simple, poursuivit-il avec jubilation en écrasant un peu plus les phalanges. Soit je te regarde t'aplatir sur le pont et je rentre me servir un Scotch à ta santé, soit tu te montres enfin raisonnable. Je t'aide alors à remonter, ensuite tu m'accompagnes sans faire d'histoires et tout se passera bien. Tu as ma parole. Écoute, si l'on désirait te liquider, ce serait déjà fait, crois-moi.

À bout d'énergie, Walker fixa à tour de rôle le conteneur puis la chaussée, avant de revenir aux prunelles globuleuses de l'homme penché au-dessus de lui. Il fallait bien se l'avouer, ce connard avait raison. Jamais il ne réussirait à se balancer suffisamment pour espérer se réceptionner sans danger dans le bac d'ordures flottant. La pression exercée par la crosse anesthésiait sa main et le métal biseauté lui entaillait la chair. Il ne tenait plus.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? parvint-il à articuler malgré le supplice enduré.

— Tu le sauras bien assez tôt. Alors, deal ?

— ...

Ed écrasa son Glock 17 jusqu'à entendre les os des doigts de Walker craquer.

— C'est bon. Deal ! Deal !

Chapitre 10

17:00-18:00

OceanofPDF.com

10 . 1

Vingt minutes plus tard

Lancé à vive allure, le SUV défonça le portail et s'engouffra dans le chantier coincé entre un mur aux briques déchaussées et le canal de Gowanus. Au-delà des baraquements déserts en arrière-plan, on apercevait la structure du métro aérien, brouillée par les trombes d'eau. Assis à l'arrière du véhicule et maintenu en joue par l'homme à qui il devait ironiquement la vie, Walker essaya de remettre de l'ordre dans ses idées.

Une fois de retour sur Ninth Street après son numéro de voltige, on l'avait forcé à monter dans le Ford Explorer. Une entaille profonde au niveau de la tempe du coursier témoignait d'ailleurs de la brutalité des méthodes employées. De prime abord, le trio semblait dirigé par le conducteur. Taciturne, ce substitut de Don Johnson lui jetait des regards insistants dans le rétroviseur intérieur. Sur le siège passager se tenait le moustachu en chemise bariolée qui s'était lancé en premier à sa poursuite. Il mastiquait un chewing-gum avec tant de conviction que ses mâchoires en craquaient. Une gymnastique faciale seulement interrompue par des jurons lâchés à chaque secousse de la voiture.

À sa décharge, le terrain évoquait un paysage lunaire, ponctué d'innombrables trous inondés. Les essuie-glaces couinaient en frottant sur le pare-brise embué. Devant un hangar délabré au toit disloqué, le véhicule décéléra, contourna un monticule de gravats où trônait une pelleteuse jaune avant de s'engager sur un chemin plus praticable en gravier.

Walker comprit que le conducteur connaissait les lieux. Est-ce qu'on l'emmenait dans cette enceinte à l'abri des regards pour le liquider ? Tout portait à le croire, mais cela contredisait les promesses de ses ravisseurs. *On*

a besoin de te parler, voilà ce qu'on lui avait dit. Devait-il leur faire confiance ? Absolument pas, selon son intuition.

Ils arrivèrent rapidement à l'extrémité du chantier où plusieurs bâtiments tenaient encore debout, malgré leur vétusté. Le Ford Explorer se gara devant la carcasse d'un entrepôt biscornu au flanc éventré, rehaussé de deux cheminées rouges.

— Allez, descends, lui ordonna le grand gaillard aux yeux globuleux assis à ses côtés sur la banquette.

Il se nommait Ed, d'après les bribes d'échanges durant les quelques minutes de trajet, même si les trois individus s'étaient montrés laconiques. Walker s'exécuta sans broncher et mit le cap à l'intérieur du hangar désaffecté en suivant les directives. Le canon du Glock contre son omoplate ne lui laissait guère le choix. On le menotta, les mains dans le dos, contre le tuyau d'une gaine technique au milieu de ce qu'il convenait de qualifier de dépotoir. Par le flanc droit complètement détruit, le vent s'infiltrait de toute sa puissance en projetant dans les airs une myriade de déchets.

— Et son sac ? signala le conducteur. McKenna, va me le chercher, et prends également la sacoche !

Et un nom de plus... McKenna. Reste celui de Don Johnson.

Lorsque Walker était monté dans le SUV sous la contrainte, ils avaient fourré son sac volumineux dans le coffre. Libéraient-ils la place pour y cacher dans un instant son cadavre encore chaud ? Il détestait ne pas savoir à quelle sauce il allait être mangé. D'autant plus dans une situation aussi nébuleuse.

McKenna revint — trempé — avec le sac à dos qu'il jeta sur l'une des grosses bobines de câble emmagasinées au milieu du hall. Le genre d'accessoire que les bobos chics prenaient un malin plaisir à transformer en table basse il y a une poignée d'années. Le grand front dégarni du moustachu ruisselait. La sacoche qu'il tenait en bandoulière attira l'attention de Walker, déjà en train d'élaborer différentes théories quant à son contenu, toutes plus saugrenues les unes que les autres. Finalement, le goût amer du sang le ramena à la réalité. Un filet d'écume rouge suintait de sa tempe entaillée et coulait jusqu'à la commissure de ses lèvres. Le dénommé Ed n'y était pas allé avec le dos de la cuillère.

À l'extérieur, le vent se déchaînait si fort que la toiture en tôle ondulée se soulevait par endroits dans un vacarme assourdissant. Le fac-similé de

Don Johnson s'approcha, suffisamment près pour que Walker se sente agressé par les effluves puissants de son parfum aux notes épicées. L'homme dégageait une élégance certaine. Avec un tic d'énervement, il se décala d'un cran sur la seule zone encore sèche de l'entrepôt, soucieux de ne pas salir le bas de son pantalon chino.

— Bon, je vais aller droit au but : DEA.

Il brandit dans le même temps une carte d'agent avec sa photo plastifiée à côté d'un badge doré officiel.

— Voici McKenna à ta gauche, reprit-il. À ta droite, ce gars qui t'a sauvé, tu peux l'appeler Ed, tout simplement. Et moi, c'est Albuquerque. Les présentations sont faites.

— Pourquoi diable l'agence fédérale chercherait-elle à me coffrer alors que je n'ai aucun lien avec un quelconque trafic de drogue ?

— Effectivement, c'est bien pour ça que nous ne t'arrêtons pas. Je t'explique, on a besoin que tu nous aides à mettre la main sur un fugitif. Une simple histoire à régler d'ici ce soir, et tu seras libre ensuite.

Plus les détails s'accumulaient, moins Walker en saisissait les tenants et les aboutissants. Savaient-ils seulement d'où il venait ? La réponse n'allait pas tarder.

— Une source récente nous a signalé la présence de ce trafiquant dans les sous-sols de New York. Ce que tu appelles l'Underground. Oui, on est au courant que tu y vis en jouant au coursier.

— Mais qui vous...

— Ce n'est pas le problème, coupa sèchement Albuquerque. Nous connaissons l'existence de certaines entrées de ton monde. Ce qui compte maintenant, c'est de retrouver cet homme. La DEA le traque depuis une éternité, en vain. Une cible délicate, donc. Pour la petite histoire, il a appartenu au fameux cartel de Medellín. Il officiait en tant que fidèle lieutenant de Pablo Escobar. On lui doit tout particulièrement une ribambelle de morts au sein de l'Agence.

— Escobar ? Rien que ça... Une fois encore, je ne vois pas ce que je peux vous apporter.

Albuquerque se mordilla la lèvre inférieure, comme s'il réprimait une envie de violence soudaine. Après une longue respiration, couverte par le déluge s'abattant sur le toit, il reprit :

— Son véritable nom, nous l'ignorons. À l'époque du cartel, il se faisait appeler El Lobo. Le problème, c'est qu'aujourd'hui il peut ressembler à quasi n'importe qui. Il a réussi à passer sous le radar durant toutes ces années et la seule photo dont nous disposons est celle-ci.

L'agent de la DEA brandit le cliché délavé d'un garçon posant devant un jet privé, fier comme un coq au milieu d'un groupe d'hommes armés. Lunettes de soleil vissées sur le nez, il donnait l'impression de dominer le monde malgré son jeune âge, sûrement pas plus de dix-huit ans. Après une inspection attentive de la photographie au grain prononcé, Walker reconnut le visage célèbre d'Escobar parmi les connaissances qui entouraient El Lobo.

— Il s'agit d'une copie du Polaroid d'époque, tu peux la garder. Ça pourra te servir, même si ce fils de pute est aujourd'hui proche de la cinquantaine.

Albuquerque glissa le tirage papier dans la grande poche du sac à dos du coursier.

— C'est bien gentil de me mettre au parfum, de me montrer ça, seulement vous n'avez pas besoin de moi.

— Tu te trompes, corrigea McKenna en s'immisçant dans la conversation. Sans carte existante des lieux et sans contact sur place pour nous rencarder, on est bien incapables de s'orienter dans l'Underground. Il paraît que c'est un vrai merdier de labyrinthe. Et qui plus est, on nous repèrerait en deux temps trois mouvements.

— C'est là que tu entres en scène, appuya Ed.

Albuquerque saisit fermement Walker par le cou, soucieux de reprendre la maîtrise de la conversation, et le fixa de ses billes vertes avec une détermination palpable.

— Retrouve El Lobo pour nous. À l'aide de tes compétences et connaissances du milieu, c'est largement dans tes cordes. L'affaire sera réglée d'ici ce soir, j'en mets ma main à couper. Tu réussiras là où les autres ont échoué.

Là où les autres ont échoué.

Walker comprit alors pourquoi les coursiers de l'Underground disparaissaient à tour de rôle depuis peu.

— Même si ça m'intéressait, ce qui n'est pas le cas, qu'est-ce que j'y gagne ?

— La vie, tout simplement. C'est quelque chose, même pour un pauvre mec comme toi.

Il fit un signe de tête à McKenna. Ce dernier acquiesça avant d'ouvrir la sacoche avec une satisfaction manifeste. Il en sortit une petite boîte en métal renfermant des seringues remplies d'un étrange liquide orangé. Trois d'entre elles étaient vides.

— J'espère que tu n'as pas peur des piqûres, plaisanta-t-il sur un ton sadique. Ne t'inquiète pas, je fais ça presque aussi bien qu'une infirmière.

Il s'empara méticuleusement de l'une des seringues pleines. Il tapota dessus pour chasser les bulles d'air jusqu'à ce qu'une goutte de liquide perle au bout de l'aiguille.

— Qu'est-ce qu'il y a à l'intérieur ?

— La solution pour que tu obéisses.

Peu enclin à jouer les cobayes, Walker chercha à se dégager du tuyau, malgré les menottes qui lui lacéraient la chair. Un réflexe humain, mais parfaitement inutile. L'agent de la DEA l'empoigna et lui colla la pointe de la seringue contre le cou.

— Ne nous en veux pas, argumenta Albuquerque, c'est juste une assurance.

Au moment où l'aiguille pénétra sous la peau et que le mystérieux liquide orange se dispersa dans ses veines, Walker fut presque surpris de ne rien ressentir. Seulement une vague sensation de chaleur rapidement estompée.

— Putain, mais qu'est-ce que vous m'avez injecté ?

— Une toxine dérivée de la ricine, répondit McKenna en rangeant la seringue vide dans la boîte en métal qui en contenait encore cinq autres pleines. Créée en interne et douze mille fois plus dangereuse que le venin de crotale.

— Merci de la précision.

— À l'heure où je te parle, ajouta Albuquerque, le poison s'est déjà infiltré dans les cellules de ton organisme. D'ici peu, elles vont commencer à se détériorer. Les premiers symptômes apparaîtront d'ici quatre à cinq heures environ. Le package classique comprend nausées, vomissements et douleurs abdominales. Cela va ensuite évoluer rapidement vers d'autres complications, comme la déshydratation. Tes poumons seront affectés dans le même temps et tu vas alors suffoquer de plus en plus. La mort intervient

généralement au plus tard six heures après la dose absorbée. Voilà ce qui t'attend.

— Vous êtes des putains de malades. C'est comme ça que bosse dorénavant la DEA ?

— Tu connais l'expression : aux grands maux les grands remèdes. Cette petite merveille se nomme le RX et il sert normalement à faire parler les plus récalcitrants des trafiquants qu'on arrête. Le seul antidote au monde est détenu par l'Agence.

Albuquerque attrapa soudainement Walker par la mâchoire pour orienter son visage vers la sacoche de McKenna.

— T'as vu les autres seringues, hein ? L'une d'elle contient le contrepoison. J'imagine que tu as pigé le concept. Si tu retrouves El Lobo dans les temps, on t'administrera le remède au RX.

— J'ai donc six heures pour mettre la main sur un fantôme sans nom, porté disparu depuis des plombes. Autant dire que j'ai toutes les chances de mon côté, quoi.

Albuquerque fit un nouveau signe de tête à McKenna. Pendant que l'agent détachait Walker et récupérait ses menottes, Ed approcha à son tour après être resté en retrait pendant l'injection. Ses yeux globuleux se plissèrent pour quasiment se cacher sous ses paupières. Il tendit un téléphone portable qu'il glissa dans le pantalon baggy du coursier.

— Garde ça précieusement. Il est antichoc et waterproof. Un seul numéro est enregistré dans le répertoire. Appelle dès que tu as déniché El Lobo. Amène-le à temps si tu veux l'antidote, nous restons dans le secteur de Brooklyn.

Une fois libéré de ses entraves, Walker se demanda s'il ne devait pas tenter sa chance sur-le-champ. Le remède lui tendait les bras, à quelques pas. Malheureusement, dans cette configuration à découvert, affronter simultanément les trois agents, armés et a priori surentraînés, cela signifiait une mort certaine. Après tout, sa valeur marchande n'était pas si importante que cela. Ils trouveraient un autre coursier pour réaliser leur sale besoin.

— Maintenant, prends ton sac et dégage de là, ordonna Albuquerque en joignant le geste à la parole à l'aide de son Glock 17 qu'il balaya dans l'air.

Walker obéit.

— Et n'oublie pas, le compteur tourne. Tic-tac, tic-tac.

OceanofPDF.com

PARTIE 2

OceanofPDF.com

Chapitre 11

18:00-19:00

OceanofPDF.com

11 . 1

— Alvie ?

Une nouvelle fois, pas de réponse. Une pointe d'angoisse gagna Hector Reyes qui se rhabilla en urgence dans la minuscule salle de bains logée au fond du wagon. S'il condamnait par réflexe la double porte d'entrée dès qu'il dormait ou se lavait, il connaissait néanmoins les risques omniprésents de l'Underground. Encore plus après la visite impromptue de Traeger.

— Tu es là, Alvie ?

Tendu, le père déboucha dans l'espace central de la cabine en boitant. Ces derniers temps, la douleur se rappelait à son bon souvenir dès qu'il marchait et cela commençait à lui taper sur les nerfs. À cause de cet état de fait, la moindre contrariété prenait vite des proportions démesurées. Comme à présent avec le silence radio de son fils. L'appréhension disparut lorsqu'il aperçut Alvaro sur la banquette, absorbé par le roman qu'il tenait entre les mains.

— Dis, tu pourrais répondre !

Le garçon releva la tête avec un air de surprise en se reconnectant au monde réel.

— Ah, pardon, papa ! J'étais concentré sur la fin du chapitre.

Reyes se rasséra. Il avait laissé tomber les deux heures de manutention au Marché, prévues dans l'après-midi, après que l'étranger lui ait ramené son fils blessé. La priorité était de s'en occuper, pas de le rabrouer.

— Montre-moi ta jambe, poursuivit-il d'une voix plus douce.

Alvaro referma le livre et le déposa sur la kitchenette avec autant de précautions que s'il s'agissait d'une relique sacrée. Par à-coups, il tenta de

se redresser sur la banquette, mais il abandonna vite l'idée devant la difficulté. Une larme coula le long de son visage dépité.

— Ça va aller, ne t'inquiète pas.

Prudemment, Reyes retira le bandage réalisé assez efficacement par Walker. Sans l'ombre d'un doute, la plaie mettrait plusieurs jours à se refermer. Heureusement, l'entaille principale ne saignait plus.

— Pour éviter les complications, je vais désinfecter ta blessure de guerrier. Je te préviens, Alvie, ça va piquer. Alors à toi de me montrer que t'es un bonhomme, d'accord ?

— Mouais...

— Ce n'est pas très convaincant, mais on va dire que ça fera l'affaire.

Reyes secoua la tignasse épaisse de son fils avant de se diriger vers la planque aménagée au-dessus des deux portes d'accès. Il y conservait un Beretta, des papiers importants et un kit de premiers secours acheté contre 3 CT. À l'intérieur de la trousse s'entassaient plusieurs compresses stériles, un lien pour pratiquer un garrot, une paire de gants, du sérum physiologique, un assortiment de pansements, une couverture de survie, une bouteille d'alcool éthylique et des boîtes de médicaments divers. Sans réfléchir, il attrapa l'une des compresses et l'alcool, puis s'agenouilla devant la banquette.

— Prêt, champion ?

— Pas vraiment. T'es certain que...

L'éclairage se mit soudainement à crépiter, jusqu'à ce que l'ampoule suspendue au bout d'un fil finisse par griller. L'obscurité envahit la cabine. Seul un faisceau filtrait à travers la trappe vitrée du plafond, provenant d'une lampe de la Voie 61.

— Qu'est-ce qui se passe, papa ?

— C'est certainement un court-circuit au niveau de notre transformateur, puisque la lumière n'est pas coupée dans le tunnel. Je vais aller voir ça.

Le boîtier, que Reyes avait bidouillé pour amener l'électricité, se trouvait à l'extérieur du wagon sous le marchepied. Ce n'était pas la première fois qu'il connaissait une défaillance. Le père délaissa son fils et actionna le mécanisme d'ouverture de la double porte. C'est alors que la situation réelle lui sauta aux yeux.

La superficie visible de la Voie 61 baignait dans trente centimètres d'eau. On ne distinguait déjà plus les rails, ni le rectangle de pelouse synthétique. Le mur balaféré de graffitis, qui servait de séparation avec l'ancienne zone de stockage, ruisselait de toute part.

Est-ce le résultat d'une canalisation qui a sauté ? L'hypothèse paraissait peu crédible pour Reyes. Posté en haut du marchepied, il allait en descendre quand il se ravisa brusquement. Des arcs électriques commençaient à sortir par intermittence du transformateur. À moitié immergé, l'appareil grésillait comme les braises d'un feu ardent.

— Et merde.

Le spectacle était aussi saisissant qu'inquiétant. Les salves d'éclairs rebondissaient à la surface de l'eau en projetant des gerbes d'étincelles dans un tracé anarchique mortel.

Réfléchis... Réfléchis...

Une telle infiltration signifiait qu'il se passait assurément quelque chose, soit dans l'un des deux niveaux supérieurs, soit à l'extérieur. Dans tous les cas, ils ne devaient pas s'éterniser ici. Problème : la surtension les empêchait de s'échapper.

On est pris au piège.

— Papa ?

— Tout va bien, bonhomme.

Mentir à Alvaro n'amènerait rien de bon. Reyes fit la moue et referma les portes derrière lui.

— Non, corrigea-t-il avec gravité, en fait, tout ne va pas bien. Il y a une inondation dans la Voie 61 et notre cabine a provoqué un cours-jus, donc on est coincés. Mais je vais trouver une solution, promis.

— Tu sais, si jamais on doit bouger, et bien je peux me débrouiller même si ma jambe me fait mal.

— Pour le moment, reste allongé. Je vais déjà désinfecter la plaie.

— Ah, mince. Je pensais que tu aurais oublié.

Après s'être occupé de son fils, Reyes étudia les différentes possibilités qui s'offraient à lui. En l'occurrence, aucune ne résista à l'épreuve d'une réflexion plus approfondie. Son talkie-walkie était en panne depuis une semaine. Et il ne fallait pas compter sur l'arrivée des pompiers ou d'un quelconque service d'urgences. Dans l'Underground, ce genre d'assistance n'existait pas.

— Et par là ? proposa Alvaro, le regard braqué sur la trappe au plafond.

— Elle permet simplement d'accéder au toit de la rame. Cela ne va pas nous avancer à...

Reyes eut brusquement un déclic. Son visage buriné s'illumina.

— Tu viens de me donner une idée ! s'enthousiasma-t-il en l'embrassant sur le front.

Il se précipita au fond du wagon dans la salle de bain et en ressortit avec un minuscule escabeau sous le bras, qu'il déplia sous la trappe. S'il avait condamné l'ouverture de cette dernière — par sécurité — à l'aide de lames de métal soudées, la vitre ne résisterait pas à un bon coup de hache. Il attrapa l'outil de secours accroché en évidence au-dessus d'une des fenêtres, puis grimpa sur la plus haute marche de l'escabeau.

— Alvie, donne-moi le plaid, ça me protégera des éclats. Et ne bouge pas de la banquette.

Le garçon s'exécuta et lança la couverture orangée en boule.

— Merci. Prépare-toi et ferme les yeux, on ne sait jamais.

Lorsque ses paupières s'abaissèrent, Alvaro ne put s'empêcher de prier à voix basse. Juste quelques mots étouffés. Loin d'être croyant, il estimait pourtant qu'une force invisible pilotait l'univers tout entier. C'est à cette entité qu'il adressa sa requête au moment où la vitre explosait dans une pluie de débris coupants. Le tintement du verre résonna pendant plusieurs secondes dans ses oreilles avant de s'estomper.

— C'est bon, Alvie. Tu peux rouvrir les yeux.

Reyes secoua le plaid sous lequel il s'était protégé des éclats. Au-dessus de sa tête, la trappe laissait maintenant place à un orifice aux bordures cisailées. Il les racla à l'aide du manche de la hache, puis la raccrocha à son emplacement sur la carlingue.

— Je monte un instant, précisa-t-il sans en dire plus, en enfilant sa veste en cuir.

Alvaro acquiesça, penché sur la banquette pour suivre de loin la progression de son père. Malgré une silhouette un peu enrobée, le quinquagénaire se hissa avec agilité à travers le trou béant. Ses jambes pendues dans le vide brassèrent l'air jusqu'à ce qu'elles disparaissent elles aussi.

Une fois sur le toit arrosé de la clarté cuivrée des lampes du tunnel, il en foula prudemment la vingtaine de mètres dans le but de vérifier l'étendue

des dégâts. Et le constat était pire que ce qu'il imaginait. Des filets d'eau ruisselaient absolument de partout. À ce rythme-là, dans une poignée d'heures, la Voie 61 serait complètement submergée. Nouvelle déconvenue, contrairement à ce qu'il espérait, il n'y avait aucun moyen de s'accrocher à quoi que ce soit pour descendre en sécurité. Sauter depuis le toit de la rame, Reyes s'en sentait capable, malgré les trois ou quatre mètres de hauteur et sa jambe fragile. Rattraper son fils ne serait alors qu'une formalité. Non, le véritable souci provenait de l'étendue du court-circuit dont il venait de prendre conscience. À cause de la propriété conductrice de l'eau, les arcs électriques se propageaient tout autour de leur position, et pas seulement devant l'entrée du wagon. Même en sautant le plus loin possible, le risque d'électrocution était trop grand. Autant ne pas tenter le diable.

Devant le fait accompli, ils n'avaient plus qu'une chose à faire : attendre. Attendre que le transformateur rende l'âme. D'humeur maussade, Reyes releva le col de sa veste et déblatéra quelques injures dans le vent à l'égard de ses piètres qualités d'électricien. Plus ou moins calmé après avoir déchargé sa colère, il redescendit par la trappe.

11 . 2

Les capsules de neuroleptiques fournies par Zoey commençaient à faire effet. Le traitement paraissait efficace.

À moins que ce ne soit qu'un soulagement psychologique, ma pauvre fille.

Dans tous les cas, Emily avait réussi à quitter son lit sans trop de soucis et à se traîner jusqu'à la pièce principale du local de ventilation. Depuis, elle arpentait sans relâche la dizaine de mètres carrés de la structure octogonale, où brillaient les deux immenses turbines servant jadis à renouveler l'air du métro sous Brooklyn Heights. Une main sur son ventre arrondi, l'autre brandissant le talkie-walkie, elle chercha à capter un signal, mais seuls des grésillements lui parvinrent en retour. Ray et Ayaz restaient désespérément injoignables.

Le stress la rongait peu à peu. Elle inspecta à nouveau le sol sous le volet roulant abaissé. L'eau s'infiltrait de plus en plus malgré les deux serpillères coincées contre le joint du tablier. D'où pouvait venir toute cette eau ? Une canalisation cédaît parfois, ce n'était pas du domaine de l'impossible dans l'Underground, mais la voie sans issue où ils habitaient se situait entre deux niveaux, et au sommet d'un escalier, qui plus est. Emily avait le pressentiment qu'il se passait quelque chose d'inhabituel.

Devait-elle quitter le local de ventilation avec les risques que cela comportait ? Peut-être qu'il était préférable d'attendre le retour de Ray... Les deux choix tournaient en boucle dans sa tête comme un vieux disque rayé. Prise d'une baisse de tension soudaine, la future mère se précipita dans l'annexe. Une fois assise au pied du matelas, elle avala plusieurs gorgées d'eau fraîche et se força à faire le vide, les yeux clos. Si ce genre d'inquiétude n'était pas dans sa nature profonde, elle comprenait qu'elle se

tourmentait en fait pour son enfant. Un instinct protecteur à même de la déstabiliser, elle que la vie avait rendue imperméable aux perturbations.

Lorsque ses paupières se soulevèrent enfin, elle se confronta à sa réplique sur le mur d'écrans cathodiques de l'ancien poste de surveillance. Malgré la poussière recouvrant les téléviseurs éteints pour toujours, impossible de passer à côté des traits tirés de son double. D'un soupir, elle rejeta cette image-témoin et réessaya de joindre sa moitié, sans plus de succès.

À mesure que les minutes s'écoulaient, l'eau en faisait de même, inexorablement, et gagnait maintenant l'annexe, faisant fi du volet fermé. Bientôt, si cela continuait à cette cadence, leur nid douillet deviendrait un aquarium. Agacée par la situation, Emily tritura encore les canaux du talkie-walkie avec l'espoir de rétablir la communication, mais seuls des grésillements sortirent du haut-parleur.

Étrange...

En général, elle captait au moins en sourdine des bribes de conversations en provenance de l'extérieur, des interférences ou même parfois la police. Là, il n'y avait absolument rien, comme si plus personne ne diffusait quoi que ce soit.

Calme-toi, ma grande. Après tout, il ne s'agit peut-être que d'un faux contact. Ou de quelque chose qui absorbe les signaux radio.

Comme de l'eau, justement.

Après considération, elle estima qu'une inondation globale de l'Underground était peu crédible. D'un autre côté, avec la migraine carabinée qui revenait lui tenir compagnie, elle n'avait pas les idées très claires. La boîte de neuroleptiques, pile dans son champ de vision, tomba à pic. Prendre une autre gélule ne lui ferait sans doute pas de mal.

Elle hésita un instant, le temps de sentir les larmes monter. Le poids de la solitude se cumulait à une juxtaposition de problèmes : une santé défaillante, la visite choquante de Traeger, et puis ça, maintenant. C'est alors qu'on tapa contre le volet roulant. Trois coups secs.

Enfin.

— J'arrive, Ray ! cria Emily en se ruant vers l'entrée du local de ventilation.

Elle actionna le mécanisme d'ouverture. L'eau, contenue en partie par le store, s'engouffra d'un coup à l'intérieur lorsque ce dernier se déploya.

— Je commençais à m'inquiéter av...

Non, définitivement, il ne s'agissait pas de Ray Walker.

OceanofPDF.com

Chapitre 12

19:00-20:00

OceanofPDF.com

12 . 1

Et n'oublie pas, le compteur tourne...

Des mots gravés dans la mémoire de Walker. Comme une épée de Damoclès au-dessus de sa tête. Jamais il n'aurait imaginé se retrouver dans une telle position. Il hésitait à tout révéler à Emily, pour qui il n'avait habituellement aucun secret. Était-elle en mesure d'encaisser la froide vérité ? À défaut de trancher pour le moment, il y avait beaucoup plus urgent.

À l'abri des intempéries dans le vaste hall de Grand Central Terminal, le coursier reprenait enfin son souffle. Un coup d'œil sur sa montre à quartz lui indiqua qu'il restait cinq heures avant que le RX ne fasse effet. Cinq heures d'espérance de vie. Si l'unique antidote au poison dans ses veines était entre les mains des agents spéciaux de la DEA, l'échec dans la traque qu'on lui avait confiée était inenvisageable.

Choisir de revenir sur ses pas à l'endroit même qu'il arpentait ce matin — quitte à consommer une heure en temps de trajet — s'était imposé rapidement dans son cheminement intellectuel. Une seule personne pouvait l'aider dans tout l'Underground et elle se trouvait ici. Ayaz serait probablement encore attablé avec Fayed, à lui tenir la jambe comme il savait si bien le faire jusqu'à ce que le commerçant craque et le fournisse à nouveau.

Se faufilant par Lexington Passage à travers une foule plus compacte qu'à l'accoutumée, Walker s'aventura donc pour la seconde fois de la journée dans le marché en sous-sol de la majestueuse gare new-yorkaise. La tempête avait poussé de nombreux habitants à l'imiter et les allées pullulaient de badauds. Les effluves épicés se mêlaient à une désagréable odeur de chien mouillé. Le cocktail donnait la nausée.

L'enseigne aux couleurs orientales du snack *Chez Fayed* pointa au fond de l'artère principale, entre les escalators et l'écran géant de la galerie marchande. Walker s'y précipita en snobant l'échoppe de son amie Zoey Beckman.

Pas le temps pour une visite de courtoisie...

Du coin de l'œil, il reconnut néanmoins la silhouette élancée de la pharmacienne dans sa blouse blanche, aux prises avec une horde de clients. Alors qu'il s'en détournait et jouait des coudes pour se frayer un passage parmi la cohue, Walker s'arrêta net, porté par une nouvelle idée.

Et si Zoey était susceptible de l'aider sur cette histoire de RX ? Autant ne pas se faire trop d'illusions puisque McKenna lui avait exposé les faits à propos de la toxine, mais peut-être qu'un remède alternatif existait, après tout. Quoiqu'il en soit, il ne perdrait que quelques minutes à se renseigner, maintenant qu'il se trouvait à Grand Central Market. De plus, tout avouer à la pharmacienne lui paraissait moins pénible que d'affronter la réaction d'Emily.

La liste des objectifs à court terme venait ainsi de s'établir, en tout cas pour ce qu'elle valait. Premièrement : questionner Ayaz sur le mystérieux El Lobo, l'homme recherché par la DEA. Deuxièmement : tenter d'en apprendre plus sur le RX et sur un possible traitement auprès de Zoey. Une *check-list* largement réalisable en trente minutes s'il se dépêchait, et qui lui permettrait de ne pas trop cogiter.

À quelques pas du snack, un attroupement près de l'immense écran de Grand Central Market obligea le coursier à forcer le passage. Quand certains venaient simplement y consulter les prochains départs de trains, d'autres s'agglutinaient dessous, hypnotisés par les spots de promotions et la diffusion hachurée de CNN. Sans surprise, le petit restaurant spécialisé dans le kebab croulait lui aussi sous l'afflux de clients. Walker scruta avec attention le périmètre, à la recherche de l'immanquable turban noir d'Elijah Ayaz. Après un tour d'horizon infructueux du bar, il finit par apercevoir son frère d'adoption attablé avec le patron des lieux. Sur la nappe orange s'accumulait un assortiment de tasses de thé vides. Au vu des gestes véhéments des deux hommes, la conversation semblait particulièrement animée.

Walker attrapa au passage une chaise libre, se libéra de son imposant sac à dos et s'installa avec eux sans se soucier des règles de savoir-vivre.

— Désolé, Fayed. Je dois expressément parler à Elijah. Seul à seul.

Le ton et le regard du coursier ne laissaient assurément pas le choix. Surpris par cette arrivée impromptue, Fayed bredouilla deux-trois mots en arabe d'un air renfrogné avant de déguerpir, sous les yeux écarquillés d'Ayaz.

— C'est quoi ce cirque, Ray ? s'agaça ce dernier. T'es venu bousiller mes efforts juste pour le plaisir de me faire chier, c'est ça ?

— J'en ai pour cinq minutes. Je ne t'aurais pas dérangé si j'avais pu m'arranger autrement.

Walker plonge la main dans la poche du sac à dos et en ressortit la copie du Polaroid aux couleurs estompées qu'il montra à Ayaz, le doigt pointé sur l'un des visages.

— Sérieux ? Tu viens donc me casser les couilles pour me présenter une photo d'époque...

— Ce gosse s'appelle El Lobo. Il s'agit évidemment d'un surnom, comme s'en donnent les trafiquants des cartels colombiens. Juste à côté, là, c'est Pablo Escobar. Le cliché a été pris à la fin des années quatre-vingt.

Ayaz changea d'attitude. Crispé, il réajusta ses petites lunettes rondes et posa ses coudes sur la table, les poings serrés sous le menton.

— Tu as bien prononcé le nom d'El Lobo ? coupa-t-il alors qu'il attirait l'attention de l'unique serveur pour commander un énième thé à la menthe.

— Oui, El Lobo. Est-ce que tu le connais ?

— Pas directement. Disons qu'Adrian m'en a parlé lui aussi, peu de temps avant de se volatiliser.

Cela confirma ce que Walker pressentait. Il comprenait qu'il était loin d'être le premier coursier à avoir été approché par la DEA. Adrian, dont la disparition posait maintenant question, avait eu la même idée que lui, à savoir demander de l'aide à la personne la mieux informée.

— Écoute, j'ai besoin de mettre la main sur ce gars. C'est extrêmement important. Il vit dans l'Underground, paraît-il, et je me suis dit que tu pourrais me rencarder à ce propos.

— Quel est le rapport avec mes coursiers ? À moins que vous vous soyez foutu dans la merde ensemble, toi et Adrian.

Walker inspira une longue bouffée d'air climatisé et tapota frénétiquement sur la photo.

— Je préfère ne pas t'en dire plus, c'est mieux pour toi.

— Ce qui serait le mieux pour moi, je suis à même d'en décider tout seul comme un grand.

— J'ai besoin de ton aide.

— Comment veux-tu que je te donne une réponse assurée avec ce simple cliché révolu ?

— Merde...

— Mais je peux te répéter ce que j'ai dit à Adrian. Du moins le peu que je sais, factuellement.

— Balance toujours.

Le serveur débordé apporta un thé fumant aux forts arômes de menthe. Ayaz le laissa infuser en tournant délicatement la cuillère dans la tasse. Une fois ce rituel exécuté, il dévoila ce dont il se souvenait :

— Je n'ai jamais eu l'occasion de le rencontrer, donc j'ignore à quoi il ressemble aujourd'hui. À l'époque, au début des années 2000, un contact dans la mafia de Chinatown m'a alerté de l'arrivée prochaine d'un certain El Lobo dans l'Underground. Je n'ai d'ailleurs jamais su comment il s'était procuré cette information. Quoiqu'il en soit, il me fait un topo express sur le gars, me conseille de m'en méfier comme de la peste... Tu vois le truc, quoi. J'apprends alors que son véritable nom est Gustavo Aguilar.

Walker écoutait attentivement en s'accrochant au moindre des mots. Sa vie en dépendait.

— Comme ta photo en témoigne, reprit Ayaz après une gorgée de thé, Aguilar bossait pour Escobar sur la fin de son règne. Selon ma source, c'était d'ailleurs l'un des plus fidèles lieutenants du cartel de Medellín. Imagine donc mon inquiétude. Dans la foulée, j'épluche pas mal de coupures de presse afin d'en savoir plus et je finis par en toucher deux mots à papa. Tout ça pour qu'il m'ordonne de ne pas m'en soucier. Enfin, tu connaissais Navid...

— Qu'est-ce que tu as appris d'autre ? renchérit Walker sans laisser à son frère le temps de reprendre son souffle. Aucune idée de la localisation d'Aguilar ?

Finalement, seule cette question méritait qu'on s'y attarde. Les noms dans l'Underground n'avaient que peu d'intérêt. N'importe qui pouvait se cacher derrière une fausse identité.

Quand les avantages de l'anonymat me desservent...

— La dernière fois où on a aperçu Aguilar, dévoila Ayaz, coïncide avec l'opération spéciale orchestrée par la police colombienne contre Escobar. En 1993, si ma mémoire est bonne. En plein assaut, au moment où le baron de la drogue se faisait abattre sur les toits de Medellín, notre homme a été blessé par balle, mais a réussi à prendre la tangente. Selon la légende, il aurait mis la main sur les milliards de dollars du cartel avant de s'évaporer dans la nature. Depuis, personne n'en a plus entendu parler, en dehors du renseignement parvenu aux oreilles de mon contact dans les triades.

En guise de conclusion à ce récit, Ayaz avala d'une traite le reste de son thé avec une délectation palpable. Il en réclama aussitôt un autre au serveur.

— S'il est toujours vivant, poursuivit-il sur un ton plus évasif, j'imagine qu'il a élu domicile dans les niveaux inférieurs. Pourquoi diable veux-tu le retrouver ?

— Ça va finir par déglinguer ta vessie, souligna Walker en montrant la tasse vide.

— Laisse ma pauvre vessie en dehors de ça et réponds à ma question.

— Il le faut, c'est tout.

Agacé par ces cachoteries, Ayaz balaya l'air devant lui avec désapprobation.

— Promets-moi au moins de faire attention, frérot.

Surpris par l'emploi de ce terme fraternel plutôt inhabituel dans la bouche du leader de l'Underground, Walker se releva d'un bond et attrapa le sac à dos sous la table. Il était temps de filer.

— Je ferai ce que je peux.

12 . 2

Le chauffeur déposa Bella à la hâte sur le bord du trottoir, et redémarra sans même demander le règlement du trajet. Le point de rendez-vous était à deux bons kilomètres, mais le taxi new-yorkais n'avait pas voulu poursuivre la course dans ces conditions extrêmes. D'ailleurs, plus aucun véhicule ne circulait dans les rues de Coney Island. La péninsule au sud de New York, habituellement pleine de vie grâce à ses nombreux parcs d'attractions, était totalement désertée.

L'ombre imposante de la Wonder Wheel se détachait devant le ciel monochrome déchiré par les éclairs. Du haut de ses quarante-cinq mètres, la grande roue immobilisée toisait les immeubles environnants. Seules ses nacelles remuaient encore au gré des rafales. Bella aperçut le manège alors qu'elle traversait en trombe une route transformée en torrent. Elle avait choisi de rallier le MCU Park dont les gradins dépassaient de l'enceinte. Longer le stade de base-ball lui permettrait de grappiller quelques minutes et de combler son retard grâce à ce raccourci qu'elle connaissait bien.

Curieusement, plus elle progressait en direction de l'océan, plus les bourrasques et le rideau de pluie déclinaient. Marquant une pause, à bout de souffle, la jeune mexicaine scruta les environs : pas une âme qui vive. Sa crinière de jais dégoulinante lui collait au front. Sensation presque aussi désagréable que les mains de Traeger sur ses seins. Empêtrée dans les remords, elle refoula immédiatement cette image écoeurante et reprit la marche.

Quelle idée à la con, ce rendez-vous sur Steeplechase Pier en pleine tempête !

Bella ne put s'empêcher de maudire les Suvarov. Si la famille de mafieux russes payait toujours en temps et en heure, et ne réclamait pas

d'exclusivité sur la distribution de la drogue, elle aimait en contrepartie qu'on suive ses directives. À commencer par le lieu sélectionné lors des règlements.

Quelques foulées plus tard, la jetée dépeuplée de Coney Island finit par se présenter sous des appareils bien tristes. Les habitués vendeurs de hot-dogs et de glaces s'étaient fait la malle, et toutes les boutiques de la promenade avaient fermé leur rideau.

La plage ! Putain... Mais qu'est-ce qui s'est passé ici ?

Sous les yeux éberlués de la jeune femme : l'impensable. L'océan s'était retiré à perte de vue. Derrière les filets de beach-volley, la longue bande dorée se prolongeait maintenant bien au-delà de l'embarcadère, siège d'une armée de bateaux couchés sur le flanc. Une nuée de mouettes tournait à la verticale des coques enlisées.

Bella se déchaussa rapidement et foula les premiers mètres, puis les suivants, jusqu'à atteindre l'ancien rivage. Le sable humide crissait sous ses pieds. Elle contourna un enchevêtrement d'algues, et se pétrifia alors.

Des cadavres de poissons échoués.

Il y en avait des centaines, peut-être même des milliers. Une vision cauchemardesque. En progressant davantage, elle crut repérer du mouvement au-delà des voiliers, au moment où un pâle éclat lumineux perçait derrière la masse nuageuse. Avec les mains en visière sur le front, la confirmation fut immédiate.

Effectivement, plusieurs personnes se tenaient à l'entrée de la jetée sur l'embarcadère. Les Suvarov ? Non, le lieu précis du rendez-vous ne correspondait pas et ils ne se venaient jamais à plus de deux. Question de discrétion. Rien de très surprenant puisque Traeger agissait ainsi.

Plantée au milieu de la plage dont la superficie avait triplé au bas mot, Bella scruta sa montre, emportée par la curiosité. Grâce au raccourci par le MCU Park, elle était maintenant en avance sur l'horaire prévu, alors elle pouvait bien prendre dix minutes pour rejoindre le groupe. Peut-être savaient-ils quelque chose sur ce phénomène mystérieux.

12 . 3

— C’est complètement dingue cette histoire ! Tu ne me mènes pas en bateau, au moins ?

À la vue de la tête de Walker, Zoey Beckman comprit aussitôt qu’il n’affabulait pas sur le résumé des événements de ces dernières heures. Lorsqu’il s’était présenté — pour la seconde fois aujourd’hui — avec « une terrible révélation » à lui annoncer, elle l’avait entraîné immédiatement dans la réserve de son échoppe. Terrifiée, la pharmacienne l’écoutait depuis plusieurs minutes, adossée contre une armoire.

— Je... Je ne comprends pas pourquoi la DEA se permet ce genre de méthode, reprit-elle, abasourdie. La police est censée nous protéger, j’en sais quelque chose avec Archie.

Avant qu’elle ne change d’orientation sexuelle, Zoey était sortie durant quelques mois avec un flic du NYPD, avec lequel elle entretenait encore des rapports amicaux, en dépit de l’étrangeté de la situation.

— En ce qui concerne le RX qu’on m’a injecté, est-ce que tu vois une solution ?

Elle trouva Walker étonnamment calme pour quelqu’un à qui il restait moins de cinq heures à vivre.

— Je suis désolée, il n’existe à l’heure actuelle aucun antidote contre la ricine et ses dérivées. J’avais lu dans une revue scientifique que les spécialistes expérimentaient sur le sujet, sans aboutir à quoi que ce soit de probant. Du moins officiellement. Si tu me dis que la DEA possède un remède, c’est qu’ils l’ont développé en interne. De mon côté, tout ce que je pourrais te donner pour booster ton système immunitaire ne servirait à rien.

— Je n’ai donc plus qu’à m’accrocher à leur parole et à remplir ma mission foireuse si je veux m’en sortir. Un jeu d’enfant.

Aussi résigné que déterminé, Walker estima qu'il n'avait plus rien à faire à la gare de New York. Il était temps de mettre les voiles et de voguer vers l'Underground. Quand il récupéra son sac à dos au pied d'un présentoir de la réserve, il se rendit compte que le produit affiché vantait les mérites d'une vitamine destinée à renforcer l'immunité.

Ironie quand tu nous tiens...

D'un air absent, il franchit la porte battante. Il le savait pertinemment, les faits lui donnaient peu de chances de revoir son amie. Le tumulte de Grand Central Market les enveloppa à nouveau alors qu'ils s'enlaçaient affectueusement dans l'entrée, sous le regard suspicieux de Letty, la collègue acariâtre de Zoey.

— Merci d'avoir toujours été là, se confia Walker avec un trémolo dans la voix. Sans toi, je...

— Arrête ! l'interrompit Zoey, les yeux embués.

Elle venait de joindre le geste à la parole à l'aide d'un doigt posé en travers des lèvres de son ami.

— Si quelqu'un peut retrouver ce gars, c'est bien toi, alors pas de défaitisme. N'abandonne pas, s'il te plaît.

Elle se força à détourner le regard. Une larme s'échappa et roula sur sa joue. Plus que tout, elle voulait être forte et ne pas craquer, mais l'émotion la submergea comme un raz-de-marée.

— Au fait, reprit-elle entre deux reniflements, j'y pense, je pourrais demander de l'aide à Archie. Après tout, autant que les ex servent à quelque chose.

Walker l'attrapa par le bras pour continuer la discussion à l'écart. Les clients de la pharmacie — et Betty — commençaient à se faire pressants autour d'eux. Il l'entraîna dans l'allée centrale de la galerie marchande. Face à eux, l'écran géant diffusait en sourdine les dernières informations de CNN.

— Tu crois franchement que ton ex obtiendra des renseignements ? Si la DEA n'a quasi rien sur El Lobo, le NYPD ne fera pas mieux.

— Ça ne coûtera qu'un coup de fil, et Archie a un paquet d'indics très bien insérés dans le grand banditisme. Autant le tenter. Redonne-moi le véritable nom du trafiquant.

— Gustavo Aguilar. Je sais qu'il a bossé à l'époque pour le cartel de Medellín. Pablo Escobar lui confiait ses basses besognes.

— Escobar ?! C’est du lourd ton type.

Zoey sortit un smartphone de la poche de sa blouse blanche et appela sans attendre Archie. Leur dernière conversation remontait au mois précédent et elle s’était terminée par une dispute. Peut-être qu’il ne lui en tiendrait pas rigueur. Du moins, elle l’espérait. Enfin, fallait-il encore que la communication aboutisse.

— Saloperie de réseau ! s’énerva-t-elle.

Elle tournait en rond avec le smartphone brandi au-dessus de la tête.

— Ça ne capte rien. Vu le prix de la location des boutiques, ils pourraient installer une antenne qui fonctionne correctement.

Walker jeta un œil à sa montre. Déjà 19 h 30. Habituellement, il gérait le temps à la perfection. Là, il n’était plus maître de rien. Le sablier s’écoulait et le rapprochait d’une mort inéluctable. Il aurait voulu oublier tout ça, profiter de ses derniers instants avec Emily, mais sa conscience lui ordonnait de poursuivre le combat. À moins que ce ne soit le poids des paroles de Zoey.

N’abandonne pas.

Rouge de colère, la pharmacienne cessa de se déhancher pour capter un signal.

— Merde ! Merde ! Merde ! C’est sans doute à cause de l’afflux de visiteurs. Je vais passer l’appel depuis le poste fixe de la boutique.

— OK. Mais je t’avertis, dans cinq minutes je file.

Investie dans sa mission, Zoey se ruait déjà vers son objectif au pas de course, le visage empourpré, bousculant les quidams qui avaient le malheur de se trouver sur sa route. S’il restait à convaincre Archie de collaborer — et ce ne serait pas une mince affaire —, elle avait une carte à jouer. Une carte susceptible de sauver la vie de son ami.

En attendant, le coursier se focalisa sur l’écran géant de la galerie. L’affichage des horaires des prochains départs laissa place à la transmission live de CNN. Un black au sourire charmeur énonçait les derniers titres à chaud. À cause du bourdonnement permanent de la foule dans Grand Central Market, le tout était difficilement audible. De courtes séquences vidéo illustrèrent les faits importants du jour : l’attaque dans un motel d’Huntington Beach, la montée en flèche de la violence dans les cartels de Rio, l’inquiétude face à la propagation d’un nouveau virus, et bien sûr l’ouragan Nina.

Puis, l'écran se scinda en deux, afin de laisser place à un invité rejoignant le direct, filmé depuis la webcam de son ordinateur. Selon les indications du bandeau informatif, l'homme intervenait depuis le bureau météorologique new-yorkais de Staten Island, à quelques kilomètres seulement, en tant que spécialiste reconnu des phénomènes climatiques. Barbe blanche bien taillée, lunettes à grosses montures sombres, fossettes et moue espiègle : le quinquagénaire avait la panoplie complète du scientifique cool, mais expert dans son domaine.

Walker n'entendait pas ce qu'il disait, pourtant cela avait l'air de faire réagir la foule la plus proche de l'écran. Une agitation palpable se diffusa comme une traînée de poudre et gagna progressivement tout le marché souterrain de la gare de la Grosse Pomme. Il se tramait quelque chose. Une voix s'éleva de l'attroupement et réclama à ce qu'on monte le son de l'immense téléviseur accroché à un pylône à bonne hauteur. Deux adolescents intrépides passèrent à l'action et se firent la courte échelle afin d'atteindre le panneau de commande du volume.

Les paroles de Chuck Arys résonnèrent alors dans le hall.

12 . 4

Bella eut sa confirmation lorsqu'elle atteignit l'embarcadère hors d'eau de Coney Island : non, il ne s'agissait pas des Suvarov. Le groupe au bout du ponton principal était composé d'un couple dans la quarantaine et de deux jeunes filles d'une quinzaine d'années. Le père de famille tenait en laisse un Cavalier King Charles dont les aboiements se perdaient dans la plainte du vent. Téléphone en main, les adolescentes mitraillaient la jetée asséchée, ainsi que l'immense banc de sable en arrière-plan. L'occasion rêvée d'immortaliser l'invraisemblable et d'en abreuver ces fameux réseaux sociaux que la protégée de Traeger réprouvait par-dessus tout. Elle n'avait jamais compris cette fascination pour la vie des autres. Peut-être parce que la sienne ne méritait pas qu'on s'y attarde.

Bella se dirigea vers le quatuor sous une averse battante. La trouée nuageuse à la perpendiculaire de Coney Island se resserrait, signe d'une nouvelle dégradation. En plissant les yeux, on parvenait tout juste à distinguer l'océan, retiré sur plus d'un kilomètre et perdu dans la brume. C'était comme si une pompe géante en avait aspiré une partie pour la recracher dans les cumulonimbus menaçants.

À mi-chemin du ponton, elle s'arrêta un instant et se pencha au-dessus du vide. Trois à quatre mètres plus bas, les piliers recouverts d'une mousse sombre s'enfonçaient dans le sable. De chaque côté, une cohorte de voiliers, de catamarans et de bateaux à moteur renversés jonchait la plage au milieu de débris en tout genre, en donnant l'illusion de contempler un cimetière maritime. La latino balaya du regard le quartier résidentiel dans son dos, dominé par la silhouette de la grande roue Wonder Wheel à peine visible à travers le rideau de pluie. Des curieux s'étaient rapprochés des terrains de beach-volley, intrigués par le phénomène de marée.

— Vous aviez déjà vu un truc pareil, mademoiselle ?

Surprise, Bella bondit et poussa un petit cri qu'elle regretta aussitôt. Elle détestait être prise en situation de faiblesse. Les mots étaient sortis de la bouche d'un bobo au visage jovial, accoutré d'une chemise bien trop large pour lui. Grâce au Cavalier King Charles au bout de la laisse, elle reconnut le père de famille, venu à sa rencontre.

— Pardon, continua-t-il en voyant que son interlocutrice ne réagissait pas, ce n'était pas pour vous draguer. D'ailleurs, je suis accompagné. Et je ne parle pas que de Rookie.

Il désigna le petit chien du menton, puis pointa du pouce le bout de l'embarcadère derrière lui, où sa femme et ses filles prenaient des selfies. À cet instant, une véritable armée de mouettes survola la plage dans une cacophonie de glapissements éraillés. Les oiseaux, par milliers, filaient droit vers le nord, à l'intérieur des terres. Emporté par une fougue soudaine, Rookie se fit la malle dans la même direction en échappant à son maître désarmé.

La laisse rétractable rebondit plusieurs fois sur les lattes du ponton jusqu'à se coincer dans un interstice. Arrêté net dans son élan, le chien poussa un hurlement.

— Voilà ce que c'est que de ne pas obéir, lui asséna le bobo avec un malin plaisir.

Et puis, tournant le dos à l'océan, il remarqua le comportement de la jolie Mexicaine. Elle venait de se décomposer.

— Tout va bien, mademoiselle ?

— Pu...tain.

C'est le seul mot qui sortit des mâchoires serrées de Bella. Elle referma ses poings, plus par réflexe que par nécessité, prête à encaisser le choc.

Cinq minutes plus tôt

Chuck Arys hésita avant de répondre à la question du journaliste. Il s'enfonça plus profondément dans son fauteuil, avec un air solennel imprimé sur le visage. En direct, sans filet, il savait que ses paroles auraient de l'importance, alors il fallait choisir ses mots avec soin. À la station

météorologique de Staten Island, personne n'était au courant de cette intervention sur CNN, en dehors de Lawrence. Son collègue, positionné stratégiquement devant le vivarium, surveillait d'un œil la prestation du scientifique, et de l'autre l'attitude des employés encore présents. Heureusement, la plupart se concentraient sur les relevés de marée déroutants de Coney Island. Chuck ne devait absolument pas être interrompu.

Pour le moment, leur petit manège passait inaperçu. Lawrence en profita pour vérifier à nouveau l'activité des fourmis. Il plaqua ses lunettes de myope sur la paroi en verre, à la recherche du moindre mouvement. C'était le calme plat. Les insectes restaient enfouis sous terre, ce qui corroborait les dernières données du logiciel LightWeather.

— Vous me demandez à quoi s'attendre avec Nina dans les heures qui viennent, développa Chuck en fixant la webcam. Et bien... Je dirais qu'on doit se préparer au pire, et plus vite que prévu. Encore une fois, je le répète, nous avons affaire à une situation exceptionnelle. Jamais dans l'ère moderne un ouragan n'a eu pareille puissance. Le problème que l'on rencontre avec ce spécimen extrême, c'est son comportement erratique. Les autorités n'ont pas encore conscience de la fureur des éléments que nous allons affronter, mais cela va vraiment venir.

Le journaliste de CNN se mordit les lèvres avant de poser la question suivante. Il tenait là un sujet en or, que les événements se produisent ou non. Après tout, c'était l'essentiel. Faire plier sa direction pour accepter l'interview en direct avec ce météorologue reconnu n'avait pas été une mince affaire, d'autant que la chaîne risquait gros à propager sur son antenne un message susceptible d'aboutir à une panique générale.

— Monsieur Arys, qu'entendez-vous par *le pire* ? Et pourquoi aucune alerte n'a été officiellement émise ? J'ai l'impression que ni le gouvernement ni vos confrères n'ont le même son de cloche.

— Effectivement, nous sommes tous d'accord sur le fait que l'ouragan Nina est bel et bien aux portes de New York, et les habitants peuvent le confirmer, mais je suis seul à penser qu'il est en train de... de muter, je dirais, pour faire simple. Le retrait soudain de l'océan au niveau de Coney Island en est un bon exemple. Cela peut paraître présomptueux, mais comprenez qu'aucune autre antenne météorologique dans ce pays n'a accès à la capacité d'analyse des données de nos bureaux à Staten Island.

Chuck marqua une courte pause. Il savait qu'il parlait à un rythme élevé, et il ne voulait pas perdre son audience. Malgré le caractère alarmant de ses propos, il reprit de manière plus posée :

— Concernant votre première question, je vous le certifie, la situation va bientôt se dégrader méchamment. Nous prévoyons des vents flirtant avec les 400 km/h, accompagnés de vagues monstrueuses d'une trentaine de mètres sur la côte. Les derniers chiffres qui ressortent de notre logiciel prédictif témoignent de pressions atmosphériques bien plus basses que d'ordinaire au cœur de cet ouragan d'une nouvelle trempe. En découle un poids moins important de la colonne d'air au-dessus de l'œil, ce qui aboutit à un rehaussement du niveau de l'océan là où passe Nina. J'espère que je suis suffisamment clair pour vos téléspectateurs.

— J'en suis certain. Et quelles sont vos recommandations ? Bien sûr, je me dois d'ajouter que CNN ne cautionne en aucun cas vos propos, mais nous souhaitons vous donner la parole.

Comment avoir le beurre et l'argent du beurre...

Pour autant, Chuck ne s'offusqua pas de la remarque.

— Je voudrais surtout mettre en garde les populations des secteurs de Coney Island, Brooklyn, ainsi que Manhattan. Ces trois zones sont situées dans la trajectoire de Nina. Pour l'instant, elle se trouve encore à quelques kilomètres du rivage, mais cela ne va pas durer, malheureusement. On peut s'attendre à d'énormes inondations. Dites-vous qu'il est impossible de tenir face à des rafales de 400 km/h. Et je ne parle même pas des destructions massives engendrées par la réaction en chaîne. Restez calfeutrés chez vous, évitez à tout prix les zones en sous-s...

L'image sur l'écran se figea un instant, avant que la diffusion du live ne s'interrompe. Dans la foulée, l'éclairage disjoncta dans toute la galerie. Le court-circuit plongea subitement Grand Central Market dans l'obscurité quasi totale. Seule la verrière, quatre mètres plus haut, laissait échapper une pâle clarté en provenance du hall central de la gare à l'étage supérieur. Les premiers cris d'effroi jaillirent à droite et à gauche, suivis par des pleurs d'enfants. Encore marqués par le spectre du 11 septembre 2001, certains envisageaient déjà une nouvelle attaque terroriste de grande ampleur. La rumeur se propagea comme un feu de paille. Trente secondes plus tard, le bloc de secours prit le relais. Les uns après les autres, les spots d'urgence du marché souterrain s'allumèrent en une constellation bleutée, mais

rapidement, la plupart disjonctèrent à leur tour. Dans la cohue, un vieillard non loin de Walker — qui avait suivi aussi l’annonce du météorologue — mit ses mains en porte-voix et hurla avec effroi :

— Le gars de CNN a raison ! Fuyez !

Personne ne prêta attention à l’injonction. Dans un terrible fracas à peine couvert par le grondement du public, les portes vitrées de l’entrée principale explosèrent quand la vague géante frappa. Des trombes d’eau s’engouffrèrent avec furie dans les allées bondées, les transformant en torrents mortels.

Aucune échoppe ne résista à la puissance du déferlement.

Il fallait éviter d’être pris en tenaille au milieu de l’hystérie collective, et de se faire emporter par le rouleau compresseur aquatique, d’autant qu’il charriait des tonnes de débris en tout genre. Poussé par un instinct de survie inné, et aidé de sa vision nocturne ultra développée, Walker réagit au quart de tour. Il se saisit de son sac à dos et bondit sur un stand où s’étaient des fruits exotiques, les piétina sans vergogne, puis il sauta sur un second étal, celui d’un caviste renommé. De rares bouteilles restaient toujours couchées sur leur socle. Le coursier les enjamba avec dextérité afin d’atteindre l’artère principale, siège d’une panique totale. Les arbres plantés dans les immenses pots en terre rouge avaient vacillé les uns sur les autres. Tout le monde cherchait à évacuer le secteur, quitte à écraser son voisin.

L’anarchie monta encore d’un cran quand l’imposante verrière céda sous la pression des puissantes bourrasques. Beaucoup, notamment des familles, attendaient en dessous, avec l’espoir que les secours débarquent par le puits de lumière, seul lien visible avec Grand Central Station. La pluie tranchante s’abattit sur les malheureux. L’eau vira au rouge.

Walker n’eut pas le temps de s’apitoyer sur leur sort. Il fallait vérifier si Zoey et Ayaz étaient sains et saufs au milieu de cet enfer. Il commença par ce dernier puisque le snack *Chez Fayed* ne se trouvait qu’à quelques pas. La progression se fit lente dans la pénombre. Le danger venait de partout. L’eau continuait de monter inexorablement. Et pour ne rien arranger, un vent d’une violence inouïe s’engouffrait dans le marché souterrain depuis le trou béant de la verrière. Se mouvoir sans chuter devenait compliqué. Sur son trajet, Walker repoussa à plusieurs occasions des cadavres chahutés par le courant tumultueux. Un homme désarmé croisa sa route. Hagard, il portait une femme inanimée dans ses bras. Plus loin, des stands s’étaient

écroulés, emportés par la force de la vague. Des blessés se regroupaient, quand d'autres erraient en hurlant le prénom d'un proche.

Le chaos total.

Arrivé devant le snack plongé lui aussi dans l'obscurité, Walker grimpa sur l'une des tables afin d'avoir une meilleure visibilité. La lourde enseigne, composée de lettres en néons, s'était détachée de son support et reposait à cheval sur des chaises renversées, au milieu d'une ribambelle de corps sans vie.

— Elijah ?

Aucune réponse.

Il réitéra son appel en quadrillant la zone de ses pupilles dilatées brillantes. C'est alors qu'il repéra un turban enroulé autour d'un gros tube d'acier. Il s'agissait d'une partie du système d'aération de la galerie. Les craintes légitimes de Walker se confirmèrent. C'était bien son frère adoptif qui gisait là, inerte et à moitié immergé. Les doigts recroquevillés sur son talkie-walkie encore allumé. Une vilaine plaie lui balafrait le front d'où s'échappaient des serpentins de sang. Devant la scène insoutenable, le rythme cardiaque du coursier grimpa en flèche. À l'aide d'un pied de chaise, il fit levier pour libérer Ayaz du poids comprimant sa cage thoracique. Au prix d'un effort intense, il souleva le corps, dont la température avait baissé drastiquement, et l'installa sur une table encore intacte.

Le leader de l'Underground ne respirait plus. Sans l'ombre d'un doute, il s'était noyé à la suite du choc sur la tête. Walker resta figé sans réagir, incapable d'admettre l'évidence. Perdre sa seule famille lui était inconcevable. Bien sûr, il s'en était construit une nouvelle, autour d'Emily, et bientôt de leur futur enfant. Sauf que l'intégralité de ses réminiscences de jeunesse se rattachait à Ayaz. Sans lui, une part de l'Underground s'évanouissait.

Et merde, il ne peut pas partir comme ça...

Emporté par le déni, Walker se lança avec véhémence dans un massage cardiaque, alternant bouche-à-bouche et pressions thoraciques. Les gestes s'enchaînaient, secs et précis. Il ne voulait rien lâcher dans ce duel contre la mort. Pendant un instant, il crut sentir un mouvement, un souffle. Mais non, Ayaz ne revenait pas.

Le coursier abattit de rage son poing sur le torse d'Ayaz. Cela ne servait à rien d'insister. Ce combat-là était perdu. En guise d'ultime souvenir, il récupéra le talkie-walkie dans la main de son frère, puis lui murmura quelques mots à l'oreille avec la gorge serrée. Rien de très solennel, ce n'était pas le genre de Walker. Une fois le message laissé, il recouvrit pudiquement le corps à l'aide d'une nappe du snack et se remit en marche, le cœur lourd.

Malgré les circonstances douloureuses, il fallait à tout prix vérifier si Zoey s'en était sortie. Une petite voix, celle de la fatalité, lui affirma qu'il y avait peu de chance que ce soit le cas. Pour la faire taire, Walker se focalisa sur sa lente progression dans l'allée inondée. L'eau montait à vue d'œil et rien ne semblait être en mesure de l'arrêter. L'hystérie collective avait laissé place à un calme étrange. Pour la plupart, les survivants s'étaient enfuis par les issues de secours viables. Certains fouillaient les décombres, à la recherche de proches disparus.

Arrivé sous les restes de la verrière qui crachait une cascade et un vent assourdissant, Walker prit enfin le temps de réfléchir à ce qui venait de se dérouler. Si le marché souterrain de Grand Central Market avait été touché à ce point, alors que la gare se trouvait à une dizaine de kilomètres de la baie de New York, cela signifiait que la situation était plus grave à Brooklyn, placée en première ligne. Le météorologue interviewé par CNN disait donc vrai. L'ouragan avait finalement dévié et frappé la Grosse Pomme en déclenchant l'équivalent d'un tsunami.

Dans l'Underground, Emily courait un danger bien plus important. Le savoir sans pouvoir agir pour le moment rongait littéralement Walker. Peut-être avec la même force que le poison inoculé dans ses veines. Une nouvelle fois, il tenta de la joindre sur son talkie-walkie, mais en retour, il ne reçut que des grésillements. Les mêmes que précédemment. Vu son état physique, sa femme n'avait certainement pas quitté leur domicile dans les profondeurs de Brooklyn Heights. Donc soit la communication passait mal — ce qui demeurerait envisageable au vu de la distance et des interférences liées à l'eau —, soit...

Stop ! Arrête d'imaginer le pire. Emily est coriace. Et ce n'est pas un ouragan qui va t'empêcher de la retrouver.

Une éclaircie déchira son horizon si sombre. Zoey était vivante ! Elle s'était hissée sur le comptoir de la pharmacie et appliquait un pansement sur

le menton ensanglanté de sa collègue, à la mine encore plus revêche que d'ordinaire.

— Walker ! hurla-t-elle en sautant dans l'eau, j'ai cru t'avoir perdu !

Elle se jeta dans ses bras, en larmes. L'étreinte s'éternisa suffisamment pour que Letty montre sa gêne en toussotant.

— Je suis coriace, soupira Walker. Et toi, ça va ?

— Oui. Je me trouvais dans la réserve quand tout s'est déchaîné. J'étais au téléphone avec Archie. Avant la coupure de l'appel, il a pu me donner quelques informations et il m'a promis de se renseigner plus activement d'ici une à deux heures, grâce à un ancien collègue désormais à la NSA.

— Qu'as-tu appris de ton ex ?

— Accroche-toi. Ce Gustavo Aguilar, s'il existe vraiment, n'est absolument pas recherché, ni par la DEA, ni par une autre agence. En fait, tout le monde estime qu'il est mort. Autrement dit, ces agents gouvernementaux n'ont aucune raison de te confier la mission de le retrouver.

Walker se mordit la lèvre. Il commençait à assembler les pièces du puzzle.

— Tu penses à quoi ? demanda la pharmacienne.

— J'ai également appris des choses de mon côté. Sans entrer dans les détails, quand la police colombienne a abattu Escobar, Aguilar se serait fait la malle avec une partie de la fortune du cartel.

Zoey opina en hochant la tête tandis qu'elle se débarrassait de sa blouse blanche dont les pans trempaient dans l'eau.

— Tu ne crois pas qu'il faudrait avertir les autorités ? proposa-t-elle. Il est évident que ces flics sont des ripoux.

— Je ne peux pas. Déjà parce que je ne suis personne, je te le rappelle. Et puis, je ne sais pas jusqu'où tout ça remonte. Peut-être que ces trois gars sont les seuls impliqués, mais comment en être certain ? Et quoi qu'il en soit, je n'ai pas le temps de chercher la bonne personne, celle qui finira par croire à cette histoire invraisemblable.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

Walker n'avait qu'une idée en tête : sauver son amour. Le reste, il le reléguait plus loin dans sa liste de priorités.

— Je file retrouver Emily, expliqua-t-il pendant qu'il tendait à Zoey son talkie-walkie. Tiens, prends ça. Il est positionné sur la fréquence que

j'utilise. Si ton ex assemble des éléments susceptibles de m'aider, contacte-moi, en espérant que le signal passe.

— Et toi ? Tu as de quoi...

— Ça ira, j'ai un second appareil pour te répondre.

Walker déglutit lentement. L'image-choc de la fin tragique d'Ayaz restait fixée sur ses rétines. Il tressaillit d'émotion avant de se ressaisir. Le temps n'était pas à ressasser le passé. Il fallait agir, et vite. Dans un élan de réflexion, il jugea bon d'abandonner son sac à dos. Il se déplacerait plus rapidement sans ce poids supplémentaire. Il en sortit le Polaroid que les agents de la DEA lui avaient fourni, et glissa le vieux cliché dans la poche de son pantalon baggy qui contenait déjà le smartphone destiné à les prévenir.

Zoey aida Letty à descendre du comptoir. La quinquagénaire poussa un couinement quand elle s'enfonça dans l'eau jusqu'au ventre.

— Ça va aller, ma chérie. Allez, c'est le moment de déguerpir.

La pharmacienne enlaça Walker de toutes ses forces en dissimulant son profond désarroi. Avec le jeu des probabilités, elle venait de réaliser qu'elle pourrait ne plus jamais revoir le coursier.

Chapitre 13

20:00-21:00

OceanofPDF.com

13 . 1

Derrière la vitre du cockpit de l'hélicoptère, New York était purement méconnaissable. Les secouristes de la Garde côtière des États-Unis n'en revenaient pas, ébahis par l'ampleur des dégâts, apparemment sans fin. Une situation encore plus catastrophique que prévu. Si le quartier de Brooklyn avait été durement touché, d'autres secteurs plus éloignés dans les terres témoignaient de la violence du phénomène. Implacable, Nina n'avait épargné personne, à commencer par le centre financier.

— Fais une nouvelle rotation sur Manhattan jusqu'à Central Park, ordonna un homme avec le nez rivé contre le hublot latéral.

D'un signe de tête, le pilote obtempéra et entama avec dextérité un virage serré autour de l'Empire State Building pour survoler la 5e avenue, elle aussi submergée par les eaux. Comme le reste de la ville, le gratte-ciel mythique n'était plus qu'une ombre au milieu de la nuit naissante. L'assistance aux civils en difficulté se compliquait avec les rafales encore violentes et le *black out* causé par les multiples coupures électriques. Alors ils progressaient à basse altitude, en serpentant entre les buildings, malgré les risques de collision. Sur la plupart des toits, les antennes de communication avaient disparu, soufflées par la puissance des vents à 400 km/h.

Avant que l'appareil ne bifurque en direction de Grand Central Terminal, où de nombreux appels au secours avaient été signalés, ils restèrent un instant en vol stationnaire. Le phare sous la carlingue balaya la façade du vieil immeuble aux fenêtres brisées qui leur faisait face. À certains étages, des incendies s'étaient déclarés, mais personne ne semblait pris au piège. Le projecteur directionnel éclaira ensuite l'angle de Madison

Avenue en contrebas, où un bateau de la Garde nationale slalomait entre les carcasses de voitures.

Parmi les membres de l'équipage, une impression générale se détachait : celle d'être en zone de guerre. Si les secouristes connaissaient leur métier sur le bout des doigts, cette fois-ci, la force dévastatrice inouïe de Nina compliquait sérieusement la donne. Sur l'arrondissement de Brooklyn, notamment dans le quartier de Carroll Gardens qu'ils avaient survolé quelques minutes plus tôt, beaucoup de bâtiments avaient subi des dégâts si importants qu'il n'était plus possible d'intervenir par les airs. Seuls de rares entrepôts et habitations tenaient encore debout.

Une fois aux abords de la gare monumentale, l'hélicoptère se cabra et remonta afin d'obtenir un point de vue plus général. Dans la cabine, un homme à la peau d'ébène et aux grosses lunettes épaisses surveillait sans cesse les images satellite affichées sur sa tablette. Elles dévoilaient en temps réel la position de l'ouragan, ainsi que des données techniques qui prouvaient que New York n'était pas tirée d'affaire à l'heure actuelle. L'inquiétude se polarisait principalement autour de probables prochaines vagues. Seul point positif, Nina poursuivait sa trajectoire sans en dévier pour le moment, en faiblissant à mesure qu'elle s'enfonçait dans les terres.

L'afro-américain réajusta la tige du microphone qui dépassait de son casque sombre pour communiquer avec les autres garde-côtes. La tablette montrait que *l'œil* progressait en direction du nord, au-delà de White Plains. Dans cette zone réduite d'une trentaine de kilomètres, ceinturée d'un mur d'orages extrêmes, les conditions étaient a contrario clémentes. Ce phénomène spectaculaire — mais classique — faisait toujours son petit effet, que ce soit chez les néophytes ou les spécialistes dans le domaine météorologique.

— Connecte-moi au responsable des secours au sol, demanda-t-il, en accompagnant sa requête d'une tape sur l'épaule du pilote. On a besoin de savoir où agir en premier. C'est vraiment un sacré merdier.

— Bien compris. J'essaie de le joindre.

Assis dans une position voutée à côté de l'homme à la tablette, un grand gaillard s'évertuait à caser son mètre quatre-vingt-dix dans l'habitacle étriqué. Lui seul portait une tenue militaire et une arme de poing. À chaque secousse, il poussait un juron. Il finit par relever le nez de son smartphone pour s'adresser à l'équipage.

— Vous êtes au courant du gars qui a donné l’alerte sur CNN ?

Le co-pilote se retourna.

— Vas-y, raconte.

— Un certain Chuck Arys, de l’observatoire local. Il paraît qu’il savait depuis plusieurs heures, mais personne ne l’a écouté.

— De toute façon, conclut laconiquement le black, vu la position de l’antenne météo sur Staten Island, il y a peu de chance qu’il ait survécu à la vague.

OceanofPDF.com

13 . 2

Les pattes gambadaient à vive allure sur l'épiderme. À mi-chemin de la pommette, un soubresaut effraya l'insecte. Il chercha à rebrousser chemin en quête d'un objectif plus praticable et s'enfonça dans le pli de la fossette, avant d'être bloqué par une haute paroi de poils blancs. Acculée, la fourmi se fit brutalement éjecter de son terrain de jeu. Après un long vol plané, elle atterrit près de ses congénères devant le vivarium renversé.

Encore étourdi, Chuck Arys cligna des yeux jusqu'à ce que sa vision se réajuste peu à peu. Première sensation désagréable : celle de sa chemise lui collant à la peau, imbibée de son propre sang. Pendant une seconde, il crut rêver. Mais non, tout ça était bien réel. Il se redressa dans un sursaut, sans même savoir où il se trouvait. L'information mit un moment pour être traitée par son cerveau.

— Doucement, ne te lève pas trop vite ! Tu t'es évanoui quand le chêne t'a frappé.

— Le... Le chêne ?

Lawrence désigna d'un air dramatique la plaie sur le haut du front de son collègue, puis l'aida à descendre du bureau où il l'avait allongé un peu plus tôt. Chuck inspira profondément pour oxygéner ses poumons et enfin seulement, il prit conscience de l'environnement dans sa pleine mesure. L'antenne météorologique ressemblait dorénavant à un véritable dépotoir, noyé sous un bon mètre d'eau trouble. Pire, le grand chêne rouge devant le *Ranch* s'était abattu sur le bâtiment. Déraciné par la puissance de la lame de fond. Brindilles, feuilles et débris en tout genre jonchaient les bureaux. Le tronc épais avait soufflé les vitres en s'écrasant de tout son poids. Il reposait en équilibre contre le mur d'appui sous l'encadrement de la fenêtre. Chuck comprit que le châssis n'allait pas résister bien longtemps à la pression.

— Où sont les autres ? demanda-t-il, inquiet de n'apercevoir aucun employé en dehors de Lawrence.

— Il y avait des blessés. Tout le monde paniquait. On ne savait pas si c'était risqué de te transporter dehors à cause du traumatisme, alors je leur ai dit de filer. Je ne pouvais décemment pas t'abandonner, même si tu es un chieur de première. Maintenant, il faut se tirer d'ici sur-le-champ, le *Ranch* menace de s'écrouler.

Face à son propre reflet découpé en tranches sur l'écran fissuré de LightWeather, Chuck constata que ses cheveux blancs comme neige avaient viré au rouge sur toute la partie gauche de son crâne. Si l'hémorragie s'était atténuée, une douleur lancinante lui martelait la tempe et sa bouche lui renvoyait un goût terreux particulièrement désagréable.

La curiosité revenant au galop, le scientifique contourna avec précaution le tronc déraciné et s'approcha de l'ouverture de la fenêtre pour observer les conditions à l'extérieur. Le spectacle l'effraya autant qu'il le subjuga. Le ciel surexposé revêtait des couleurs irréelles, faites d'aplats de teintes grises brillantes. Au loin, la tour du radar météorologique n'évoquait plus qu'un enchevêtrement de pylônes. Quant à la structure gonflable au sommet, le radôme, elle avait purement disparu. Envolée au cœur de l'ouragan. Peut-être en train de flotter dans la baie de New York.

— Merci d'être resté.

Chuck souligna sa remarque d'un regard entendu. Lawrence et lui se faisaient mutuellement confiance et, même s'ils se voyaient peu en dehors du travail, leur relation allait au-delà d'une simple amitié professionnelle.

— Tu plaisantes, tu me dois cinquante dollars. Je ne vais sûrement pas passer à côté juste parce que je t'ai abandonné lâchement.

Ils grimpèrent les marches d'escalier menant au palier, pile au niveau de la ligne d'eau. La main sur la poignée de la porte d'entrée, Chuck s'arrêta net. Pris d'affolement, il fouilla ses poches frénétiquement.

— Merde, mon téléphone ! Il a dû tomber quand j'ai perdu connaissance. J'ai besoin de le récupérer si jamais Jup tente de me joindre.

Au même moment, un craquement sinistre s'éleva des entrailles du bâtiment. Des fissures se formèrent à une vitesse impressionnante, d'abord sur le sol, puis le long des parois en placo. Le chêne rouge, dont les branches les plus hautes frottaient contre le plafond, commença à tanguer

sur son support instable. Au mépris du danger, Chuck se rua dans l'open space inondé où des papiers volaient de toutes parts.

— On a plus le temps ! hurla Lawrence depuis le palier.

Les mots furent avalés par le sifflement strident du vent qui s'engouffrait avec fureur dans le *Ranch*. Soudain, une secousse ébranla tout le bâtiment. Les dalles du faux plafond se déchaussèrent les unes après les autres. L'une d'elles s'effondra sur Chuck dans un nuage de plâtre. Le météorologue s'ébroua sans y prêter attention, obnubilé par la recherche de l'iPhone aux abords de son bureau. Si le modèle était étanche, le retrouver sous l'eau n'allait pas être une mince affaire. Et pour cause, on ne voyait rien. Il tâtonna en espérant tomber dessus avec un peu de chance. Concentré sur cette mission, il ne remarqua pas la crevasse en train de se propager au plafond, ainsi que les gesticulations de Lawrence au sommet des marches.

Finalement, le pied de Chuck finit par buter sur quelque chose dont la taille pouvait correspondre. En alerte, il plongea le bras dans l'eau visqueuse et sentit une surface lisse du bout des doigts.

Te voilà, toi !

Il sortit le smartphone avec un air de victoire, qui se mua immédiatement en mimique de terreur. La crevasse au-dessus de sa tête s'était tant dilatée qu'un pan du plafond se détacha dans un grondement sec. Ainsi libéré de son étau, le chêne rouge commença à basculer en faisant balancier sur le rebord de la fenêtre.

Tout se joua en un éclair.

Le bâtiment entier vacilla. Pour progresser plus vite dans l'open space inondé, Chuck se précipita par petits bonds vers le palier. Les particules de plâtre soufflées par les bourrasques bouchaient complètement la visibilité et les secousses compliquaient ses efforts dans ce véritable enfer. Un gros bloc de placo s'effondra sur le scientifique, le projetant avec force sous l'eau. Surpris, il but la tasse à deux reprises, écœuré par l'amertume des sédiments marins.

Je ne vais pas y arriver...

L'oxygène lui manquait, mais une étincelle raviva sa flamme. Il ne comptait pas faire de Jupiter une orpheline. Alors il se releva, plus combatif que jamais, tandis que derrière lui, le chêne basculait. Il sentit des branches lui lacérer le dos. L'ombre du géant était prête à le dévorer. Rassemblant ce

qui lui restait d'énergie, il plongea dans un geste désespéré en se fracassant sur les marches. Une main tendue le hissa sur le palier.

— Vite, dehors ! vociféra Lawrence.

Sans ménagement, il poussa Chuck contre la porte d'entrée au moment où le *Ranch*, fragilisé, s'écroulait comme un château de cartes.

OceanofPDF.com

13 . 3

Comme un oiseau en cage.

Ce fut la première image à laquelle se référa Emily quand elle se réveilla au milieu d'un espace restreint ceinturé de barreaux. Combien de temps avait-elle perdu connaissance ? Sans repères, elle ne pouvait que faire des estimations. *Une à deux heures* : Oui, cela semblait un début de réponse. Elle chercha à se lever, mais les étourdissements la vissèrent à terre, comme si une force invisible la retenait. Et cette odeur si particulière... *Proche du vernis à ongles*, évalua-t-elle. Le produit inhalé de force — sûrement du chloroforme — lui irritait encore les narines.

Où suis-je, putain ?

Des souvenirs vagues remontèrent progressivement à la surface. La surprise face à ce garçon si jeune, affublé d'un drôle de bonnet noir. Une allure à la fois grotesque et sinistre. Le chiffon blanc brandi sous son nez. Autant de flashes qui affluaient du brouillard amnésique dans lequel elle se débattait. Seule certitude, on l'avait délibérément endormie dans le but de l'enfermer ici.

Une prison dorée !

Le terme convenait parfaitement, au vu des barreaux de la cage qu'on avait pris soin de recouvrir d'une peinture couleur or. Emily cherchait encore à déterminer sa localisation précise lorsque son regard accrocha la grande voûte en pierres de taille servant de ciel à toute la zone.

Et elle comprit alors.

L'Arche. La tanière de Traeger. Elle aurait dû s'en douter.

Elle se souvenait que Walker lui avait parlé de cet endroit de triste réputation. Lui-même en connaissait l'existence grâce à Ayaz. Les détails correspondaient. Ainsi, si elle se fiait à sa mémoire, elle était probablement

emprisonnée au niveau -6. Au-delà de la limite. Jamais elle n'avait mis les pieds aussi bas. Elle trembla de tous ses membres, face à la réalité implacable : elle allait devoir se débrouiller pour escompter remonter et sauver deux vies. La sienne et celle de l'enfant qu'elle portait.

Se forçant à ne pas extrapoler ce qu'on lui réservait, elle balaya les alentours à la recherche de points d'intérêt, ou du moins de solutions éventuelles. Première constatation : elle n'était pas seule. L'espèce de hangar comptait une vingtaine d'individus. Les plus jeunes faisaient de la manutention devant un local. Ceux-là étaient tous affublés d'un bonnet noir, exactement comme le mystérieux garçon qui l'avait kidnappée. Dans le coin opposé, une rangée de chandeliers où brûlaient de hautes bougies projetait une lumière vacillante sur une mosaïque de matelas jaunis.

Emily fronça les sourcils pour ajuster sa vue et remarqua que deux femmes occupaient l'un des lits. Complètement nues, elles se caressaient sans aucun tabou comme si elles étaient seules, insensibles à certains regards appuyés des bonnets noirs. Les corps sculptés par les ombres se contorsionnaient au rythme de gémissements de plus en plus intenses.

Sérieux ? J'ai atterri au milieu d'un baisodrome souterrain.

Loin d'être pudique, Emily n'en revenait pas. Plus aucune règle ne semblait exister à cette profondeur et ce n'était pas pour la rassurer. À la tête de ce groupuscule d'illuminés, Traeger se donnait des airs de gourou à en voir les mœurs sévissant dans l'Arche. Une figure insensible, capable de tout et surtout du pire. La jeune femme repensa à la scène d'intimidation de ce matin, ce qui ancrerait ses certitudes.

Pour chasser de son esprit cette vision horrible, elle recentra son attention sur le dernier secteur visible depuis la cage : un demi-terrain de basket où deux hommes jouaient sous le panier. À tour de rôle, ils tentaient de marquer des lancers francs. Elle reconnut immédiatement l'un d'eux, à la carrure impressionnante. Impossible de se tromper, il s'agissait bien de la montagne barbue qui s'était introduite chez elle en compagnie de Traeger.

Sûrement son garde du corps, ou quelque chose comme ça.

Une fois ce tour d'horizon effectué, Emily analysa l'environnement proche, celui de la cage. L'équipement était spartiate : un grand seau d'eau rempli, un petit box plein de sciure et un tapis de sport déplié. Elle réalisa qu'elle faisait face à la salle de bain, aux toilettes, ainsi qu'à la chambre, le tout réuni dans dix mètres carrés. Enfin, elle repéra un plateau de cantine —

vide — à l'extérieur devant les barreaux. Autant d'indices laissant supposer qu'elle n'était pas la première à occuper les lieux.

Pour l'instant, personne ne prêtait attention à elle, mais cela n'allait sûrement pas durer. Elle devait en profiter, malgré ses vertiges. Après tout, si elle avait réussi à traverser les États-Unis à quinze ans sans un sou en poche et avec un statut de clandestine, rien ne saurait résister à sa détermination. Pas même cette prison.

Première cible : la porte d'accès, condamnée par un cadenas volumineux. Trop compliqué de ce côté-ci. Walker lui avait appris à crocheter les serrures, sauf qu'elle n'avait aucun outil à disposition. Ensuite, les barreaux. Leur écartement ne permettait pas à un corps d'adulte de se glisser entre. Par contre, ils s'enfonçaient dans un sol friable et là se cachait peut-être la faille. Avec un peu de chance, ils n'étaient pas scellés trop profondément, ce qui lui offrirait l'opportunité de se faufiler dessous. Avant, il fallait creuser. Vu son gabarit, elle estima que cinquante à soixante centimètres suffiraient.

Emily tâta la terre du pied afin de trouver la zone la moins dure. Un coup d'œil aux alentours confirma que personne ne s'intéressait à sa petite personne. L'occasion rêvée de mettre son plan à exécution. À quatre pattes, elle commença à gratter la terre avec l'énergie du désespoir. Par poignées, elle évacuait le déblai derrière elle, dévoilant au fur et à mesure le prolongement des barreaux. Le sol devint plus compact. Ses doigts raclaient maintenant le terrain avec difficulté. À la chaleur moite et au manque d'air se joignait le prix de l'effort. Elle avait l'impression qu'un ruisseau s'était formé entre ses omoplates et irriguait ses reins.

C'est alors qu'elle exhuma ce qu'elle prit au départ pour un bout de plastique rouge. En analysant de plus près sa trouvaille, elle rectifia avec effroi son jugement. Il s'agissait d'un ongle féminin arraché. Quelqu'un d'autre s'était déjà donné la peine d'essayer de s'enfuir par là.

Pas encore totalement découragée, Emily attrapa le plateau-repas en tendant le bras hors de la cage et poursuivit le déblayage à l'aide de la pelle improvisée. À force d'acharnement, elle gagna cinq centimètres supplémentaires, jusqu'à ce que l'angle de son nouveau meilleur ami cède sous la pression. De rage, les larmes aux yeux, elle envoya le plateau valdinguer à l'autre bout de sa prison.

— Vous pouvez abandonner cette idée.

La voix sourde fit sursauter la jeune femme. Sans qu'elle s'en rende compte, le colosse rouquin avait délaissé le panier de basket pour venir à sa rencontre.

— Plusieurs ont déjà tenté le coup, reprit-il avec une douceur déconcertante. Les barreaux s'enfoncent sur plus d'un mètre et sont cimentés.

Il lui parlait en déambulant autour de la cage. Emily le scruta avec toute la haine du monde dans le regard. Et avec la désagréable sensation d'être une attraction confinée dans un enclos.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? Ça ne vous a pas suffi votre petit jeu tout à l'heure ?

— Je suis Lynch, se présenta-t-il comme si cela avait une certaine importance. Je vous apporte simplement de l'eau. Celle du saut ne sert qu'à se laver, et on finit vite déshydraté à cette profondeur.

Il tendit une bouteille qu'elle attrapa d'un geste brusque.

— Merci de vous soucier de mon bien-être après m'avoir kidnappée et enfermée comme un animal, à l'aide de votre larbin à bonnet. C'est trop aimable, vraiment.

Il sourit face aux propos pleins d'ironie de la latino. Elle lui rappelait sa sœur, du moins avant que cette dernière ne parte en vrille. Avec une curiosité sans arrière-pensées, il s'attarda sur le visage atypique de la nouvelle prise de Traeger. Traits mutins, mâchoire bien dessinée, long cou gracieux et prunelles d'une clarté étonnante : elle ne manquait pas d'attraits, et surtout, elle correspondait aux critères du boss.

Tout collait pour que Traeger l'asservisse et la réduise à l'état de poupée prête à exaucer ses moindres désirs. Bien sûr, cela ne se ferait pas sans heurts, mais Lynch en était convaincu, elle avait le potentiel. Celui de prendre la place de Bella.

Bella...

Malgré ses qualités et un charisme de leadeuse née, la protégée du maître de l'Arche commençait à montrer des signes de rébellion, et en l'état, la situation devenait explosive. Elle se trompait gravement en s'estimant irremplaçable. Lynch ne donnait pas cher de sa peau.

Emily descendit d'une traite la bouteille d'eau.

— Bon, et maintenant ?

— Je...

Une ombre approchait, accompagnée de bruits de pas raclant sur le sol rocailleux. Le géant se retourna et son visage se durcit aussitôt.

— Qu'est-ce que tu f-f-fiches ici ?

Traeger sortit subitement de la pénombre, tel un spectre. Il arborait son sempiternel sourire carnassier et caressait la crosse dorée de son Magnum.

— Elle ne retrouvait pas ses esprits, alors je lui ai filé à boire.

— Ne t'approche plus d'elle sans me demander, à l'avenir.

— Très bien, boss.

Pendant que Lynch accusait la remontrance, mine fermée et épaules courbées, Emily se déporta très lentement sur le côté pour masquer le trou qu'elle venait de creuser.

Il a menti afin de me protéger, constata-t-elle, surprise du comportement de l'homme de main. Elle n'eut pas le temps d'approfondir le sujet, prise sous le feu du regard inquisiteur de Traeger.

— Ne m'en veux pas pour la m-m-manière dont s'est déroulée cette invitation.

— Effectivement. En général, je n'apprécie pas trop les enlèvements au chloroforme.

— Du chloroforme ?

Traeger sourit, dévoilant son incisive tordue.

— Ce n'est qu'au cinéma q-q-que ça fonctionne, ce truc. Il faudrait plusieurs minutes en vrai. Non, c'est une version liquide du Kolokol-1, un gaz incapacitant développé par les Soviétiques dans les années soixante-dix. Très efficace. T-t-tu savais que les Russes l'avaient utilisé lors de la prise d'otages du théâtre de Moscou, début 2000 ?

Pendant que son ravisseur étalait ses connaissances, Emily remarqua qu'il portait un accessoire à la ceinture. Elle n'y avait pas prêté attention à cause de l'obscurité, mais elle en était maintenant certaine : il s'agissait d'un talkie-walkie. Pas n'importe quel modèle. Elle le reconnut immédiatement. Son propre appareil ! Le garçon au bonnet noir l'avait sans doute récupéré sur le moment.

— C'est passionnant, mais ça n'explique pas ce que je fous là, éluda-t-elle.

Traeger fit signe à Lynch de les laisser. Le géant obéit sans broncher et traîna sa carcasse jusqu'au panier de basket où il reprit ses lancers.

— Alors, réitéra Emily avec aplomb, quel est le sens de tout ça ?

— Pas de fioritures. Direct à l'essentiel. J'aime ce trait de caractère ! Pour te répondre le plus franchement possible, je n'ai pas encore décidé quoi faire de toi, mais tu dégages ce petit quelque chose qui me donne envie de t'apprivoiser. Tu piges ?

— Ce que je pige surtout, c'est que vous êtes un dangereux taré. Vous n'aurez jamais rien de moi, alors ne perdez pas votre temps.

— Justement, le temps, ce n'est pas ce qui manque ici. Ne p-p-précipitons pas les choses, laissons-les venir, comme une brise avant la tempête.

OceanofPDF.com

Chapitre 14

21:00-22:00

OceanofPDF.com

14 . 1

Après trois quarts d'heure de déambulations dans les tunnels inondés de l'Underground, sous les quartiers de Murray Hill, Greenwich Village, Soho et Chinatown, Walker avait débouché au sud de New York, près du pont de Manhattan. Traverser l'édifice s'était avéré particulièrement périlleux à cause de la puissance du vent qui balayait sans relâche le détroit. Jamais le coursier n'avait vu l'East River atteindre un tel niveau. De grosses déferlantes agitaient sa surface où ballotaient des centaines de cadavres de goélands et de cormorans. Personne n'avait pris le risque d'emprunter la passerelle pour piétons du pont, même si elle se trouvait suffisamment haut.

Personne, sauf Walker.

Complètement trempé de la tête aux pieds, il conservait une cadence infernale, mû par un objectif primordial qui effaçait presque tous les à-côtés de la journée : Emily. En ce qui concernait le reste, comment retrouver l'insaisissable Gustavo Aguilar dans ces conditions cataclysmiques et stopper le compte à rebours fatal ? D'autant qu'il courait peut-être après un fantôme. Après tout, rien n'indiquait que l'ancien lieutenant d'escobar était encore de ce monde. Lucide, Walker se doutait bien que ces paramètres ne changeraient rien pour les agents de la DEA et qu'il pouvait faire une croix sur l'antidote au RX s'il n'allait pas au bout de sa mission.

Une fois parvenu au bout de la passerelle, il tenta une nouvelle fois de communiquer par talkie-walkie.

– *Ray à Emily. J'arrive sur Brooklyn Heights, je serai au poste de ventilation dans une dizaine de minutes.*

Silence sur la bande de fréquences. Autre essai sur un canal alternatif.

– Ray à Emily. Est-ce que tout va bien, chérie ? Terminé.

Le visage sombre, Walker rangea le talkie-walkie d'Ayaz et se dirigea vers la promenade de Brooklyn Heights, en partie détruite. De là, on distinguait dans son ensemble l'immense couche de stratus enveloppant Governors Island, la statue de la Liberté ainsi que la skyline. Au-dessus de l'horizon bouché, seul le sommet du One World Trade Center perçait. Comme si la Grosse Pomme cherchait à montrer qu'elle tenait encore debout, malgré cette épreuve de plus.

Le jardin botanique surgit à l'extrémité de la promenade. Ou plutôt ce qu'il en restait. Presque toutes les tuiles du toit s'étaient envolées et de nombreux éléments de décoration flottaient devant le portail, dans une eau verdâtre. À l'inverse, le local attenant avait bien mieux résisté à la vague et à la fureur de Nina, en raison de sa forme compacte et d'une position avantageuse.

Walker s'y engouffra après avoir déverrouillé la porte en métal à l'aide de sa clé rouillée. Une fois à l'intérieur, il constata que la trappe d'accès était ouverte, et encore ruisselante. Sur le sol mouillé, une casquette et un jouet en bois attirèrent son attention.

Bizarre...

Comment retracer le fil des événements ? En admettant que l'eau se soit infiltrée ici aussi, des *grounders* avaient sans doute cherché à fuir par cette sortie, avant de se rendre compte qu'ils étaient coincés sans clé. En dehors des coursiers, peu de personnes dans l'Underground possédaient un pass pour ouvrir certains accès, dont celui-ci. Il n'y avait aucun corps dans le local, cela sous-entendait donc qu'ils avaient rebroussé chemin.

Dans des conditions sûrement atroces.

Dans ce secteur particulièrement touché, chaque conduit, chaque tunnel devenait un piège implacable. Avec une boule au ventre, Walker imagina le calvaire enduré par certains de ses compatriotes. La panique. La fuite dans l'obscurité. Les bousculades au cœur de boyaux balayés par des trombes d'eau.

Emily va bien. Elle t'attend.

Mais le coursier ne put s'empêcher d'extrapoler, alors qu'il attrapait les barreaux glacés de l'échelle et qu'il disparaissait dans les ténèbres.

OceanofPDF.com

14 . 2

Le faisceau de la lampe du smartphone balaya le conduit par à-coups, éclairant de manière fugace les parois luisantes de boue. En dehors de ce faible éclat, l'obscurité dévorait tout. Les sens en éveil, Jupiter avançait à tâtons, attentive au moindre bruit. En cet instant, elle aurait troqué n'importe quoi contre les pupilles de Walker. Là, elle faisait avec sa vision défaillante dans la nuit. Et avec ces saletés d'insectes. Elle essayait de les oublier, pourtant cela grouillait au-dessus de sa tête depuis que les rares lampes d'appoint avaient grillé. Pour ne rien arranger, la déshydratation la gagnait et l'air commençait à manquer. Chaque inspiration ressemblait à une épreuve tant ses poumons luttaien

Plus grave encore, le défaitisme l'envahissait peu à peu, sournoisement.

Depuis sa plus tendre enfance, la peur du noir n'avait jamais affecté Jupiter, mais elle se sentait maintenant à deux doigts de craquer. Si elle s'évertuait à chasser cette idée presque apaisante, jeter l'éponge lui était venu plus d'une fois dans le dernier quart d'heure. S'asseoir dans la boue, laisser ses larmes sortir et mourir à petit feu. Et puis, elle finissait toujours par se raccrocher au mince espoir d'être sauvée. Cette expectative lui permettait de repousser ses limites, même si elle savait au fond que personne ne volerait à son secours. Non, elle ne devait compter que sur elle-même.

Walker était parti depuis une éternité et Jupiter avait perdu la trace de ses partenaires Charlie et Jackson pendant le mouvement de panique créé par le passage de la déferlante dans l'Underground. Les millions de mètres cubes d'eau propulsés à une vitesse ahurissante n'avaient laissé aucune chance à la population locale. Quand certains s'étaient retrouvés pris au piège dans des boyaux inondés, d'autres avaient purement été emportés par

le monstre comme des fétus de paille. Des morts par dizaines, sans discernement. En un éclair.

Jupiter vivait encore, contre toute attente. Elle s'en était tirée avec seulement une plaie au niveau du coude, un hématome sur le front et une côte douloureuse lui rappelant qu'elle avait été piétinée dans la confusion.

Elle rassembla les morceaux et se remémora...

Tout d'abord ce bruit tonitruant, puis un afflux massif de *grounders* paniqués. Une bousculade où elle se sent violemment projetée au pied d'une cavité. C'est le voile noir. À son réveil, alors que le chaos a fini par se taire et laisser place à la désolation, elle comprend, hagarde, que le recoin où elle s'est évanouie a joué un rôle de rempart contre la vague. Vient ensuite la peur indicible de la solitude. La recherche laborieuse de ses deux techniciens, portés disparus. Les déambulations à l'aveugle durant des minutes interminables jusqu'à parvenir à s'extraire de la zone la plus inondée.

Maintenant, il fallait sortir de cet enfer. Mais où aller ?

À force de revenir sur ses pas, elle devait l'admettre : elle était complètement perdue. Son sens de l'orientation déficient n'aidait en rien et il ne lui restait en mémoire que des fragments épars des indications de Walker. A priori, elle se trouvait toujours au niveau -2 puisqu'elle n'avait pas gravi de marches ou de montée abrupte.

Jupiter progressait avec une lenteur de tortue. Le chemin bifurqua et la pente se fit alors plus prononcée. En la suivant, précédée par le faisceau lumineux de son smartphone, elle aboutit à une zone boueuse bien plus haute de plafond. Une ombre massive se détacha dans l'obscurité, puis une seconde, et une troisième. Des colonnes rouillées.

Je reconnais cet endroit...

La jeune femme en était quasi certaine, il s'agissait de la salle où Walker les avait laissés. En guise de confirmation, la station électrique se

matérialisa, baignée dans un halo rouge provenant de la seule lampe encore en activité.

— Putain, je suis revenue au point de dép...

Sur le qui-vive, elle arrêta de se lamenter à voix haute. Elle prêta l'oreille avec attention, et cette fois-ci, elle entendit parfaitement le cri. Un mot court dont l'écho se répercuta dans les tunnels de l'Underground. Elle mit un peu de temps à le décrypter clairement.

Emily.

La coïncidence était trop grande. Ce prénom avait surgi quelques heures plus tôt au détour d'une conversation avec leur guide.

— Walker ! C'est toi ? hurla Jupiter avec les mains en porte-voix, le buste penché en avant.

Des bruits de pas résonnèrent de l'autre côté du local électrique. Quelqu'un approchait.

— Walker ? réitéra-t-elle avec désespoir.

La youtubeuse n'en menait pas large, le bras tremblotant tendu devant elle pour éclairer son espace vital. L'imagination lui jouait des tours et des formes horribles éphémères se dessinaient sous ses yeux, avant de se désagréger à chaque changement d'orientation du téléphone.

— Jupiter ?

Elle souffla de soulagement quand elle aperçut la silhouette de Walker sortir de la noirceur. Ses deux billes brillaient comme celles d'un chat. Sans réfléchir, elle se jeta dans ses bras et resta un moment agrippée ainsi, jusqu'à ce qu'elle sente une gêne s'installer.

— Que fais-tu encore là ? s'enquit-il. T'es toute seule ?

— C'est une longue histoire.

Pendant que le coursier vérifiait l'état des blessures de la jolie rousse, elle résuma la situation entre deux sanglots. De son côté, il revint sur sa mésaventure à Grand Central Market, en omettant volontairement l'épisode lié à El Lobo et l'injection du poison. Jupiter l'écouta attentivement avant d'en venir à la question embarrassante qui lui brûlait les lèvres.

— Je t'ai entendu crier le nom de ta compagne... Elle a disparu également ?

Walker répondit d'un hochement de tête à peine perceptible.

— Quand je suis arrivé à l'ancienne station d'épuration où nous avons nos quartiers à ce niveau, elle n'était plus là.

La jeune femme nota que le ton du coursier avait changé, soudainement beaucoup plus grave.

— Peut-être qu'elle s'est démerdée pour remonter à la surface, non ?

— J'en doute. Elle est enceinte et fragilisée par une maladie. Les boîtes de neuroleptiques qu'elle doit prendre se trouvaient encore sur place. Elle n'aurait pas quitté les lieux sans les emporter.

À la recherche d'une explication viable et rassurante, Jupiter laissa échapper un gémissement de douleur quand Walker tritura son hématome sur le front. Elle sentit alors la chaleur de son sang s'écouler sur ses paupières.

— Désolé, je devais atténuer le gonflement. Ça devrait aller. Tes blessures sont superficielles.

— C'est quand même dingue tout ça, réagit la youtubeuse en s'essuyant d'un revers de bras. Je ne pensais pas qu'une telle catastrophe soit possible.

— Personne ne s'en doutait. À part ce gars sur CNN.

— Quel gars ?

— Peu importe. Un météorologue new-yorkais qui intervenait sur le sujet quand la vague a frappé. Chuck... Chuck-quelque chose. Si les autorités l'av...

— Chuck Arys ?! le coupa Jupiter en bondissant sur lui.

— Euh, c'est ça, il me semble. Tu le connais ?

Jupiter resta interdite, les bras ballants, avant de fixer Walker dans ses prunelles luisantes.

— Un peu que je le connais, c'est mon père ! Une sommité dans sa branche. Il ne sait pas que je me trouve dans ce merdier. J'essaie d'appeler régulièrement, mais ça ne passe jamais.

— Le réseau ne fonctionne pas ici, c'est pour ça que nous utilisons les talkies-walkies. Allez, viens maintenant. Suis-moi en silence, et range-moi ce téléphone. Ta lumière m'éblouit.

Sans lui laisser le temps de réagir, il l'attrapa par le bras et l'entraîna dans son sillage à vive allure. Walker contournait les entraves dans une obscurité quasi totale par endroits. Malgré l'ordre de se taire, Jupiter se hasarda à poser une question.

— Comment t'es venu ton super-pouvoir de nyctalope ?

Distraite, elle buta sur un parpaing, ce qui lui fit lâcher un cri de douleur, suivi par une flopée d'insultes.

— Avec les années passées dans l’Underground, j’ai su développer ce don, tout simplement. Attention à la barre de fer à ta droite.

Il l’aida à franchir l’obstacle et reprit à une cadence encore plus élevée.

— Et ils sont tous comme toi dans ces tunnels ? Avec cette caractéristique, je veux dire.

— Non, on est peu à la posséder. La génétique doit sûrement y être aussi pour quelque chose.

Jupiter faillit s’étaler à nouveau en glissant sur un rivet, qu’elle injuria avec une vulgarité sans nom. Ils venaient de dépasser une rangée de colonnes dont la rouille brillait sous l’éclat d’une flamme vacillante. Accrochée dans un recoin en hauteur, la torche avait étrangement été épargnée par le passage de la vague. Walker s’arrêta net à proximité, face à une bâche en partie arrachée.

— Voici notre moyen de transport. J’espère que tu n’as pas peur des toiles d’araignées.

Jupiter déglutit en apercevant le monte-charge suspendu au-dessus d’un gouffre abyssal.

— Mais... J’ai du mal à comprendre. On ne cherche pas à grimper ?

— Si. Mais au préalable, on va devoir descendre. Je suis arrivé par un chemin que tu ne pourras jamais emprunter pour ressortir de l’Underground. Un pan du niveau supérieur est complètement inondé et il faut progresser sous l’eau dans un long bras plongé dans le noir total. Même si t’es une bonne nageuse, c’est beaucoup trop dangereux avec ta vision.

— Pardonne-moi d’être bigleuse de nuit, hein ! De toute façon, je suis nulle en natation, donc je vais faire confiance à ton jugement.

Walker installa la jeune femme dans la cage en bois et lui expliqua sommairement comment activer les poulies en tirant sur la corde. En dehors d’un hurlement strident à cause d’un insecte non identifié, le trajet se déroula sans encombre.

— C’est bon ! brailla Jupiter. Je suis sortie du... du panier quoi. Tu peux remonter le truc. Par contre, c’est inondé ici.

— À quel point ?

— Disons que l’eau m’arrive à mi-cuisses.

— On fera avec, conclut Walker en empoignant la corde pour faire venir la cage à lui.

Il y prit place à son tour, recroquevillé au maximum, et entama sa descente dans le boyau lugubre. Il ne trouverait certainement pas Emily au -3, mais il espérait faire d'une pierre deux coups, à savoir ressortir pour fouiller les abords des différentes entrées menant à l'Underground, et sauver dans le même temps la peau de Jupiter. Le hasard avait remis la youtubeuse sur son chemin et il ne pouvait décemment pas la laisser tomber.

L'un des héritages du père d'Ayaz. Presque trois décennies plus tôt, il avait inculqué au jeune Walker sa croyance dans le destin. Si des événements interféraient dans nos vies, ils avaient tous une raison d'être, qu'on en décode ou non le sens. Cette philosophie, Walker la chérissait. À défaut de la mettre sur un piédestal et de la propager à son tour, elle l'accompagnait en permanence, à chacune de ses décisions. Au contraire, Emily ne jurait que par le libre arbitre, et ils s'étaient plus d'une fois chamaillés sur le sujet. Alors il ne l'évoquait plus.

Des étincelles jaillirent lorsque le monte-charge racla la roche, avant de stopper sa course sous l'eau stagnante. Walker s'en extirpa, la mine préoccupée.

— Dépêchons-nous, lâcha-t-il sans enjoliver la réalité. Dans peu de temps, toute cette zone sera entièrement engloutie.

Preuve que l'électricité fonctionnait encore à ce niveau, les ampoules reliées au fil de cuivre serpentant au-dessus de leur tête étaient pour la plupart allumées. À la manière des cailloux blancs du Petit Poucet, elles traçaient un chemin à travers une enfilade de salles désertes où s'étaient agglomérés une myriade de déchets et d'accessoires hétéroclites comme des transats de plage.

Le binôme fendait l'eau à grandes enjambées. Se mouvoir dans ces conditions dévorait l'énergie à vitesse folle. Stimulée par son orgueil et la volonté de ne pas passer pour un boulet, Jupiter puisait dans ses dernières réserves, avec la crainte de manquer de carburant pour aller jusqu'au bout. Une chose certaine, elle faisait confiance à cet homme qu'elle suivait aveuglément.

Heureusement, le trajet balisé par les ampoules n'était pas trop tortueux. Jupiter se laissa guider en silence, trop épuisée pour poser des questions ou commenter la situation hors-norme. Et puis, ils finirent par tomber sur un corps mutilé à la peau violacée qui ballotait entre deux bobines industrielles de chantier. D'autres découvertes macabres suivirent rapidement.

L'étroitesse des lieux empêchait de détourner le regard, alors il n'y avait pas le choix : il fallait affronter la mort en face dans ce qu'elle avait de plus viscéral.

Dix minutes plus tard, ils atteignirent leur objectif : une large porte en acier flanquée de l'inscription « Sortie interdite ». Jupiter en profita pour vomir toutes ses tripes après avoir refréné ses nausées depuis son premier cadavre.

— C'est quoi ce truc ? bafouilla-t-elle en recrachant un filet de bile. C'est un passage direct vers l'enfer ?

L'accès, fondu au sein même de la roche sombre, était scellé par une longue barre de métal vissée en travers. Walker la détailla de près, visiblement agacé, sans tenir compte de la question.

— Ça, c'est un problème.

Il posa le doigt sur l'un des rivets qui la maintenait en place.

— La dernière fois, ce n'était pas là. J'ai bien un pass pour la serrure, mais il ne sert à rien en l'état.

— Par *ce truc*, reprit Jupiter, je parle de cette porte. Où est-ce que ça mène ?

— Au Brooklyn Battery Tunnel, qui relie Manhattan à Brooklyn. C'est notre sésame pour la surface.

— Tu veux dire qu'on se trouve actuellement sous l'East River et ton projet, c'est d'emprunter cette sortie ? En plein ouragan. Et alors qu'un tsunami s'est déversé sur la ville. Ton tunnel sera forcément sous les eaux.

— Si tu as une meilleure idée, je suis preneur, Jup.

Jupiter resta silencieuse, les bras croisés. L'éclairage ambiant dessinait des ombres sur son visage moucheté d'innombrables grains de beauté.

— Très bien, il va nous falloir trouver quelque chose pour venir à bout de ces satanés rivets, sinon on peut dire adieu à notre plan.

— Tu penses sincèrement qu'on va réussir ?

— Le Brooklyn Battery Tunnel est équipé d'un système de sécurité en cas d'inondation. Ne reste qu'à espérer son bon fonctionnement. Maintenant, laisse-moi réfléchir.

Walker prit appui contre la porte scellée et se força à faire le vide dans sa tête. Il balisa de mémoire tous les points d'intérêt du secteur, jusqu'à la Voie 61 qui jouait le rôle de pont vers le niveau inférieur. Rien d'utile ne

ressortait. Et soudain, une réminiscence le mit en alerte. L'image, d'abord incertaine, s'affina peu à peu afin de laisser apparaître un objet bien précis.

La hache ! La hache de ce gars dans le wagon au fond de la Voie 61. Reyes...

Il se souvint du moment où Hector Reyes l'avait invité dans sa cabine, pour le remercier d'avoir sauvé son fils. Il matérialisa la hache de secours, fixée au-dessus d'une des fenêtres.

Oui, elle fera l'affaire.

Les rivets allaient passer un sale quart d'heure.

OceanofPDF.com

14 . 3

Nouveau chapitre. Nouvelles pistes à suivre. Chaque fois, le rituel était le même. Le jeune Alvaro puisait dans son imagination et cherchait à devancer l'histoire, quitte à emprunter de mauvaises directions. Effectivement, ce qu'il envisageait pour les personnages de ses livres s'avérait rarement conforme, mais il aimait ça. S'il n'en avait jamais parlé à son père, de peur de le contrarier, il se projetait comme un futur romancier, magicien des mots prêt à entraîner ses lecteurs dans des intrigues foisonnantes. Bien sûr, à huit ans, rien ne pressait et il devrait encore montrer les preuves de son talent. En attendant, il restait de l'autre côté de la barrière.

De quoi se changer les idées après les derniers événements. Déjà, il y avait eu l'accrochage avec les morveux, puis leur seconde attaque en traître. Et maintenant, un problème encore plus grave se présentait : quitter l'Underground sans se faire électrocuter.

Assis en tailleur au centre du toit de la cabine, Alvaro leva les yeux du roman et les déporta vers son père, en train de tourner nerveusement en rond autour de lui. Soudain, Hector Reyes arrêta de faire les cent pas. En pleine réflexion, il frotta la crosse de son Beretta contre ses joues rugueuses.

— J'ai une idée, fiston. Dangereuse, mais qui pourrait fonctionner.

Le garçon se redressa, intrigué.

— Je savais que tu finirais par trouver !

— Quand je te le dirai, je veux que tu t'allonges à l'autre bout du toit.

— Pourquoi tu...

— Ne discute pas !

Reyes rangea son Beretta et inspecta la zone inondée du marchepied en se penchant au-dessus du vide. Tout autour du wagon, dans la pénombre, des arcs électriques d'un bleu vif brisaient la surface de l'eau en s'échappant du transformateur dans un bourdonnement continu.

Le quinquagénaire hésita à mettre en pratique le plan insensé qui venait de germer dans son cerveau. Sur une échelle d'un à dix, il estimait le risque à neuf. Mais à défaut d'une solution alternative, il n'avait pas le choix. Alors il retourna à l'intérieur de la cabine par la trappe dont il avait cassé le verre précédemment. Méthodiquement, il récupéra ce qui pourrait leur être utile : lampe de poche, chargeur supplémentaire pour son arme, barres chocolatées, gourde remplie et couteau élimé. Il vida ce butin dans un sac à dos en cuir tanné et y ajouta le contenu de la trousse de secours.

— Alvie, attrape ! cria-t-il en le tendant vers la trappe.

Même s'il ne comprenait pas ce que son père faisait, le garçon s'exécuta et agrippa l'une des sangles. À quatre pattes dans la minuscule kitchenette, Reyes s'affaira à débrancher la petite bouteille de gaz reliée à la plaque de cuisson. Dans cette position, sa jambe le lançait encore plus que d'habitude, mais il était hors de question de se relâcher. Oubliant la douleur, il fouilla ensuite dans le box sous la banquette et en extirpa une cordelette ainsi que la photo d'identité d'une belle femme à la peau hâlée. Plein de nostalgie, il embrassa le portrait argentique avant de ranger le cliché dans la poche de son pantalon.

Très bien, allons-y.

Une fois remonté sur le toit, sous le regard curieux de son fils, il noua la fine corde tressée autour de la poignée de la bouteille de gaz et fit coulisser cette dernière avec précaution le long de la paroi du wagon. Progressivement, elle disparut sous l'eau. Quand elle fut positionnée comme il le souhaitait, pile au-dessus du boîtier servant de transformateur, Reyes respira un grand coup.

Il ne restait plus qu'à valider l'étape finale. La plus risquée et incertaine.

— Alvie, ordonna-t-il en reprenant en main son Beretta, va t'allonger là-bas, le plus loin possible. Et ne relève surtout pas la tête avant que je te le dise.

Le canon de l'arme s'inclina en direction de la cible, cernée de multiples décharges électriques. Reyes actionna la glissière sur le dessus du semi-automatique ce qui envoya la première cartouche dans la chambre.

Une fois le guidon positionné sur la bouteille de gaz, les jambes bien ancrées sur le toit, il fit feu sans trembler. La balle s'extirpa du tube et transperça la fine couche d'acier, à peine ralentie par la densité de l'eau. La réaction fut immédiate.

Une déflagration souffla littéralement un pan du wagon. D'abord un éclair lumineux, aussitôt suivi d'une intense vague de chaleur. Reyes la sentit lui lécher le visage quand il fut projeté en arrière comme une poupée de chiffon, dans un feu d'artifice de filaments incandescents. Une odeur désagréable de roussi se faufila dans ses narines. La dernière sensation avant qu'il ne perde connaissance.

— Tu es certain que ce Reyes peut nous aider ? Et comment le connais-tu ?

Alors qu'ils progressaient vers la Voie 61 en suivant les rails, de l'eau jusqu'à la taille, Jupiter posait question sur question à Walker. Une manière de penser à autre chose. En tant que reine du contrôle, ne plus rien maîtriser lui devenait pesant. Elle avait l'impression de dériver, à la merci de la moindre fluctuation qui se présentait.

— Tu devrais arrêter de parler autant, tu vas t'épuiser.

Jupiter repoussa les mèches rousses dissimulant son visage marqué.

— Je le suis déjà, épuisée. Et ça me change les idées de t'écouter.

— Très bien. Disons que j'ai sauvé son gosse et ça m'a conduit jusqu'à lui. Un bon bougre, marginal, mais plutôt débrouillard. Il a trouvé refuge dans un vieux wagon réaménagé. Je me souviens y avoir vu une hache.

— OK, donc on se rend chez un bûcheron. Ou un psychopathe. Tout va bien.

Jupiter partit dans un rire nerveux, rapidement étouffé par le désespoir.

— On va s'en tirer. Fais-moi confiance, Jup.

Walker aurait aimé donner plus d'impulsion à ses mots, mais lui-même n'y croyait plus trop. Les événements se déchaînaient depuis le début de cette journée infernale. S'il s'était focalisé logiquement sur Emily durant les deux dernières heures, il n'oubliait pas son objectif : El Lobo. Mais comment mettre la main sur cet homme insaisissable à temps ? Il pouvait se trouver n'importe où dans l'Underground. Ou à l'extérieur s'il s'était enfui.

Autre possibilité : qu'il ait été l'une des nombreuses victimes de Nina, comme tant de *grounders*.

En proie au doute, le coursier baissa les yeux sur sa Casio. Le cadran indiquait 21 h 40. Selon les mots d'Albuquerque — il se souvenait parfaitement du nom des trois agents de la DEA —, le poison agirait d'ici minuit si on ne lui injectait pas l'antidote. Et il serait fatal. Un timing serré pour espérer une fin heureuse.

Au détour d'un virage, une découverte pour le moins insolite stoppa la progression du binôme. Un rouleau de gazon synthétique flottait au milieu d'une pile de détritux.

— Je le reconnais ! signala Walker. C'est le jardin artificiel de Reyes. Il s'est sûrement fait la malle à cause de l'inondation. On approche.

Complètement exténuée, Jupiter répondit d'un simple hochement de tête. Elle avançait machinalement en tenant fermement la main de son guide. Une manière de conserver un rythme constant. Sous la surface trouble, les rails s'illuminaient à chaque fois qu'ils franchissaient le rayon d'action d'une ampoule encore en service, et s'évaporaient quand la réfraction ne faisait plus effet. Le genre de chose insignifiante à laquelle s'accrochait la youtubeuse pour éviter de tergiverser sur sa vitesse de croisière.

Inopinément, Walker s'arrêta et huma l'air avec méfiance.

— Il y a un truc qui cloche.

— Si c'est ma transpiration qui te gêne, je suis désolée. Sans déo sous la main...

— Tu sens cette émanation de gaz ?

— Non. De toute façon, il paraît que j'ai de trop petites narines et ça m'empêche de reconnaître la plupart des odeurs.

— Bon. Repartons.

Décidément, elle ne cessait de le surprendre.

Cinq minutes plus tard, ils finirent par distinguer un timide éclat scintillant en provenance du fond du tunnel. Le chatoiement gagna en intensité à mesure que l'atmosphère devenait suffocante. Quand ils atteignirent le terminus de la Voie 61, ils comprirent alors. Un important incendie s'était déclaré à bord du wagon, attaqué de toutes parts par les flammes. À travers la fumée, deux ombres se détachaient sur le toit du véhicule dans un clair-obscur apocalyptique.

Reyes et son fils Alvaro.

Le jeune garçon avait repéré les nouveaux venus et agitait frénétiquement les bras dans leur direction. Derrière le crépitement du feu, sa voix portait à peine.

— M’sieur Walker ! Au secours ! Mon papa a perdu connaissance et on est bloqués.

— Qu’est-ce qui est arrivé ici ?

Walker demanda à Jupiter de ne pas bouger pour le moment et lui laissa le talkie-walkie. Il s’approcha à tâtons, avec l’avant-bras en guise de protection devant le visage. Le brasier progressait à vive allure dans l’habitable, brûlant tout sur son passage. Le spectacle reflété à la surface de l’eau dans un ballet ondulant avait quelque chose d’hypnotique.

— Papa a voulu stopper un court-circuit qui nous retenait prisonniers. Il a fait exploser notre bouteille de gaz.

Reyes avait vu juste. L’idée semblait avoir fonctionné.

Un peu trop bien.

— Vous avez un extincteur à bord ?

Recouvert de suie, le garçon secoua la tête négativement en toussant.

— Je vais monter. Reste où tu es.

L’escalade par la face arrière ne posa pas de problèmes particuliers grâce aux nombreuses aspérités présentes. Le plus traître, en dehors des flammes, c’était cette épaisse fumée noire toxique. Une fois sur le toit, Walker vérifia sommairement l’état du père, toujours inconscient. Trois grosses éraflures lui barraient la joue droite.

— Pas de commotion, au premier coup d’œil. Mais il ne faut pas traîner.

L’asphyxie les guettait.

— Reyes, debout ! Fini de dormir !

Une paire de claques puissantes suffit à lui faire ouvrir les paupières. Il retrouva progressivement ses esprits.

— On avait un foutu problème électrique et j’ai voulu...

— Votre fils m’a expliqué, le coupa Walker sans ménagement en l’aidant à se relever.

Jupiter s’était positionnée en contrebas le long des rails, au plus près des flammes, dans l’attente de réceptionner l’enfant. Une peur l’assaillit : celle de ne pas réussir à le rattraper. À force de patauger dans l’eau et de

repousser ses limites physiques, tous les muscles de son corps commençaient à se tétaniser.

— Prête, Jup ? On t’envoie le gosse.

Est-ce que j’ai vraiment le choix ?

Elle acquiesça avec les bras tendus au-dessus de la tête.

— Laisse-toi aller, Alvie, rassura le père.

D’un regard entendu avec Jupiter, il fit glisser son fils le long de la vitre. Elle l’attrapa par la taille avec précaution. Le visage de l’enfant disparut dans l’épaisse chevelure rousse.

L’incendie progressait à une vitesse ahurissante, et avait déjà carbonisé toute la zone avant du wagon. Dans son état, Reyes ne se voyait pas sauter de cette hauteur. Il s’agenouilla, à la recherche d’une prise à laquelle s’accrocher.

— Minute, intervint Walker. À la base, je venais chercher quelque chose. Il nous faut votre hache. On en aura besoin si on veut remonter. Elle est toujours au même endroit ?

— Euh oui... Je m’en suis servi pour briser le verre de la trappe, mais je l’ai replacée au-dessus de la fenêtre. Celle proche de la porte d’accès.

Pile dans le brasier, releva intérieurement Walker en retirant son t-shirt. Il se l’enroula autour du bas du visage. Sans autre cérémonie, il se dirigea vers le trou au centre du toit d’où sortait un panache de fumée noire comme du goudron.

— Attendez, le rattrapa Reyes. Je vais vous aider. Malgré ma patte folle et le choc à la tête, je tiens encore debout et vous aurez besoin de moi. Allons-y.

Il s’élança à son tour dans la purée de pois, le nez et la bouche cachés sous le col relevé de sa veste en cuir. Un coup d’œil à travers la trappe confirma les craintes qu’ils avaient. Le feu s’était propagé à l’intérieur et avalait tout sur son passage, tel un ogre à l’appétit insatiable.

— J’y vais seul, informa Walker. Ça ne sert à rien de se glisser à deux là-dedans. Je compte sur vous pour me remonter.

Sans attendre de réponse, il se laissa choir sur l’escabeau qui vacilla dangereusement sous l’effet de son poids. L’ombre du coursier disparut aussitôt derrière le mur de flammes.

Dehors, Jupiter patientait à l’écart avec Alvaro à cheval sur ses épaules.

— Qu’est-ce qu’ils font là-haut ? Pourquoi papa ne redescend pas ?

La voix témoignait d'une anxiété profonde.

— Ils récupèrent un objet indispensable. Mais rassure-toi, Walker ne fera pas courir de risques inutiles à ton père, j'en suis certaine.

Elle le réconforta d'une tape sur la cuisse.

Tu peux mieux faire, Jup.

La youtubeuse n'avait jamais caché son manque d'empathie et d'affection envers les enfants. Ni à ses amis ni à Chuck, pour le malheur de ce dernier. Bien sûr, à vingt-et-un ans, elle avait tout son temps. Sauf qu'elle avait tendance à se comparer à ses copines du même âge, toutes largement plus emballées par le sujet.

Un jour viendra.

Si elle n'osait se l'avouer, elle aimait néanmoins jouer ce rôle éphémère de mère protectrice de substitution. Comme si ce gosse des profondeurs avait réveillé quelque chose en elle. Et puis, le pragmatisme revint au galop. Comment pouvait-on vivre dans de telles conditions ? Jupiter supposa que *ces gens* résonnaient d'une façon très éloignée de la sienne. Deux mondes aux antipodes l'un de l'autre. Mais après tout, qui était-elle pour se permettre de juger cette alternative ?

Elle se déplaça latéralement pour essayer d'apercevoir Walker derrière les fenêtres rendues opaques par la suie. Rien ne filtrait, alors elle se contenta d'espérer. Un sentiment identique animait Reyes, penché au-dessus de la trappe et entouré de filaments incandescents qui virevoltaient dans l'air asséché. Un goût de cramé lui irritait le palais.

— Walker ? Vous vous en sortez ?

Pas de réponse en dehors des crépitements de la fournaise. Soudain, un long craquement brisa cette litanie sonore. Un bruit sourd et continu propagé depuis l'avant de la cabine.

— Le plancher... Il cède ! Remontez, Walker !

Le sol éventré fit basculer l'escabeau. Dans la foulée, Reyes s'allongea sur le métal déjà chaud, les mains en appui de chaque côté de l'ouverture, afin d'avancer son buste le plus loin possible dans l'habitacle en feu. Quelques centimètres supplémentaires et il perdait l'équilibre. Autour de l'écoutille, des fissures commençaient à zébrer la tôle.

— Walker ! Si vous m'entendez, c'est maintenant ou jamais. Le plancher se fait la malle et le toit ne va pas résister.

Malgré le danger, il voulait croire en cet homme altruiste qui lui avait ramené son fils.

— Walker !! réitéra-t-il encore plus fort.

Enfin, une silhouette prit forme, à peine perceptible au cœur de l'incendie. Comme si les flammes avaient laissé échapper leur proie. Un bras s'en extirpa, tenant fermement une hache à l'acier brillant. Et puis, le coursier surgit de l'arrière-plan rougeoyant. Il se mouvait tel un félin, tapi sur lui-même, bondissant de part et d'autre du wagon à la recherche des poches épargnées par le feu.

— Attrapez ça !

Walker lança la hache à travers la trappe, que Reyes saisit d'une poigne franche.

Et maintenant ?

Le sol se déroba sous ses pieds. Les flammes tournoyantes commençaient à attaquer ses jambes. Jamais il ne pourrait utiliser l'escabeau, dont les marches en plastique étaient déjà en train de fondre. Malgré la main tendue de son acolyte, il devait trouver quelque chose sur quoi grimper. Il inspecta en urgence le mobilier encore intact. La banquette aurait pu convenir, sauf qu'elle était solidement fixée au reste de la kitchenette.

— La salle de bain ! Filez dans la salle de bain ! vociféra Reyes entre deux quintes de toux. Il y a un mini lave-linge facile à déplacer.

Sans réfléchir, Walker se rua au fond de la cabine. Dans l'espace restreint noyé sous un voile de brume, il repéra rapidement l'appareil d'appoint. Le genre de modèle destiné normalement aux camping-cars.

Tu feras l'affaire, mon petit gars.

Mini-gabarit, mais maxi-poids. Le soulever dans ces circonstances extrêmes était peine perdue. Walker le débrancha et se positionna pour le pousser sur le parquet aux lattes en partie disloquées par la chaleur. L'oxygène se raréfiait à une vitesse folle. Il inhalait de la fumée à chaque inspiration. Au prix d'un effort surhumain, il réussit à déplacer le lave-linge sous la trappe. À l'instant où il grimpait dessus, le plancher s'embrasa et fit vaciller la structure. En perte d'équilibre, Walker se détendit et sauta le plus haut possible. Ses mains atteignirent les contours du hublot brisé et s'y agrippèrent dans un ultime geste désespéré. La douleur fut fulgurante. Il sentit les arêtes tranchantes s'enfoncer lentement sous la pulpe de ses doigts

meurtris. Alors qu'il lâchait prise, à bout de force, Reyes le rattrapa in extremis et le tira à lui.

Les deux hommes retombèrent sur le toit au milieu d'une nuée de flammèches incandescentes. Le front ruisselant de sueur, Walker fut le premier à se redresser, pour prendre aussitôt conscience d'un nouveau revers : sa jambe droite brûlait. Littéralement. Dans la panique, il roula sur lui-même dans l'espoir de stopper la combustion de son pantalon, sans grand résultat. Sous le tissu carbonisé, la peau se mit à roussir.

— Laissez-moi faire ! lui hurla Reyes.

Aussi vite que possible, il retira sa veste en cuir et s'en servit pour étouffer le feu. Après deux tentatives, la troisième fut la bonne.

— Ça ira. Vous sentez le poulet grillé, mais vous marcherez.

Walker le remercia d'un signe du menton. Il se força à oublier la brûlure qui lui donnait la douloureuse sensation d'avoir les nerfs à vif. Au moins, ils détenaient maintenant cette satanée hache. Avec un peu de chance, elle allait leur permettre de rejoindre la surface.

— On peut se tutoyer, proposa-t-il en attrapant l'outil encore chaud. Après tout, on vient de dépasser les préliminaires.

— Très bien, approuva Reyes. Il n'empêche que tu me dois une veste en cuir.

Sans cet accoutrement, le latino avait perdu un peu de sa superbe. En débardeur blanc, il cachait plus difficilement ses kilos superflus et un ventre flasque. Et pourtant, il se dégageait toujours de cet homme une aura indéniable.

Quand il tendit la main à Walker pour l'aider à se relever, ce dernier remarqua le tatouage qui recouvrait une partie de son avant-bras. Un simple mot, *Galán*, accolé à une jolie croix chrétienne aux larges branches.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Le regard perdu dans le vide, Reyes lissa son bouc grisonnant.

— Un souvenir pour ne pas oublier. Il s'agit du surnom de mon père. Il s'est fait descendre en pleine rue pour une banale histoire de rivalité amoureuse le jour de mes douze ans. Il avait le chic pour attirer les ennuis.

Immédiatement, Walker regretta d'avoir posé la question, mais il n'eut pas le temps de s'excuser. Une forte secousse ébranla la structure et une partie du toit s'affaissa dans un nuage de cendres.

— On dégage de là avant que tout ne s'écroule.

— Ça me paraît judicieux, conclut Reyes, en attrapant son sac à dos en cuir.

OceanofPDF.com

14 . 4

Depuis que Traeger s'était éclipsé à la suite de son discours de bienvenue, Emily sentait les nausées revenir au galop. Blottie contre les barreaux de la cage, elle refoula de justesse l'envie de vomir en régurgitant plusieurs fois. Comme si cela ne suffisait pas, une nouvelle déconvenue venait de se greffer au calvaire qu'elle endurait. Elle avait repéré des écoulements d'eau en provenance du plafond de l'Arche. Ils se multipliaient depuis quelques minutes, tant et si bien que l'amorce de trou qu'elle avait creusée peu après son réveil s'était déjà rempli.

Face à cette situation curieuse et pour le moins inquiétante, les jeunes bonnets noirs avaient réagi au quart de tour en mettant à l'abri les matelas du dortoir, avant de disparaître. Quant aux autres disciples de Traeger encore présents, Emily avait tenté de les apostropher, mais on l'avait snobée. Il se passait quelque chose et cela devenait rageant de se débattre dans l'ignorance.

L'Arche se vida progressivement. Il ne restait quasiment plus personne en dehors d'un petit groupe en pleine discussion près du demi-terrain de basket. De la cage, on ne percevait que des bribes de l'échange, mais il paraissait pour le moins agité. Dans le lot, Emily reconnut le géant rouquin. *Lynch*, si sa mémoire fonctionnait encore. Un drôle de personnage qu'elle avait d'ailleurs du mal à cerner. Lorsqu'il s'était présenté de manière cordiale et lui avait proposé une bouteille d'eau, elle aurait presque pu le trouver sympathique. Jouait-il un double jeu ?

Une contraction violente coupa court à ses réflexions et la plia en deux. La crampe lui comprima le bas-ventre tel un coup d'épée.

Vivement que tu sortes, toi. Et que mes hormones me fichent la paix.

Les genoux enfoncés dans la terre trempée, elle posa la main sur son *baby bump* encore timide, à la recherche d'un mouvement. Comme pour la rassurer, le bébé bougea un peu. L'idée de porter le fruit de l'amour qu'elle vouait à Walker aurait pu la transporter de joie, mais au lieu de ça, l'amertume la submergea.

Ray...

Elle ne pensait qu'à lui. L'espoir de le retrouver s'étiolait peu à peu, dilué par le contrecoup des événements. Jamais elle ne s'était sentie aussi faible. Un haut-le-cœur la prit par surprise, lui donnant l'horrible impression d'avoir l'estomac coincé au fond de la gorge. Cette fois-ci, elle ne parvint pas à contenir son envie de vomir. Elle recracha un filet de bile en grimaçant.

— Est-ce que ça va ?

Alors qu'elle s'essuyait le menton, encore à genoux, Emily se retourna pour mettre un visage sur l'abruti à l'origine de la question. De l'autre côté des barreaux, Lynch la fixait de ses yeux gris clair, accroupi devant la cage. Même ramassée, sa silhouette démesurée ne passait pas inaperçue. Sans réponse de l'intéressée, il insista :

— Je peux faire quelque chose pour vous ?

En prenant appui sur l'enceinte, Emily se releva péniblement, les entrailles en vrac.

— Oui. Me libérer.

— Je ne peux pas, rétorqua le colosse d'un air impassible. Ce n'est pas dans mes fonctions, et même si je le voulais, je ne possède pas la clé du cadenas.

— Alors vous ne me servez à rien.

— Vous n'allez pas accoucher au moins, hein ?

Lynch semblait plus préoccupé par le fait d'avoir à jouer les sages-femmes que par la séquestration d'une victime enceinte dans un enclos. C'était du moins ce qu'Emily déchiffrait dans le regard du rouquin. Elle voulut répondre d'une pique ironique quand une remontée acide la fit à nouveau rejeter du liquide gastrique.

— Il faut que je prévienne quelqu'un ?

L'homme de main de Traeger tournait en rond devant la cage, bien incapable de choisir la bonne décision face à cet imprévu. Il jeta un coup d'œil en direction du dernier groupe présent dans l'Arche, composé d'une

belle collection de psychopathes. Aucune chance d'obtenir de l'aide de ce côté-là.

— Putain, non ! articula Emily. Je ne vais pas accoucher !

Exaspérée autant par sa maladie que par cette fixette, elle grommela, avant d'attraper par dépit la bouteille d'eau offerte par le géant. Elle y trempa ses lèvres sèches et avala une gorgée tiède.

— Si vous voulez vraiment m'aider, poursuivit-elle, j'ai un service à vous demander.

Elle venait de repenser subitement aux neuroleptiques restés sur son lit. Ils pourraient sûrement la remettre d'aplomb, mais pour ça, fallait-il qu'elle les récupère.

— Dites toujours. Sauf si ça implique de trahir mon boss.

— Qu'il aille en enfer, lui. Bon, écoutez-moi. J'ai vraiment besoin de mes médocs, sinon mon état va empirer et j'imagine que vous voulez éviter ça. Une boîte blanche et rouge. Elle se trouve sur mon lit à l'ancienne station de ventilation du métro au -1. Mais vous connaissez le chemin, hein ?

Tandis qu'ils parlaient, l'eau s'infiltrait inexorablement en jets de plus en plus puissants, assaillant l'Arche de toutes parts. Des rigoles coulaient maintenant en larges nappes le long des parois poreuses. Soudain, une brèche fissura la voûte en pierres de taille qui surplombait le QG de Traeger. Le craquement se prolongea suffisamment longtemps pour que Lynch daigne lever la tête.

Où est donc passé Traeger ? s'interrogea-t-il alors que l'inquiétude le gagnait. Le capitaine du navire avait-il abandonné son équipage en pleine tempête ?

Emily s'impatiente et cogna contre la cage.

— Très bien, très bien. Je m'en charge ! En attendant, reposez-vous. Je reviens vite.

— Ce n'est pas comme si j'avais autre chose de plus intéressant à faire.

Elle crut déceler un rictus dans la barbe hirsute de l'homme de main.

Lynch ne rétorqua rien et s'éloigna. Bientôt, il ne fut plus qu'un point mouvant dans la pénombre, puis disparut. Emily sentit à ce moment précis le sol trembler. Une secousse résonna dans toute l'Arche quand un pan entier de la voûte se disloqua, laissant place à une cascade d'eau tumultueuse.

OceanofPDF.com

Chapitre 15

22:00-23:00

OceanofPDF.com

15 . 1

Le quatuor progressait à bonne allure en suivant le chemin de fer abandonné au cœur de la Voie 61 inondée. Walker menait la troupe en silence, déterminé à atteindre le Brooklyn Battery Tunnel. À chaque pas, des lambeaux de peau à vif se décollaient sur sa jambe partiellement brûlée et lui donnaient envie de hurler. Pour penser à autre chose, il se focalisa sur les promesses de Zoey. Son amie obtiendrait-elle quelque chose de son ex ? Grâce au réseau d'Archie, elle escomptait lui fournir de nouvelles informations sur El Lobo. S'il jugeait cela hasardeux, il n'avait rien d'autre dans sa manche.

Mais avant d'espérer en apprendre plus, il fallait déjà que la pharmacienne parvienne à le joindre. Et en plein déluge, les conditions étaient loin d'être optimales. Afin d'éviter de noyer le talkie-walkie, le coursier l'avait glissé au fond d'une poche étanche du sac à dos de Reyes. Il ne restait qu'à patienter.

Il se retourna, soucieux de vérifier que tout le monde suivait sa cadence. Si l'on exceptait Alvaro, au sec sur les épaules de son père, Jupiter était la plus petite avec son mètre soixante-cinq, et elle bataillait pour grappiller chaque pouce de terrain. La force exercée sur ses cuisses puisait toute son énergie. Elle avait essayé la brasse, sauf que le résultat n'était que peu concluant à cause de ses piètres qualités de nageuse. Elle testait maintenant une technique expérimentale : avancer par bonds, à la manière des astronautes sur la Lune. Au point où elle en était, elle pouvait se permettre de passer outre le ridicule de la manœuvre.

— On approche de l'accès au tunnel, avertit Walker d'une voix qui se répercuta en écho sur les parois de la cavité.

Une évidence venait de le frapper. Comme les rivets condamnant la porte n'avaient pas sauté, cela signifiait qu'Emily n'était pas sortie par là. Peut-être avait-elle réussi à se faufiler à l'extérieur par une autre voie qu'il ne connaissait pas ? Quoi qu'il en soit, la retrouver s'annonçait plus aléatoire que jamais. Les chiffres digitaux sur sa montre Casio défilaient inexorablement. Il était 22 h 10 et le poison dans ses veines ferait bientôt effet. Dans le meilleur des cas, il ne lui restait que deux heures de battement.

Au moins, ces pérégrinations lui avaient donné l'opportunité de réfléchir à ce qu'il souhaitait pour sa famille. L'avenir ne pouvait passer par l'Underground. Ils migreraient à la surface. Après tout, rien n'était impossible. De nombreux illégaux y vivaient sans papiers d'identité. Son enfant gambaderait à la lumière du soleil.

Dans cette optique, il devait faire table rase de cette mission insensée qu'on lui imposait. Le hic : la traque avançait au ralenti depuis l'injection du RX dans son cou. Alors oui, avec l'appui d'Ayaz, il savait que derrière le surnom El Lobo se cachait en fait un certain Gustavo Aguilar. Pour autant, les zones d'ombre se multipliaient. Toute cette affaire sentait mauvais. Si l'ancien lieutenant d'Escobar n'était plus recherché officiellement par les autorités, comme le confirmait Zoey par l'intermédiaire d'Archie, pourquoi ces trois agents fédéraux souhaitaient-ils à ce point l'attraper ? L'appât du gain, vraiment ?

Walker empilait les théories les unes sur les autres. Dans un schéma mental proche d'une toile d'araignée, il triait ses contacts méthodiquement, même les plus anecdotiques. Chaque nom pointé filait dans une catégorie spécifique : correspondance, connaissance, ou piste à écarter. Tout n'était que supposition. Les embranchements se multipliaient. L'un d'eux aboutit au mystérieux grand chef de la triade de Chinatown, Tak Khunn, à l'identité secrète.

Je m'égare...

Et puis un nom surgit.

Traeger.

Le profil matchait jusque dans ses origines latino-américaines. La petite frappe de l'Underground, vénérée par les pires individus et à la tête d'un réseau opaque de trafics divers, ne portait que cette signature. Probablement

un sobriquet, passe-partout. Le bon moyen d'effacer la trace de l'ancien Gustavo Aguilar.

En l'état, il ne s'agissait bien sûr que de spéculations, mais cela valait le coup de creuser cette piste. Restait à comprendre pourquoi l'homme s'était présenté à son domicile pour l'extorquer et lui proférer des menaces. Le hasard ? Pourquoi pas. Après tout, qu'un simple coursier soit à sa recherche paraissait peu probable.

L'arrivée devant l'imposante porte d'acier condamnée menant au Brooklyn Battery Tunnel mit provisoirement fin à l'examen de cette théorie. Tout le monde était sur les rotules. Reyes, à qui Walker avait expliqué son plan en chemin, déposa son fils au sec dans une cavité.

— Tiens, fit-il à Alvaro en lui tendant son sac à dos au cuir trempé, garde ça un moment près de toi.

Il appuya le canon de son Beretta contre l'un des rivets à fleur d'eau, puis dirigea son regard vers le coursier.

— On utilise la manière forte pour les faire péter ?

— Non. Ce sont des modèles à haute résistance, ils ne céderont pas si facilement. De plus, évitons un mauvais ricochet.

Conciliant, Reyes rangea l'arme et se saisit à la place de la hache que lui tendait Walker.

— T'as raison. Et il vaut mieux économiser les munitions. On ignore ce qui nous attend dehors.

Soucieuse, Jupiter entra dans la danse de la conversation.

— J'espère que ce n'est pas complètement submergé derrière cette porte. Parce que si c'est le cas, on ne parviendra jamais à nager sous l'eau jusqu'à la sortie.

Walker aurait pu mentir afin de rassurer tout le monde. Le fait est qu'il n'en avait aucune fichue idée. Il fallait envisager le pire et prendre en compte la puissance dévastatrice de Nina, ainsi que la caractéristique particulière du Brooklyn Battery Tunnel, bâti sous les millions de mètres cubes de l'East River.

— Tout dépend du fonctionnement des soupapes, tempéra-t-il. Une telle construction en a sûrement plusieurs et ils ont dû prévoir ce genre de scénario catastrophe. Mais chaque chose en son temps. Occupons-nous déjà des rivets, j'utiliserai ensuite mon pass pour la serrure.

— Putain ! aboya Reyes en donnant un premier coup de hache sur l'un des gros clous, comment peux-tu avoir un pass ?

— Tous les coursiers de l'Underground en ont un, fourni par Ayaz et...

— On s'en fout de savoir comment il a eu ce pass, coupa Jupiter avec agacement. Il l'a, c'est tout !

La youtubeuse comprit qu'elle s'était emportée un peu trop rapidement, et redescendit d'un ton.

— Pardon, je suis à bout et ça commence à se sentir.

Reyes lui répondit d'un sourire amical avant de reprendre sa besogne.

— À quel niveau on se trouve, Walker ?

Jupiter savait qu'être en possession de ce genre d'information ne lui servirait à rien, pourtant cela la rassurait. Plus elle maîtrisait son environnement, plus la sensation d'isolement s'estompait.

— Dans un boyau entre le -2 et le -3.

— Non, je veux dire, on est à quel endroit par rapport à l'extérieur ?

— On se situe entre la pointe sud de l'île de Manhattan et le nord-ouest de Brooklyn. Dans la baie, tout près de Governors Island. Satisfaite ?

Jupiter haussa les épaules avec un air de fillette blasée. Sur ses joues, des larmes de rimmel séchées témoignaient de son émotion à fleur de peau.

— Et d'un !

Imperturbable, Reyes attaqua déjà le second rivet. La lame brillante tournoya avant de s'abattre sur la cible, provoquant une gerbe d'étincelles sous les applaudissements enthousiastes d'Alvaro, toujours perché dans son abri. Lorsqu'ils cessèrent, une voix métallique couverte par des craquements se fit entendre entre deux coups de hache.

Zoey !

Walker se précipita vers l'alcôve d'où provenaient des bribes de mots hachurés. Il attrapa le petit sac à dos. Heureusement, le contenu de la poche supérieure était à peine humide. Il y trouva le talkie-walkie, laissé en position de veille. Un appui sur la touche « Push to talk » et il put converser avec son amie pharmacienne.

— *Ray à Zoey. Tout va bien de ton côté ?*

— *Ah, te voilà. J'ai eu peur ! On a réussi à sortir avec Letty et à rejoindre un bateau de la Garde côtière. Dehors, c'est l'apocalypse, je t'assure. T'as pu mettre la main sur Emily ?*

— *Je... Pas encore, mais j'y travaille. Elle est sûrement remontée à la surface après le passage de la vague, en... Bordel ! Attends, deux secondes.*

Les coups de hache de Reyes sur la porte en acier résonnaient dans les oreilles de Walker. Il recula de plusieurs pas et s'adossa dans un recoin de la Voie 61.

— *OK, Zoey. C'est un peu plus calme. T'as des infos à me communiquer ? Je n'ai pas beaucoup de temps à te consacrer. On tente de sortir de l'Underground.*

— *On ?*

— *C'est une foutue histoire que je te raconterais volontiers si je m'extrais de ce merdier.*

— *Bon, pour revenir à l'essentiel, c'est plutôt léger, mais ça pourra éventuellement t'aider. Archie a réussi à retrouver la trace d'un comptable véreux qui gère la montagne d'argent de Gustavo Aguilar via des paradis fiscaux. Les deux gars se connaissent apparemment depuis l'époque du cartel de Medellín et sont comme cul et chemise.*

— *Une adresse ou un nom ?*

— *Aucun nom, l'homme sait rester discret. Néanmoins, une adresse est ressortie. Sauf que c'est en Californie, et donc Archie n'a pas les moyens d'intervenir. Tu comprends, ce n'est plus dans sa juridiction.*

Walker se mordit la lèvre inférieure. Jamais il n'aurait le temps d'enquêter à l'autre bout du pays. Et faudrait-il encore qu'il parvienne à quitter l'Underground, puis à embarquer sans papiers dans un avion. De toute manière, il ne vivrait pas au-delà de minuit pour le vérifier.

— *J'ai pigé. Autre chose ?*

— *Rien, en dehors des paroles d'un individu louche. Un tatoueur. Très doué, selon l'un des indics d'Archie, sauf qu'il a un énorme melon et ne peut s'empêcher de l'ouvrir. Il se fait appeler « l'Artiste », c'est dire. Il bosse pour les pires crapules depuis les années 80, et tu sais quoi ? Et bien, il se vanterait d'être à l'origine d'un tatouage particulier d'El Lobo.*

— *Rien de surprenant, Zoey. Les membres des cartels, comme des gangs, sont la plupart du temps marqués avec des motifs bizarres et*

récurrents.

— Celui-ci est parfaitement identifiable. Il s'agit d'un souvenir de son premier assassinat important, en 1989, commandité par Escobar lui-même.

Walker repensa alors à Traeger. Le trafiquant de l'Underground était orné de nombreux tatouages. Il fallait qu'il puisse en avoir le cœur net. Pour cela, une seule solution : descendre jusqu'à l'Arche. Un voyage dangereux à travers les strates des niveaux inférieurs avec comme point d'ancrage, le -6. Il n'avait pas le choix.

— Qu'est-ce qu'il représente, ce tattoo ?

La réponse de Zoey fut couverte par le claquement lointain de la hache de Reyes sur le dernier rivet. Il venait enfin de céder, libérant la barre de métal qui entravait l'accès.

— Merde, tu peux répéter ? Je n'ai pas entendu.

— Aguilar s'est fait tatouer le nom du candidat à l'élection présidentielle de Colombie en 1989 : Galán.

OceanofPDF.com

15 . 2

Les derniers mots de Zoey l'avaient estomaqué. Walker mit un peu de temps à les digérer et en analyser la portée. Hector Reyes était donc Gustavo Aguilar. Le même qui jubilait devant lui, hache brandie au-dessus de la tête en signe de victoire. À première vue, cette révélation semblait impensable. C'était sans tenir compte du tatouage qui ne mentait pas.

Le coursier remonta le fil de la journée. Les paroles d'Ayaz lui revinrent alors à l'esprit. Selon ce dernier, durant l'assaut contre Escobar, Aguilar avait été touché au moment où il prenait la poudre d'escampette. Explication plausible quant à sa démarche boiteuse, plus que cette prétendue histoire d'AVC.

Que faire maintenant ? Enfin, Walker manœuvrait avec un coup d'avance et cela le désarçonnait. Puisque la chance se rangeait de son côté, il fallait en profiter. Il ne lui restait qu'à remettre *le colis* aux mains des agents de la DEA avant que le poison ne se répande dans ses veines. Mais pour cela, il devait encore sortir de l'Underground.

— Parfait ! se vanta Reyes d'un air triomphant. J'ai fait sauter tous les rivets. C'était du gâteau ! La barre de métal qui entravait l'accès ne m'a pas résisté bien longtemps.

Walker s'efforça de rester le plus impassible possible en rebroussant chemin vers le trio. En l'état, un affrontement contre El Lobo pouvait facilement tourner en sa défaveur. Son adversaire avait à disposition un outil tranchant mortel et un Beretta dont il savait à coup sûr se servir, vu ses antécédents.

Ne pas le sous-estimer. Agir avec précision. Et intelligemment.

Il brandit son pass, qu'il tendit à Reyes.

— Attrape ! À toi l'honneur, vu que tu as fait tout le boulot.

La réaction fut celle que Walker pressentait. Pour avoir les mains libres, l'ancien membre présumé du cartel déposa la hache dans la niche où se trouvait son fils. Nez contre la porte, il inspecta le précieux sésame avant de s'en servir.

— Si je comprends, c'est dans ce sens que...

— Retourne-toi ! Lentement !

La scène s'était déroulée en un éclair. Walker venait de subtiliser l'arme que Reyes portait à la ceinture et le braquait à bout portant. Abasourdie, Jupiter chercha maladroitement à s'interposer en saisissant le canon du Beretta, mais Walker la repoussa avec force.

— Ne te mêle pas de ça, Jup !

Sans un mot, il récupéra son pass. Alvaro commença à larmoyer, effrayé par le changement de ton de cet homme qui lui avait pourtant sauvé la vie. Jupiter se recula avec méfiance, dans l'attente d'une explication.

— Qu'est-ce que tu fous ? s'étonna Reyes, les mains levées en signe d'apaisement.

Soit il jouait bien son rôle, soit il ne comprenait véritablement pas ce qui se tramait.

— Tu pensais qu'on t'oublierait si facilement, même retiré sous terre ?

— Mais de quoi tu parles, bon sang ?

— Arrête ta comédie. Je connais ton identité. La vraie.

Le pavé dans la mare avait fait son petit effet. Devant Walker se dressait maintenant un homme au visage fermé. Il fixa à tour de rôle Alvaro, le canon du Beretta, et le long corridor de la Voie 61, comme s'il cherchait une solution pour se sortir de l'impasse dans laquelle il se trouvait. L'enfant connaissait-il la vérité ? Non, a priori, de ce que Walker déduisit du peu de temps passé auprès de Reyes. En dépit de son pedigree, il prenait sa mission de père au sérieux. Et cacher un si lourd secret ne pouvait que l'aider dans cette tâche.

— Je ne comprends rien et vous me faites flipper tous les deux, s'interposa une nouvelle fois Jupiter, les larmes aux yeux.

— Demande-le-lui, asséna Walker. Il va éclaircir ta lanterne. N'est-ce pas, El Lobo ?

— El Lobo ?

La jeune femme dirigea son regard interloqué vers l'intéressé. Après un silence, Reyes inspira profondément et finit par abdiquer.

— Il a raison, avoua-t-il du bout des lèvres. Mais c'est compliqué...

Alvaro, recroquevillé dans l'alcôve, prêtait une oreille attentive aux propos de son père.

— Fais-moi un résumé, parce qu'on manque de temps.

Tremblante, Jupiter se tenait sur la pointe des pieds, et pourtant, l'eau atteignait dorénavant sa poitrine. L'hypothermie l'inquiéta soudainement et une image vint ronger son esprit : la fameuse scène finale de *Titanic* avec Jack, tétanisé, accroché au radeau. D'un clignement de paupières, elle chassa cette pensée absurde.

— J'attends ! insista-t-elle. Et grouille !

— Disons que j'ai eu une première vie, à une époque bien différente. J'étais moi-même quelqu'un d'autre. Un gamin des quartiers difficiles de Medellín, attiré par l'argent facile et les mauvaises fréquentations. J'ai rapidement été repêché par Escobar, qui cherchait du gibier frais dans son clan en pleine expansion.

— Escobar ?! Tu parles de Pablo Escobar ?

— Le seul et l'unique. J'ai gravi les échelons du cartel, grisé par le pouvoir. On a fini par me surnommer *El Lobo*. Le loup. Comme un prédateur ne lâchant plus sa proie après l'avoir reniflée. J'ai fait des choses dont j'ai honte, je peux te l'assurer. Bref, quand la police a liquidé Escobar, je me suis volatilisé pour échapper à la prison. Ou à la mort. Tu vois le truc ? Profil bas pendant des années. Par la suite, j'ai pu franchir la frontière américaine et en apprenant l'existence de l'Underground, je n'ai pas hésité.

Jupiter était sidérée. Mais que l'histoire soit vraie ou non, elle n'expliquait en rien ce que le coursier venait faire là-dedans. La youtubeuse délaissa Reyes et s'attaqua cette fois à Walker, avec la ferme intention d'obtenir des réponses.

— Et toi, quel est ton rôle ? Tu as également menti sur ton identité ?

— C'est compliqué.

— Merde ! Avec vous deux, c'est toujours compliqué !

On lisait de la déception dans ses yeux en amande, ainsi qu'une tristesse incommensurable.

— On m'a missionné pour trouver et remonter ce gars à la surface, débilla Walker.

Il pouvait lâcher un peu de lest. Après tout, en avouant qu'une partie de la vérité, il ne mentait pas.

— La police ?

— La DEA, plus précisément.

Reyes ramena son grain de sel, surpris d'entendre le nom de l'organisme fédéral chargé de lutter contre le trafic de drogue.

— C'est n'importe quoi ! Même d'ici, je suis suffisamment renseigné pour savoir que je ne suis plus au tableau de chasse de l'Agence depuis des années.

— Tout ce dont je suis certain, c'est qu'ils sont persuasifs, rétorqua Walker avec l'arme toujours braquée sur l'ancien membre du cartel.

Les deux hommes se fixèrent en chien de faïence. Il s'agissait de l'une de ces situations où la moindre étincelle était susceptible de mettre le feu aux poudres. Reyes tourna la tête brièvement vers son fils, assez pour capter la peur indicible cachée au fond de ses pupilles humides. L'avait-il perdu ? Il n'osait le penser. Finalement, le visage du quinquagénaire se détendit. Simple constat, le coursier les avait sauvés d'une mort par électrocution. Surtout, grâce au pass, il était le garant de leur survie à court terme. Et celle d'Alvaro n'était pas négociable.

— Très bien, capitula-t-il. Sors-nous d'ici vivant, moi et mon gosse, et je te suivrai où tu voudras, sans chercher à te la faire à l'envers. Tu as ma parole.

Méfiant, Walker accepta malgré tout l'accord et le scella d'une poignée de main. De façon pragmatique, il était clair qu'il ne pourrait pas simultanément jouer au baby-sitter et s'assurer de la survie de tous.

— Maintenant, reculez ! somma-t-il. Si jamais le niveau d'eau dans le tunnel est plus haut que dans la Voie 61, on va ramasser.

Reyes répondit par l'affirmative et ordonna à son fils de ne pas quitter le renforcement. Puis il entraîna Jupiter avec lui derrière un recoin creusé naturellement dans la roche. Ils se plaquèrent contre la paroi, parés à encaisser l'éventuel choc.

— Accrochez-vous à ce que vous pouvez, c'est parti ! avertit Walker en introduisant le pass dans la serrure.

Priant pour qu'il se soit trompé, il le fit tourner lentement d'une main, et de l'autre actionna l'énorme poignée qui se déverrouilla dans un grincement discordant. Le dispositif émit un peu de résistance. Des jaillissements d'eau sous pression apparurent immédiatement le long de l'interstice.

— Dégage de là ! hurla Jupiter depuis sa cachette de fortune.

Walker n'eut pas le temps de faire volte-face. La porta d'accès de secours céda sous la poussée trop importante. Une lame de fond se fracassa alors à l'intérieur de la Voie 61, propulsant dans son sillage une multitude de débris. Le niveau d'inondation dans le conduit s'éleva instantanément de plus d'un mètre, jusqu'à atteindre le plafond. Les rares ampoules encore allumées éclatèrent les unes après les autres dans un effet domino.

Et les ténèbres glaçantes se refermèrent silencieusement sur le quatuor.

OceanofPDF.com

15 . 3

Malgré la multiplication des fissures le long des pierres de taille, la voûte de l'Arche résistait encore, par Dieu sait quel miracle. L'eau se déversait implacablement dans le quartier général de Traeger. Depuis le départ de Lynch, les bougies s'étaient éteintes dans la cohorte de chandeliers suspendus, et maintenant, l'obscurité régnait en maître. Arpentant sa cage dorée comme un animal, avec les mollets immergés, Emily ravala de nouvelles larmes dans un hoquet. Elle fixa avec appréhension la voûte au-dessus de sa tête. Ses appels à l'aide étaient restés sans réponse, et pour cause, il n'y avait plus personne dans l'Arche. Si elle supposait que Lynch ne reviendrait pas, et encore moins avec ses neuroleptiques, elle espérait secrètement qu'une âme charitable la délivre.

Oui, mais qui ? Un apôtre de Traeger, pour se donner bonne conscience, ou un quidam de passage, peu importait. Son enfant devait vivre.

Un point positif au milieu d'une longue liste de déconvenues : ses nausées s'estompaient. Emily reprenait peu à peu le dessus sur sa maladie. Toutefois, elle savait pertinemment que cette petite victoire ne serait que temporaire.

Qu'est-ce qu'il fabrique ?

Lynch ne revenait pas. OK, en dépit de ses doutes, elle mettait néanmoins une pièce sur l'homme de main. En guise d'explication à son ambivalence, elle se disait que la volonté de survie l'emportait sur la raison. Sauf que sans montre, l'attente devenait interminable. Le moindre craquement ou clapotis alertait ses sens en éveil. Dans la pénombre, elle repéra une ombre en train de se mouvoir à la périphérie de son champ de vision. Quelqu'un approchait, elle en était certaine.

— Lynch ? se hasarda-t-elle en se hissant sur la pointe des pieds, le visage enfoncé entre deux barreaux.

Elle réitéra avec plus d'intensité dans la voix :

— Lynch ? Il est vraiment temps de m'aider à sortir d'ici.

— Je suis là pour toi.

Si le timbre n'était pas celui du colosse, Emily fut presque soulagée de voir Traeger surgir des ténèbres.

— Ah, vous voilà, vous !

— Tu te soucies donc de mon emploi du temps. C'est un début.

Le trafiquant éclata d'un rire dément tandis qu'il déverrouillait la cage.

— Désolé, j'ai dû t'abandonner. Je cherchais à joindre ma protégée qui ne donne plus signe de vie. Tu vois, c'est problématique pour mon business.

Emily n'écoutait déjà plus. Elle jaugea ses possibilités de fuite et elles étaient maigres, étant donné que Traeger se tenait devant l'encadrement de la porte ouverte. Bon point, sa corpulence standard n'impressionnait pas vraiment. Mauvais point, le Magnum dans son holster était plutôt dissuasif. Il portait à la ceinture le talkie-walkie subtilisé par le garçon au bonnet noir.

Il n'y aura peut-être pas un autre moment opportun...

Tirillée par la peur et amoindrie par la fatigue, la latino était peu encline à découvrir ce que lui réservait Traeger. Alors elle réunit ses dernières forces, prête pour un coup d'éclat. Elle se jeta subitement sur lui au niveau du flanc avec la volonté de le déstabiliser. Surpris, il bascula sur le côté, faillit tomber dans l'eau, mais se rattrapa de justesse à un barreau. Dans sa fuite, Emily sentit une main de fer lui agripper les cheveux au milieu de sa seconde foulée.

Un cri de douleur perça dans l'Arche.

Le trajet s'était avéré plus compliqué que prévu. S'il n'avait pas eu trop de problèmes à rejoindre l'ancien poste de la ventilation du métro, Lynch avait dû batailler ferme au retour à cause de l'inondation qui touchait aussi les niveaux supérieurs. En fait, tout l'Underground semblait frappé. Il se passait assurément quelque chose de grave à l'extérieur.

L'espace d'un instant, la curiosité et l'instinct de survie l'avaient poussé à envisager de remonter et d'oublier cette histoire de neuroleptiques.

Finalement, il s'était recentré sur sa mission, puisqu'il ne pouvait décemment pas planter une femme enceinte. Le flacon de pilules se trouvait heureusement à l'endroit indiqué. Plus précisément, il flottait au-dessus du lit, prisonnier d'un amas de vêtements mouvants.

À bien y réfléchir, le colosse ne savait plus sur quel pied danser, partagé entre sa loyauté pour Traeger et cet étrange besoin de protéger Emily. La nécessité de jongler entre ces deux alternatives le déstabilisait. Lui aimait les choses simples. Le noir ou le blanc, pas l'entre-deux. Et là, il naviguait dans le gris. Une solution finirait par se présenter, comme cela avait toujours été le cas jusqu'à présent lors des changements de trajectoire dans sa vie. Autant les grandes croyances divines l'écœuraient, mais Lynch prenait au sérieux la notion de destin. Il admettait qu'une ligne était tracée pour chaque individu, dès la naissance. Évidemment, chaque fois qu'il en touchait deux mots à Bella, les moqueries fusaient. Selon les termes de cette dernière, il ne s'agissait ni plus ni moins qu'une fixette mystique d'abruti.

Une connasse arriviste bourrée de préjugés.

Voilà comment il définissait la Mexicaine de son côté.

Enfin, l'Arche se dessina droit devant, plus sombre que jamais, et envahie d'une eau boueuse. Lynch leva la tête. Un tremblement continu agitait la voûte, d'où sortaient des craquements sinistres. Elle ruisselait de toutes parts. Laissant ses yeux s'habituer à la noirceur ambiante, le géant se focalisa sur l'ombre de la cage. Dans le tumulte, il crut entendre des gémissements plaintifs. Perplexe, il s'arrêta et prêta l'oreille. Oui, il s'agissait bien de lamentations. Plus proche, il distingua du mouvement dans l'enceinte dorée et nota que la porte était grande ouverte.

La mise au point s'affina.

Et là, Lynch comprit enfin ce qui se tramait.

Traeger n'avait pas abandonné le navire en perdition. Et encore moins renoncé à son nouveau trophée. À l'intérieur de la cage, il s'efforçait de dominer Emily, à cheval sur elle, avec une main resserrée sur son cou, et l'autre glissée entre ses cuisses sous la mélasse boueuse. Horrifiée, la jeune femme se débattait avec fougue et envoyait ses poings dans tous les sens pour repousser l'agresseur. Des éclaboussures volaient autour d'eux.

Face à la scène, le sang de Lynch se glaça dans ses veines.

— Ah, t-t-te voilà ! cracha Traeger sans relâcher son emprise sur Emily. Je te rappelle que tu es censé ne pas quitter l'Arche quand je suis absent.

Il s'exprimait sans la moindre gêne, avec un naturel désarmant. Comme si le viol était entré dans ses mœurs.

— Viens m'aider à la maintenir au lieu de rester planté à mater, reprit-il d'un ton sec.

Lynch déglutit et s'avança, incertain de la suite. Depuis qu'il servait le trafiquant de l'Underground, jamais il n'avait été témoin d'un tel comportement. Bien sûr, il connaissait ses méthodes d'intimidation qui pouvaient aller jusqu'à la torture, voire au meurtre. Lui-même s'était retrouvé plus d'une fois devant le fait accompli, à devoir liquider de fortes têtes à la Walker. Il n'aimait pas cette partie du job, mais il s'acquittait de sa dette sans broncher.

Sauf que là, cela dépassait ses propres bornes. Pour ce qu'elles valaient.

— Bouge-toi un peu ! Elle griffe cette salope.

Traeger exerça encore plus de pression autour du cou violacé d'Emily.

— J'arrive, boss.

Lynch se dit qu'il pouvait faire abstraction du viol. Un moment difficile qui ne changerait rien à sa petite vie misérable, au fond. Il fourra le flacon de médocs dans la poche de sa grande veste militaire avant d'entrer dans la cage. En passant la porte, il remarqua la clé encore enfoncée dans la serrure. Une fois à l'intérieur, il s'agenouilla et attrapa les bras de la jeune femme en pleurs sans oser affronter son regard. À la recherche d'un soutien, elle inclina la tête dans sa direction. Les doigts de Traeger se faisaient plus insistants et parcouraient avec bestialité son entrejambe. Presque entièrement immergée, Emily sentit qu'elle se noyait. Sa vision se troubla. Sa respiration ralentit.

Lynch se mordit la lèvre, assiégé par une voix lointaine. Celle de sa conscience. Timide au départ, elle prit subitement de l'ampleur.

Et il choisit de l'écouter.

D'un geste puissant, il bloqua le leader de l'Arche et l'envoya valdinguer contre les barreaux de la cage à plus de deux mètres. Sa tête percuta le métal froid dans un bruit sourd. Sonné, Traeger se releva en titubant.

— Putain ! Mais q-q-qu'est-ce que tu fous, Lynch ?

Ce dernier resta silencieux, la mâchoire contractée, pendant qu'il sortait l'immense couteau du fourreau en cuir porté à sa ceinture.

— Tu veux donc te la jouer comme ça. Marcher sur mes plates-bandes dans l'espoir de rafler la marchandise. Cette pétasse ne te suivra jamais, tu t'en doutes, hein ?

Traeger parlait en tournant dans la cage, de manière à conserver une bonne distance avec son homme de main dont il n'ignorait pas l'habileté au combat. Emily en profita pour reprendre son souffle et se réfugier derrière Lynch. Du sang imbibait ses lèvres.

— Tu n'as pas encore fini ton service, poursuivit le trafiquant au sourire narquois. Tu me dois cinq ans de ta vie. C'est le marché qu'on a fixé ensemble. Qu'est-ce que dirait Janet si elle te voyait faire ?

Entendre le prénom de sa sœur brouilla les idées de Lynch. Il marqua une pause, couteau en main. Il n'oubliait pas qu'elle devait son échappatoire à Traeger. Sans lui, et face aux inculpations de meurtre d'un officier de police, elle serait en prison à l'heure actuelle.

Le voyant hésiter, Emily le motiva, prise d'une hargne folle.

— Vas-y, bute ce connard !

Au même moment, une énorme secousse fit trembler tout le niveau. La voûte de l'Arche tangua dangereusement, incapable de contenir plus longtemps la gigantesque masse d'eau.

— Vu la situation, on va mettre c-c-carte sur table, déclara Traeger sans même prêter attention au risque d'effondrement. Il faut que tu saches un truc, Lynch. Si ta sœur ne t'a pas donné de nouvelles après sa fuite orchestrée par mes soins, c'est pour une raison bien précise. En fait, elle n'a jamais quitté la ville. Je l'ai liquidée. Au moins, elle n'a pas fini en taule.

Il partit dans un rire lugubre.

L'information enflamma le cœur du colosse. Des souvenirs l'assaillirent aussitôt dans une vague d'émotion impossible à contenir. Mû par une rage indescriptible, il s'élança avec sa lame dressée.

Le temps se contracta.

Traeger n'envisageait pas une seule seconde un affrontement équitable, conscient de la puissance physique supérieure de son adversaire, bien plus massif. Sans une once d'hésitation, il dégaina son Magnum et fit feu quasiment à bout portant. La balle pulvérisa le ventre de Lynch dans un déluge de peau, de tissus et de fragments d'intestins. Couvert par les hurlements d'Emily, le second tir réduisit en charpie la main droite armée du colosse. Ce dernier vacilla, aveuglé par la douleur. Au moment où il

basculait en arrière, il réussit à s'agripper in extremis à la poitrine de Traeger et contre-attaqua d'un violent coup de tête.

— Sors de la cage !

Les mots de Lynch agirent comme un électrochoc. Malgré son appréhension, Emily se pencha pour récupérer le talkie-walkie à la ceinture du tyran, et se précipita à l'extérieur de la prison dorée en claudiquant, talonnée de près par son sauveur. Maladroitement, il verrouilla de son bras valide la porte et d'un coup sec, cassa la clé dans la serrure, avant de s'écrouler.

Une nouvelle secousse, encore plus forte, ébranla l'Arche. Au-dessus des pylônes de soutien fragilisés, des pierres de taille commençaient à se déchausser de la voûte.

— File, ordonna Lynch en crachant du sang. Ça ne va pas tenir.

— Non ! rétorqua Emily, à bout de souffle. On sort à deux, ce n'est pas négociable.

Il lui avait sauvé la vie, elle ne comptait pas l'abandonner. Question d'honneur.

Traeger reprit progressivement ses esprits, le nez fracturé et la mâchoire déboîtée. Avec une haine chevillée au corps, il chercha à tâtons son Magnum dans l'eau marécageuse, le regard vissé sur la porte de la cage désormais fermée. Il heurta quelque chose du pied. Oui, c'était bien son 357 ! La chance revenait. Il arma le chien du pistolet, prêt à faire feu sur son rival à travers les barreaux. Quand il pressa la détente, seul un clic retentit. Il réitéra la manœuvre, encore et encore, sans plus de succès.

— Oublie, articula Lynch. Ton flingue est encrassé. T'en tireras plus rien.

Le visage livide, il s'adossa contre une caisse en bois trop lourde pour flotter. Les bienfaits de la décharge d'adrénaline s'estompaient et la souffrance devenait insoutenable. D'une main, il déchira un pan de sa chemise trempée et l'utilisa pour compresser le trou béant en dessous de son nombril.

Fou de rage, Traeger se jeta sur la porte de la cage et la secoua de toutes ses forces.

— Allez, ouvre-moi. On p-p-partagera mes bénéfices à 50/50. En bonus, je te libère de tes obligations. Qu'en dis-tu ?

— Ce que j'en dis...

Le titan tourna de l'œil.

— Ce que j'en dis, c'est qu'on va cohabiter jusqu'au bout, toi et moi.

Il s'adressa à Emily d'une voix monocorde et usée, tandis qu'elle cherchait à le soulever.

— Je ne m'en sortirai pas. Et tu ne pourras pas trimbaler cent dix kilos de barbaque dans cet état à travers les dédales de l'Underground inondé. Sauve ta peau, tu le mérites.

Voyant qu'elle n'obtempérait pas, il haussa le ton :

— Pars. Maintenant ! T'as une autre vie en jeu.

Avec une douceur insoupçonnée, il posa sa main imposante sur le ventre de la latino, puis s'affala lentement.

— Merci, fit-elle simplement avec un trémolo dans la voix.

Elle bondit en direction de l'unique sortie, contourna le terrain de basket si cher à Lynch, et emprunta un couloir jonché de détrit. Malgré son corps au bord de l'implosion, elle courait à perdre haleine, les yeux humides et le cœur lourd. Seule dans cet enfer, elle s'accrocha à ses deux objectifs : remonter à la surface, et retrouver son homme.

Soudain, loin derrière elle, la voûte de l'Arche céda, libérant une onde de choc impressionnante. Par ricochet, les immenses colonnes qui aidaient à soutenir l'œuvre se disloquèrent comme un château de cartes. Dans un bruit assourdissant, un déluge de pierres, de terre et d'eau s'abattit sur le quartier général de Traeger.

Le trafiquant voulut hurler, mais il n'en eut pas l'occasion. Les barreaux de la cage se brisèrent sous la pression insensée et il disparut dans l'éboulement, broyé en une fraction de seconde.

15 . 4

La rencontre bouillonnante des deux masses d'eau avait propulsé Jupiter au fond du Brooklyn Battery Tunnel, en l'éloignant de Walker, Reyes et Alvaro. Elle se débattait, ballottée par la puissance du courant, avec la sensation de s'entendre crier en silence. Sous l'effet du manque d'oxygène dans ses poumons saturés de liquide, elle suffoquait, écrasée par une force invisible. À force de batailler, elle réussit à remonter à la surface, mais les remous l'aspirèrent à nouveau et elle but la tasse.

Les stigmates de la catastrophe étaient partout. Des formes laiteuses traversèrent son champ de vision. Des corps inertes ressemblant à des spectres. Malgré les conditions de visibilité, un détail attira son attention : une montre d'un rouge vif accrochée au poignet d'un enfant. Dans sa course, le cadavre désarticulé cogna contre l'un des plots oranges bornant les deux voies de la galerie.

Sous le coup de la panique, Jupiter ne parvint plus à bloquer sa respiration et se mit à étouffer. Un voile d'une noirceur abyssale l'enveloppa progressivement. À la limite de ses capacités, elle se demanda soudainement si elle n'était pas en train de faire *le grand voyage*. Après tout, ses visions correspondaient aux expériences classiques de mort imminente : le tunnel, évidemment, et maintenant cette lumière blanche qui dansait sur ses rétines.

Un phare ! C'est un phare de voiture !

Un repère dans le chaos ambiant. À coups de moulinets désordonnés, elle suivit ce signal providentiel. À travers le faisceau s'orientant au gré du mouvement de la carcasse de métal, Jupiter distingua un véritable cortège de véhicules et de corps en suspension. Quand elle émergea enfin, à bout de souffle, une odeur âpre de gasoil s'immisça dans ses narines. Le recyclage

de l'air dans la structure ne fonctionnait plus, de toute évidence. Dans son entourage proche flottait un nuage de débris et d'objets hétéroclites. Entraînée par le courant devant le phare allumé, une peluche au pelage hirsute percuta la jeune femme et la fit tressaillir comme jamais.

— Putain de Winnie !

En grommelant, elle se dirigea à la brasse vers la vieille Pontiac borgne. Seul son coffre ouvert ressortait de l'eau, ce qui lui donnait l'apparence d'une baleine échouée. Jupiter repoussa un cône de signalisation et une branche d'arbre, mais ne remarqua pas — dans la précipitation — le morceau de tuyau biseauté qui filait droit sur elle. Au contact brutal du cuivre, la chair de son épaule s'entailla sur une bonne longueur. Un hurlement jaillit du fond de sa gorge. Dans la panique, elle agita ses mains et parvint à attraper le coffre de la Pontiac afin de se hisser à l'intérieur.

Au sec dans le cocon de fortune, elle prit un moment pour analyser son environnement. La voiture dans laquelle elle avait trouvé refuge chevauchait en même temps le toit d'une fourgonnette et le flanc d'un pick-up renversé. Les deux squelettes de métal étaient entièrement immergés.

Comment diable cette tour de tôle tient-elle encore debout ?

Soucieuse d'éviter un affaissement de l'ensemble, elle cessa aussitôt de remuer. De toutes parts, le Brooklyn Battery Tunnel était méconnaissable, du moins dans les zones visibles grâce au faible éclairage de secours. D'un côté comme de l'autre, aucun signe de vie. À vue de nez, la construction pharaonique creusée sous l'embouchure de l'East River atteignait quatre mètres de hauteur et elle était inondée aux trois quarts.

Merde. Où sont-ils ?

À court d'idées, Jupiter cria le nom de Walker jusqu'à s'en arracher les cordes vocales. Le son se propagea dans un écho déformé. Elle réitéra l'appel encore et encore. Découragée, elle sentit les larmes monter. Alors, d'un coup de poing rageur contre la tôle du coffre, elle déchargea son trop-plein de désespoir sans se soucier des conséquences. En retour, la structure vacilla dangereusement.

En cet instant précis, elle aurait donné n'importe quoi — à commencer par sa popularité sur YouTube — pour se blottir dans les bras de son père. Lui dire qu'elle regrettait qu'ils se soient éloignés à cause de brouilles. Peut-être ne le reverrait-elle plus jamais. Quel était le contenu de leur dernière discussion ? N'avait-elle pas été trop sèche avec lui avant de

raccrocher ? Ne pas se souvenir de ces détails, désormais si importants, la hantait.

Une brûlure intense l'extirpa de ses remords. La mâchoire serrée, elle baissa les yeux vers son épaule dénudée. La bretelle du soutien-gorge, à force de frottements, s'était enfoncée dans la plaie ouverte. Avec une infime précaution, elle retira la bande de tissu imbibée de sang. Une fois l'épreuve terminée, elle retomba mollement dans le coffre, à deux doigts de s'évanouir. Elle laissa pendre ses jambes dans le vide, au-dessus de l'eau sombre, et éclata en sanglots, submergée par l'émotion.

De l'autre côté de la Pontiac, une masse noire tentaculaire approchait, précédée d'une écume houleuse. Elle contourna le véhicule afin d'atteindre son objectif à l'arrière. L'ombre se déplaça lentement. En premier lieu, un bruit de clapotis alerta Jupiter. Dans la foulée, quelque chose frotta contre son tibia.

— Qui est là ? hurla-t-elle en brandissant un cric.

— C'est nous. Ne nous assomme pas.

Walker s'était amarré d'une main au pare-chocs et faisait du surplace à la nage. Sur ses épaules s'agrippait Alvaro, visiblement ravi de retrouver la jolie rousse.

— J'ai cru vous avoir perdus. J'étais vraiment au bout de ma vie.

— Les remous ont entraîné le gosse un peu plus loin. Je suis allé le récupérer, et le phare de ta Pontiac nous a attirés.

Walker souleva l'enfant pour que Jupiter le hisse.

— Doucement, alerta-t-elle en l'attrapant. C'est très instable.

Alvaro se jeta immédiatement dans ses bras et l'enserra de toutes ses forces.

— J'ai vu quelque chose bouger dans la lumière, déclara-t-il, alors j'ai dit à Walker qu'on devait nager jusque là.

— Qu'on devait ? reprit le coursier essoufflé.

— Oui, bon... Que *tu* devais.

Sous le poids supplémentaire du garçon, le véhicule s'était enfoncé, et maintenant, l'eau s'infiltrait dans le coffre.

— Et Reyes ? demanda Jupiter avec une pointe d'inquiétude qui la surprit elle-même.

— Je le croyais avec toi. J'ai perdu sa trace quand on a tous été emportés dans le tunnel. Ensuite, je me suis occupé d'Alvie.

Reyes pouvait-il s'être enfui ? Peu probable. Il n'abandonnerait pas son fils.

Walker balaya les alentours. Si sa vision de nyctalope lui permettait de ne rater aucun détail, il ne décela rien d'autre que des rats apeurés à la recherche d'une sortie. C'est alors que son attention se porta sur l'épaule de Jupiter.

— Ta blessure, là... Comment est-ce que tu t'es fait ça ?

Il se hissa délicatement et y jeta un rapide coup d'œil.

— Une rencontre fortuite avec un tuyau.

Elle voulut jouer l'indifférence, mais la douleur se rappela à son bon souvenir durant l'inspection, et elle ne put s'empêcher de lâcher un râle plaintif.

— C'est superficiel, rassura-t-il en se laissant choir au niveau du pare-chocs.

— Merci, doc. Par contre, on prend l'eau, là.

Recroquevillée au fond du coffre, Jupiter commença à écoper à l'aide de ses mains. Alvaro la scruta d'un air circonspect.

— Et papa ? quémanda-t-il.

— On va le retrouver, bonhomme.

Walker corrobora. Il ne partirait pas sans lui. Reyes était devenu une monnaie d'échange nécessaire à la survie du coursier. Si bien sûr la DEA jouait le jeu, comme ils l'avaient promis. Devait-il leur faire confiance ? Peu importait, il n'avait tout simplement pas le choix.

Les sens aux aguets, Jupiter cessa soudainement d'écoper. Elle tendit la tête hors du coffre.

— Est-ce que vous entendez ce bruit ?

Un bourdonnement venait de se mêler aux remous récurrents à l'intérieur du tube. Les pupilles de Walker, dilatées et luisantes, firent le point dans la direction pointée par la jeune femme. Rien ne bougeait. Au-delà d'une cinquantaine de mètres, le Brooklyn Battery Tunnel était bouché au nord par un camion frigorifique à l'imposante remorque, abandonné en travers de la voie. Ses chromes rutilants brillaient sous l'éclat des phares engloutis encore allumés.

Le bruit lancinant se fit plus insistant quand l'engin tressauta. D'abord un à-coup, suivi d'un choc plus violent. Le métal grinça, jusqu'à ce que le poids lourd se déporte sur le côté.

Prêt à toute éventualité, Walker plongea un bras sous l'eau, tâtonna au niveau de sa ceinture et en ressortit le Beretta subtilisé à Reyes. Le viseur était pointé en direction du camion frigorifique.

— J'ai peur, murmura Jupiter.

Elle resserra ses doigts sur ceux d'Alvaro.

À ce moment précis, un raclement épouvantable vibra dans tout le tunnel. Le bourdonnement devint vrombissement. Une coque rouge cerise surgit alors du passage réduit nouvellement formé entre la paroi de béton et l'arrière de la remorque.

Walker fronça les sourcils et se focalisa sur la vitre du cockpit.

— Je n'y crois pas ! s'exclama-t-il en remettant le cran de sûreté du pistolet automatique. C'est Reyes. Il nous a trouvé un hors-bord !

Chapitre 16

23:00-00:00

OceanofPDF.com

16 . 1

— Enfin !

Jupiter laissa exploser sa joie. Ils venaient d'atteindre l'extrémité sud du Brooklyn Battery Tunnel. Le hors-bord piloté par Walker s'extirpa de l'ouvrage en slalomant entre les épaves. Le quatuor fit alors face à un spectacle inimaginable. Dans toutes les directions, où que portait le regard, les rues de la mégapole avaient disparu, englouties par la montée des eaux. Les conséquences de la déferlante se constataient à mesure qu'ils s'enfonçaient dans la nuit, entourés des ombres des géants de verre et d'acier. De temps à autre, des débris tapaient contre la coque, avant d'être violemment repoussés. Deux hélicoptères de secours les survolèrent, le nez braqué sur le quartier de Chinatown plus au nord. Après plusieurs crochets, ils aboutirent devant Coffey Park, entièrement dévasté. Un gigantesque peuplier noir déraciné barrait le passage, les obligeant à faire demi-tour une nouvelle fois.

Désarçonnée devant l'état de sa ville, Jupiter délaissa un instant le chaos ambiant pour affronter son reflet à la surface du détroit. Elle se pencha au-dessus du bastingage du hors-bord et tenta de se détendre, portée par le rythme lancinant des flots.

— Et maintenant, quel est le plan ? quémанда-t-elle en brouillant son double de la main.

Reyes attrapa le bras de la rousse pour la remettre d'aplomb sur la banquette.

— Ne te colle pas aussi près de la flotte, la sermonna-t-il. Au moindre contact, tu vas te faire éjecter.

Avec une moue de contrariété, elle se recroquevilla à sa place tandis que le bateau entamait un virage serré pour éviter une grue effondrée sur la

façade d'un building aux vitres brisées. Dès qu'ils croisaient des corps à la dérive, Reyes couvrait systématiquement les yeux de son fils. Aucune des devantures au bas des tours de verre n'avait résisté à l'impact de la vague. Tout n'était que désolation.

— Donnez-moi le talkie-walkie, demanda Walker sans se préoccuper des interrogations de Jupiter.

Reyes ouvrit son sac à dos et sortit le boîtier de la poche étanche.

— Attrape. Tu veux joindre ceux à qui tu dois me livrer ?

Le coursier passa outre la formule à charge.

— Non, plus tard. Et j'ai un téléphone spécifique pour les contacter.

Il coupa le moteur près d'un anneau d'athlétisme aux gradins en partie arrachés et balaya les fréquences du talkie-walkie à la recherche du canal d'Emily. Les parasites laissèrent place à un silence continu.

— *Ray à Emily. C'est moi, chérie. Est-ce que tout va bien ? Tu as pu sortir ?*

Pas de réponse. Walker réitéra plusieurs fois son message, avec un ton de plus en plus maussade. Il finit par rendre l'appareil à Reyes et remit les gaz sans un mot. Le hors-bord traversa à pleine vitesse le secteur de Red Hook, et poursuivit sur une trajectoire l'emmenant au sud de Brooklyn. Le pilote savait parfaitement où il se dirigeait.

Jupiter laissa le vent s'emparer de sa chevelure indomptable tandis qu'elle venait prendre place à ses côtés. Elle remarqua le pistolet posé sur une tablette derrière le volant. L'arme de Reyes, prête à servir si la situation l'exigeait, comprit-elle. Elle voulut en avoir le cœur net.

— C'est au cas où ?

De profil, Walker paraissait absent. Il garda le cap, mutique.

— À mon avis, poursuivit-elle avec une approche différente, ce doit être une hécatombe aux avant-postes de la ville, à Coney Island et Brighton Beach. Je n'aurais pas aimé me trouver là-bas.

La remarque resta une fois de plus sans suite. Elle insista encore.

— Tu sais, je suis sincèrement désolée pour ta femme, mais j'ai besoin de connaître la vérité. Tu es vraiment ce que tu dis être ?

Walker inclina enfin la tête pour la fixer de ses pupilles dilatées.

— Qui oserait se prétendre de l'Underground sans en avoir les attributs ?

— Et pour quelle raison est-ce que tu fais ça ? L'argent ? renchérit Jupiter d'une voix plus sombre. Je veux dire... Le fait de livrer Reyes.

— À quoi me servirait le fric étant donné la vie que je mène ?

— Tu ne cesses de me répondre par des questions.

Elle le fixait comme si elle cherchait à sonder son âme.

— Écoute, Jup, moins tu en sais, mieux c'est pour toi. Je t'assure.

— Je suis assez grande pour en juger moi-même.

La youtubeuse sentit une petite main attraper la sienne. Celle d'Alvaro. Assis à la poupe près du moteur et de son père, il avait capté quelques bribes de la conversation.

— M'sieur Walker a sûrement ses raisons, cria-t-il pour se faire entendre.

Jupiter ne put s'empêcher de sourire devant la remarque pleine de bon sens. Pourtant, l'entrain n'y était plus. Du côté de Reyes, ce n'était guère plus réjouissant. L'ancien lieutenant de Pablo Escobar savait pertinemment ce qui l'attendait, mais il avait donné sa parole et il ne la renierait pas. Il promena ses doigts burinés sur son avant-bras, comme s'il souhaitait en effacer le tatouage, ainsi que tout ce qui s'y rattachait. Depuis la naissance de son enfant, il ressassait souvent ses méfaits du passé, obnubilé par le besoin de se racheter. Sans trop y croire, il espérait que le comportement de ces dernières années finisse par contrebalancer sa dette de sang lorsqu'il se présenterait devant l'Éternel.

Déterminé à ratifier cette ultime tentative de rédemption, il se leva pour rejoindre à son tour le coursier au poste de pilotage.

— Comment comptes-tu t'y prendre pour me remettre à la DEA ?

Le hors-bord ralentit sa cadence près d'un *comedy club* dont le toit servait de refuge à des survivants. Trois mètres au-dessus du niveau d'eau, ils étaient une dizaine à s'agiter devant l'enseigne en néon de l'établissement. À l'approche du bateau, des cris et des appels à l'aide fusèrent. Walker se positionna en contrebas au plus près de la façade et coupa le moteur.

— Dans un premier temps, précisa-t-il, on va continuer sans Jupiter ni Alvaro.

— Comment ça ? s'interposa l'intéressée.

— Ça va devenir dangereux, et c'est inutile de vous faire courir des risques supplémentaires. Le toit du *comedy club* n'est pas très haut. Avec un peu d'aide, il y a moyen de vous débarquer ici. Au moins, vous ne serez pas seuls dans l'attente des secours.

— Pas question ! rétorqua Jupiter d'un ton qui ne laissait pas de place à la conciliation. De toute manière, c'est dangereux depuis un bon moment. Je ne vais certainement pas vous abandonner après tout ce qu'on a affronté. Quant à Alvaro, il est plus en sécurité auprès de toi et de son père.

Elle marqua une pause, emportée par l'émotion. Les mots se brisèrent dans sa gorge.

— Au bout, ensemble. Je le dois à Charlie et Jackson.

Walker n'insista pas. Il n'en avait plus la force de toute manière, et Jupiter l'avait touché par sa sincérité. Il confirma la décision d'un simple hochement de tête tandis qu'il démarrait le moteur. Sous les yeux décontenancés des survivants, le hors-bord s'éloigna du *comedy club* en fendant la nuit, droit vers le sud.

— Où nous emmenez-vous, m'sieur Walker ? demanda Alvaro, cramponné à la rambarde de sécurité.

— Green-Wood, répondit laconiquement le pilote.

— Tu veux parler du cimetière de Green-Wood ? bondit Jupiter, dont les oreilles traînaient. Tu n'as pas encore plus glauque comme lieu de rencard ?

— On n'est pas là pour établir un circuit touristique. Je connais bien Green-Wood. C'est facile d'accès et il se trouve être le point culminant de Brooklyn, donc potentiellement moins touché.

— Et pour les gars de la DEA ?

— Je les appelle en chemin.

La voix de Walker fut en partie couverte par le bourdonnement d'un hélicoptère du NYPD, surgi d'une ligne d'entrepôts. L'appareil longea le canal de Gowanus avant de bifurquer dans leur direction et de se positionner juste au-dessus d'eux, à la même vitesse. Au bout des patins, des lumières clignotaient par intermittence, arrosant la nuit de bleu et de rouge. Un homme harnaché ouvrit la porte d'accès et se pencha, sécurisé par un câble. Il braqua un projecteur éblouissant sur le quatuor.

— Ils cherchent seulement à savoir si on a besoin d'aide, hurla Reyes avec les mains en porte-voix.

Le bruit d'enfer des pales du rotor rendait tout échange verbal impossible avec l'hélicoptère. Alors, Walker joignit le pouce et l'index dans un geste adressé au secouriste. En retour, le pilote de l'engin reprit son plan de vol.

Maintenant que ce léger contretemps était réglé, la prochaine étape leur tendait les bras : le cimetière de Green-Wood.

OceanofPDF.com

16 . 2

En dépit des communications saturées, l'appel avait finalement abouti à force d'insistance. Albuquerque raccrocha, satisfait. L'homme au bout du fil — capitaine à la brigade fluviale new-yorkaise — lui devait un service et c'était l'occasion parfaite pour qu'il efface sa dette.

Le problème de transport était ainsi réglé avec ce bateau mis gracieusement à disposition.

Il est temps de souffler un peu.

Albuquerque s'appuya contre la balustrade du rooftop et huma l'air ambiant. Au dixième étage de l'hôtel attenant au Brooklyn Bridge Park, où les trois agents de la DEA avaient trouvé refuge, le panorama portait loin. Derrière la brume, on distinguait à la fois la skyline de Manhattan, le Financial District et le Brooklyn Bridge. Quitte à attendre un signe de Walker en pleine catastrophe, autant que ce soit ici.

Si la plupart des clients avaient déserté les lieux après le passage de la vague meurtrière, le bar extérieur restait néanmoins ouvert. Occupé à son comptoir, le barman préparait un Gin Tonic sans se soucier le moins du monde de la tragédie à laquelle sa ville faisait face. Après tout, à cette hauteur, on ne craignait rien. Et le déluge s'était interrompu. On commençait même à apercevoir les étoiles qui perçaient la masse nuageuse circulaire.

Avachis sur l'un des canapés en résine du rooftop, McKenna et Ed ne cessaient de fixer leur montre. Ils n'en parlaient pas, de peur de jeter le mauvais œil sur la traque de Walker, mais ils étaient pessimistes depuis que Nina avait joué les trouble-fêtes. D'un geste forgé par l'habitude, McKenna coiffa sa moustache tombante d'un air préoccupé. Ses plans mûrement réfléchis — regagner la confiance de sa fille Debbie et s'offrir une retraite

au soleil — étaient en train de couler avec la Grosse Pomme. Il chercha Albuquerque du regard et finit par le repérer près de la balustrade. Après une courte hésitation, il le siffla, trop fatigué pour se lever.

Un Purple Haze à la main, ce dernier se retourna en ruminant. Il descendit d'une traite son verre avant de rejoindre ses deux collègues. Le cocktail au Prosecco — l'un de ses plaisirs coupables — ne lui avait pas étanché sa soif. Une soif de richesse étroitement liée à ce *misérable cafard*.

Walker.

Contrairement aux précédents coursiers, Albuquerque misait davantage dessus pour déterrer El Lobo. Cela tenait en un trait de caractère : sa faculté d'adaptation aux événements. Il l'avait prouvé lors de son arrestation mouvementée.

— Moins d'une heure avant que le RX ne commence à faire effet, fit remarquer McKenna du bout des lèvres. Ça va être serré, même si Walker parvient à ramener notre gars à la surface.

Ed rebondit sur le sujet, comme s'il attendait cette occasion pour étaler son ressentiment.

— Se pose aussi le souci de déplacement. Comment va-t-on aller au point de rendez-vous ? Les rues sont inondées, c'est un vrai bordel là dehors. Je pense qu'on devrait lâcher l'affaire, ça devient...

Par surprise, Albuquerque le musela d'une prise d'étranglement. La pression exercée sur la trachée lui coupa la respiration et il commença à suffoquer.

— Je continue ou tu changes d'attitude ?

Au vu de son penchant pour la violence, McKenna profitait de la scène avec une certaine délectation. Son équipier de la DEA ne supportait pas les remises en question et il le prouvait une fois encore. Autant ne pas ajouter de l'huile sur le feu, alors il se tut et avala une gorgée de la bière blonde que lui avait recommandé le barman. De la mousse se déposa sur sa moustache fournie.

— C'est bon ! C'est bon ! cracha Ed, à deux doigts de perdre connaissance.

Ses yeux déjà naturellement globuleux semblaient prêts à bondir de leurs orbites sous l'effet du manque d'oxygène. Il tapa plusieurs fois sur l'avant-bras d'Albuquerque en guise de soumission. L'étau se desserra et l'air marin remplit à nouveau ses poumons maltraités.

— Tout ça est très divertissant, commenta McKenna en essuyant la mousse contre un pan de sa chemise hawaïenne, sauf que ça ne répond pas au problème soulevé par Ed.

Albuquerque se détendit, conscient qu'il était sans doute allé trop loin, comme à son habitude. Plus les années passaient, moins il parvenait à canaliser ses nerfs. Il travaillait sur le sujet à l'aide de cours de yoga dont il évitait d'ébruiter l'existence. Qu'à cela ne tienne, grâce au pactole d'El Lobo, tout ceci serait bientôt de l'histoire ancienne. Il avait prévu de disparaître dans un petit coin de paradis. Adieux les désagréments du quotidien. Et les cons.

— On a un hors-bord qui devrait arriver sous peu, expliqua-t-il face à ses deux collègues. En attendant, buvez et faites-moi pas ch...

Une sonnerie horripilante couvrit la grossièreté. Celle bien spécifique du téléphone prépayé que les trois hommes avaient acheté au début de leur opération. Le même modèle se trouvait entre les mains de Walker.

— C'est lui ! confirma Albuquerque en décrochant.

— Tu ne trouves pas ça ironique ?

Chuck Arys se retourna vers Lawrence avec les sourcils relevés et le front plissé. Le météorologue ne voyait absolument rien d'ironique à être perché cinquante mètres au-dessus d'une zone inondée et dévastée, au milieu de la nuit.

— Quoi ?

— Franchement, se réfugier dans un réservoir d'eau après s'être pris des millions de mètres cubes de flotte sur la gueule, il y a de quoi rire jaune, non ?

— Si tu le dis...

Chuck n'avait pas le cœur à jouer les caustiques. De leur position, au sommet de la tour qui dominait le vaste parc à l'ouest du *Ranch*, le panorama ne laissait aucun doute sur les ravages provoqués par Nina. À perte de vue, Staten Island, particulièrement touchée, affichait une désolation sans nom : bâtiments effondrés, colonnes de fumée, arbres déchiquetés et carcasses de véhicules témoignaient de la puissance inimaginable qui avait frappé le secteur. Dans le ciel de Manhattan, de

l'autre côté de la baie, un ballet d'hélicoptères arpentait la nuit couleur charbon, signe que la catastrophe n'était pas circonscrite au rivage.

Les morts devaient se compter par milliers, estima Chuck en serrant les poings. Il s'en voulait de ne pas avoir agi plus vite. Malgré l'alerte donnée sur CNN, la population n'avait pas eu le temps de réagir et de prendre les mesures adéquates. Un rappel de la place de l'Homme sur Terre, en quelque sorte : Mère Nature dictait sa loi. Nous n'étions pas en mesure de la contrer. Sans relativiser la tragédie en cours, le météorologue trouva cet état de fait presque réjouissant. Une contradiction avec l'essence même de son métier, qu'il cultivait secrètement de peur d'être catalogué comme anarchiste. Ou barge.

Une douleur au niveau du cuir chevelu le sortit de ses pensées. Avec la main, il épongea précautionneusement son crâne humide, juste au-dessus de l'oreille gauche.

— Merde, je me rends compte que dans la précipitation, j'ai oublié mon téléphone sur le bureau, signala Lawrence. Le tien fonctionne encore ?

Chuck essuya sa paume rouge sang et attrapa l'iPhone dans la poche arrière de son pantalon trempé. L'appareil étanche, qui avait failli lui coûter d'être écrasé par le plafond du *Ranch*, s'alluma.

— OK, le système redémarre. J'appelle déjà Jup. J'espère qu'elle a pu décamper à temps de l'Underground.

Après seulement deux tonalités, l'appel coupa sans aboutir.

— Je retente.

Le résultat fut identique. Lawrence se hasarda à une explication de sa sempiternelle voix haut perchée.

— C'est à cause de la multitude de communications simultanées. Tout le monde essaie de joindre ses proches, et ça crée un goulot d'étranglement. Rappelle-la dans un instant.

Ça se tenait. Du moins, Chuck n'avait pas la force d'imaginer le pire. S'il devait affronter la perte de Jupiter, après celle de sa femme, il ne donnait pas cher de sa motivation à rester en vie. Il prit une grande respiration et laissa divaguer son regard jusqu'à la pointe sud du détroit, là où la clarté de la lune éclaboussait la plage de Coney Island.

Un détail le surprit. Il rumina des mots inaudibles, tant et si bien qu'il finit par interpeler la curiosité de Lawrence.

— Je connais cette tête. Toi, tu as repéré un truc pas net.

— Deux secondes, je veux vérifier quelque chose.

Chuck activa l'appareil photo du smartphone et pointa l'objectif sur Coney Island en zoomant au maximum. La définition de l'image n'était pas extraordinaire, mais le mode nuit suffit à capter l'essentiel.

Un masque de terreur s'imprima alors sur le visage du météorologue.

OceanofPDF.com

Chapitre 17

00:00-01:00

OceanofPDF.com

17 . 1

Le plus grand parc de la ville surgit de la nuit en amont du cimetière de Green-Wood. Sans surprise, Prospect Park avait subi de plein fouet le tsunami. Tous les arbres avaient été fauchés comme les blés. Le hors-bord fit une embardée tardive afin d'éviter un cadavre à moitié immergé. Le corps, à peine perceptible, cogna contre la coque. Le son sinistre glaça le sang de Jupiter. Outrée, elle fusilla Walker du regard. Le coursier s'excusa d'un signe de la main avant de remettre les gaz à tribord.

— Ce sont bien des otaries, là-bas ?

Alvaro les fixait, éberlué. Il n'en avait jamais vu en vrai. Sa connaissance réelle du monde animal se limitait en fait aux chats et aux rats, les seules espèces présentes dans l'Underground. Mais les livres et les bandes dessinées étaient une source inépuisable de savoir.

La question de l'enfant parut au premier abord hors de propos. Et puis les autres passagers tournèrent la tête dans la direction pointée. La scène était surréaliste : devant l'entrée du parc nimbé dans un brouillard tenace s'était accumulé un amas de branches enchevêtrées et de décombres. On y distinguait les restes d'un kiosque à musique, et plus étonnant encore, trois dépouilles d'otaries coincées au cœur du méli-mélo.

Walker ralentit la cadence de l'embarcation.

— Comment... Comment est-ce possible ? s'interrogea Reyes, stupéfait devant le tableau glauque à souhait.

— Le zoo !

Jupiter venait d'avoir un éclair de lucidité.

— Elle a raison, appuya le coursier. À coup sûr, ce sont des otaries provenant du zoo à l'est du parc. Les animaux ont dû se retrouver piégés, ou emportés pour les moins chanceux. Et certains ont dérivé jusqu'ici.

— C'est horrible, papa.

Alvaro se plaqua contre le torse de son père, à la recherche de réconfort, mais il ne récolta qu'un baiser distant. Pas un mot. Reyes avait ses raisons. Bientôt, il serait remis à la DEA, comme convenu. Il n'était pas né de la dernière pluie et se doutait du traitement qui l'attendait. L'épreuve serait délicate à gérer pour l'enfant, encore dans l'ignorance, alors il était nécessaire qu'il se forge une carapace au plus vite, même dans la douleur.

— On approche de Green-Wood ! annonça Walker.

Derrière un bloc de petits immeubles délabrés, le cimetière jaillit en amont de la proue du bateau, éclairé par la lune. Intact, il se dressait sur une succession de collines ondulantes.

— Tu as vu juste, souligna Jupiter. La vague a moins fait de dégâts ici.

À demi étonné d'avoir eu raison, Walker acquiesça en naviguant vers l'imposant portail de style néo-gothique. Tel un éden au cœur de l'apocalypse, le site s'était transformé en îlot. Sur le bout de terre de presque deux kilomètres carrés, des milliers de tombes dominaient le quartier inondé de Brooklyn.

— C'est hallucinant !

Alvaro avait trouvé le bon mot. Si l'on écartait l'aspect austère et effrayant propre aux cimetières, Green-Wood était à couper le souffle dans ces conditions particulières. Le quatuor accosta devant l'entrée nord où une plaque en métal indiquait avec ostentation : « Classé au patrimoine historique ». Derrière le portail proliférait une végétation luxuriante qui s'étendait à perte de vue, lézardée de sentiers séparant les multiples parcelles de tombes.

Dernier à quitter le hors-bord, Walker vacilla au moment de franchir la coque. Il chercha à se ressaisir, mais la perte d'équilibre l'emporta et le fit basculer sur le côté. Le contact brutal de sa jambe aux tissus brûlés avec la terre humide lui arracha un cri de douleur. Dans la chute, le pistolet glissa de ses mains, rebondit à deux reprises avant de s'immobiliser derrière les pieds de Reyes.

— Tu ne tiens plus debout ? ironisa ce dernier en se penchant vers l'arme dont le cran de sureté était désactivé.

En train de gravir la butte qui surplombait la rive, Alvaro marqua une pause et se retourna, intrigué par l'agitation en contrebas. D'un signe, le père ordonna au garçon d'attendre.

Après un moment de flottement, il récupéra le Beretta, puis aida Walker à se relever. Sur ses gardes, le coursier refusa l'assistance et recula en titubant. Comme s'il jugeait la façon dont il allait utiliser son arme, Reyes la fit tourner dans sa paume durant quelques secondes interminables. Finalement, il choisit de la sécuriser et de la tendre par le canon à Walker.

— Tiens, reprends ça. Et sache que tu n'as pas besoin de cet accessoire pour t'assurer que je tiens parole.

Jupiter venait de rebrousser chemin et accourait. Elle n'avait rien capté de ce qui s'était déroulé, mais elle avait suffisamment de flair pour repérer une situation anormale.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? Tout va bien, Walker ?

Non, ça n'allait pas. En fait, c'était pire depuis la sortie du Brooklyn Battery Tunnel. Ressenties dans un premier temps comme de simples alertes passagères, les nausées et douleurs abdominales s'étaient intensifiées, parallèlement à l'apparition des premiers troubles oculaires. Les agents de la DEA disaient vrai quant aux effets progressifs du RX. Inéluctablement, le poison dans ses veines agissait dans l'ombre depuis l'inoculation.

L'écran de l'antique montre à quartz indiquait minuit cinq. Les six heures de répit notifiées par Albuquerque étaient épuisées. Chaque bouffée d'oxygène inhalée avait la saveur du sursis.

Reyes fixa Walker avec insistance en lui tournant autour.

— Il a un truc qui cloche, diagnostiqua-t-il à l'envolée.

Il prit Jupiter pour témoin.

— Touche son front ! Je suis certain qu'il est brûlant.

Elle s'exécuta et passa outre les protestations du coursier.

— Mais oui, une vraie chaudière. Explique et ne tourne pas autour du pot cette fois !

Walker soupira, à la recherche d'une alternative à la vérité trop abrupte. La végétation environnante jouait encore au yo-yo et avait du mal à se figer sur ses rétines luisantes. Finalement, il abdiqua, par lassitude. Après tout, ils méritaient de savoir.

— On m'a injecté de force une merde dans le corps. Un poison. En gros, je suis condamné à très court terme.

Jupiter le dévisagea, incrédule, avant de comprendre qu'il ne plaisantait pas. Sous le choc, elle lui prit la main, consciente de la portée de ce qu'il

venait d'avouer.

— Qui t'a fait ça ? Et...

Sa voix se brisa.

— Le trio de la DEA à qui je dois remettre Reyes. Ils se sont ainsi assurés que je collabore jusqu'au bout. Ils possèdent l'unique antidote.

— Donc on vit dans un monde où une agence gouvernementale empoisonne des quidams de l'Underground.

Sous le coup de la colère, Jupiter écrasa les doigts de Walker. Jamais elle n'aurait imaginé se retrouver mêlée à un imbroglio pareil. Cela dépassait, et de très loin, tout ce qu'elle avait déjà couvert pour sa chaîne.

De son côté, Reyes assembla les pièces du puzzle à l'aide de ces dernières révélations. Tout concordait.

— Ils agissent certainement sous le radar, pour leur propre compte, expliqua-t-il. Ce ne sont pas les premiers.

— Je ne comprends pas les motivations derrière cette histoire de fou ! s'emporta Jupiter.

— Le fric. Tout tourne autour du fric. Ils cherchent uniquement à accaparer les milliards du cartel avec lesquels je me serais prétendument enfui à l'époque.

— Et c'est faux ?

— Bien sûr. Je n'ai pas volé un seul dollar ou un gramme de coke à Pablo. Et même si ça avait été mon intention, je ne vois pas comment j'aurais pu faire ça. Je vous rappelle que l'intégralité de la police colombienne me collait au cul. Ce mythe s'est construit avec les années, mais il ne m'a jamais lâché.

Le chant d'une tribu de perruches, postée dans un orme majestueux les surplombant, marqua le point final de cet éclaircissement. Plus haut, la couche de nuages s'était disloquée en partie et dévoilait des constellations familières. Il flottait dans l'air pesant une odeur étrange, un calme irréel, comme si la nature se rassérénait après avoir déversé toute sa violence.

Du haut de la butte détrempée, Alvaro jouissait d'une position stratégique, avec une vue dégagée sur les vallons environnants. Si l'on excluait du décor les multiples tombes et mausolées le long des allées pavées, on pouvait aisément se croire dans un parc plutôt qu'au cœur d'un cimetière. Les étangs aux formes alambiquées et la végétation abondante

accentuaient d'ailleurs cette impression. Au-delà brillait la « mer de Brooklyn ». Une création éphémère signée Nina.

Son père lui avait demandé de ne pas bouger et de laisser les grands entre eux, alors Alvaro choisit d'attendre en faisant travailler son imaginaire. S'inventer une toute nouvelle aventure, à l'image des romans épiques qu'il dévorait, c'était dans ses cordes. Il se forgea un rôle de pirate. Oui, c'était parfait : pirate de l'île de Green-Wood. Ça sonnait bien. Un valeureux héros en quête de trésors cachés, battant pavillon noir sur la mer de Brooklyn, avec de l'or et du rhum plein la cale. Pris à son propre jeu, le garçon mima une longue-vue en collant ses mains en tube l'une devant l'autre. Il pivota lentement jusqu'à trouver un axe qui lui convenait. Et c'est alors qu'il remarqua quelque chose.

Un bateau approchait par le nord. La réalité venait de rejoindre la fiction. Enfin, presque. Pas de voiles qui claquaient au vent, pas de grand mât, pas de canons rutilants. Seulement un gyrophare rouge et bleu.

— On a de la visite ! cria-t-il en gesticulant. La police !

— Ce sont eux à coup sûr, indiqua Walker.

Il regarda une nouvelle fois sa montre, avec l'espoir vain que le sablier du temps ait figé sa folle course.

— Et maintenant ? questionnèrent à l'unisson Jupiter et Reyes.

— Je leur ai donné rendez-vous à la chapelle située au-delà de la butte. Allons-y.

Alvaro abandonna son rôle de pirate de l'île de Green-Wood après avoir retrouvé les trois adultes. Il fallait se concentrer sur le moment présent, tout faire pour aider son père. Sauf qu'il ignorait les tenants et les aboutissants de la mission. On ne l'avait pas mis dans la confidence. À travers quelques vagues bribes de conversations captées çà et là, il comprenait qu'il s'agissait d'une collaboration avec la police sur une affaire. Ou quelque chose de cet acabit. Il y avait de quoi s'enorgueillir. Une fois cette histoire réglée, tous deux reprendraient leur vie d'avant. Ce qu'il souhaitait par-dessus tout.

L'ordre revient toujours avec le temps. Cette maxime, répétée en boucle par le héros d'une de ses sagas romanesques, s'adaptait bien à la situation. Lui aussi y croyait fermement.

Le sentier balisé conduisit en premier lieu à Battle Hill, où siégeait un monument de guerre d'une dizaine de mètres de haut, fixé sur une enceinte

de granit et gardé par des soldats de bronze. Des spots camouflés éclairaient les statues. Le groupe franchit le site commémoratif pour atteindre une petite église attenante, au style gothique rappelant celui de l'immense porte de l'entrée nord. Elle dégageait un charme britannique indéniable avec son dôme galbé en guise de couronne. Un réseau de nervures sculptées avec minutie tapissait la façade autour de personnages bibliques. Malgré ses piètres connaissances religieuses, Jupiter en reconnut un avec une pointe de fierté.

— C'est Moïse, lui, non ? Celui des Dix Commandements, qui sépare la mer avec son bâton.

Elle franchit le parterre de marches au pied de l'entrée pour s'approcher de la gravure. Elle promena ses longs doigts à la manucure abîmée sur le pourtour de la silhouette iconique et fixa les deux hommes, à la recherche d'une approbation.

— La bible et moi, ça fait deux, lui répondit Walker au moment où il ouvrait la double porte en bois.

La confirmation vint de Reyes. D'un pouce levé et d'un air entendu, il conforta le fait qu'elle avait vu juste, puis il s'engouffra à son tour dans le sanctuaire, avant de marquer un arrêt brutal. D'un geste ferme, il ordonna à Jupiter de rester dehors au moment où elle lui emboîtait le pas avec Alvaro. Surprise, la jeune femme s'exécuta malgré tout.

— Cinq minutes, pas plus, précisa-t-il pour arrondir les angles en mimant les chiffres de la main. Tu veux bien jouer la baby-sitter, s'il te plaît ?

Après avoir traversé un patio étriqué, il se retrouva dans l'enceinte principale où quelques bancs usés étaient disposés de chaque côté de l'allée centrale. À gauche, une colonne de béton montait jusqu'à une arche en or, elle-même dominée par une superbe fresque en trompe-l'œil qui s'étendait sur tout le plafond. En plissant les paupières, Reyes y reconnut les figures mythiques d'Adam et Ève. Pas encore habitué au manque de clarté, il tâtonna pour atteindre l'interrupteur le plus proche.

— Oublie, il n'y a plus de courant.

La voix venait de l'autel. De dos, l'ombre de Walker se détachait à peine de l'obscurité.

— Où est Jupiter ? reprit-il sans se retourner.

— Elle attend dehors. J'avais besoin de te parler, seul à seul.

Walker indiqua à Reyes de poursuivre tandis qu'il prenait place sur l'un des premiers bancs. La douleur irradiait sa jambe brûlée et il devenait urgent de la soulager, ne serait-ce qu'un bref instant. Il déposa le Beretta à ses côtés, bien en évidence. Une façon de montrer qu'il détenait encore le mot de la fin.

— La chose que je réclame, c'est un moment en intimité avec mon fils et c'est non négociable si tu veux que je tienne mes engagements sans créer de problèmes.

Reyes se racla la gorge et reprit sa plaidoirie, avec une tonalité plus douce et mélancolique.

— Je ne me fais pas d'illusions sur ce qui m'attend. Peu importe qui ils sont, ces gars vont me torturer jusqu'à ce que je leur balance une information dont j'ignore tout. Une grosse part du pognon de Pablo a été saisie à l'époque par les autorités colombiennes, et les agences américaines ont picoré les miettes. Tu comprends, je n'ai rien à négocier, alors je suis foutu. Il faut que tu me laisses faire mes adieux à Alvie, lui expliquer ce qui va réellement advenir. Je lui dois la vérité...

Sa voix se décomposa sous le coup de l'émotion trop grande. C'était la première fois que Walker trouvait une fêlure dans le comportement de l'ancien membre du cartel. Ce dernier chuchota quelques mots en espagnol avec les mains unies vers le ciel, avant d'exposer son ultime requête, les yeux rougis par les larmes.

— Promets-moi de prendre soin de mon fils une fois qu'ils m'auront embarqué et que tu auras obtenu ton antidote. Vu ce qu'on vient d'affronter ensemble, j'ose imaginer que tu es une bonne personne, et c'est ce qu'il faut à Alvie. Le gosse ne survivra pas seul s'il doit retourner dans l'Underground.

Ce que Walker entendait enfonça le clou. Depuis leur accostage devant le cimetière, il pesait le pour et le contre quant à ses nouvelles intentions. Dorénavant, le chemin lui apparaissait limpide pour la première fois.

Déterminé, il se releva en grimaçant et attrapa le pistolet automatique.

— Ce ne sera pas nécessaire.

Reyes recula par réflexe.

— Comment ça, *pas nécessaire* ?

— Je ne vais pas t'exposer à une mort certaine. N'empêche, j'ai quand même besoin de toi en guise d'appât. Sache que je ne te forcerai pas, tu es

libre. En voici la preuve.

Le coursier tendit le Beretta devant lui, par le canon.

Perplexe, Reyes hésita un instant. Devait-il saisir cette échappatoire ? Après tout, il n'avait qu'à sortir de la chapelle, réquisitionner le hors-bord et s'enfuir, loin de tout ça.

En plein dilemme, il trancha finalement en suivant ce que lui dictait sa conscience.

— Garde l'arme. Je vais t'épauler pour que tu obtiennes ton antidote. Je veux rembourser ma dette, au moins...

Une contraction abdominale violente plia Walker en deux. Il s'affala à genoux devant le banc et, entre deux râles, vomit un liquide pâteux jaunâtre.

— Merde, tu n'as vraiment pas l'air au top.

Reyes assistait à la scène, complètement désespéré, sans savoir comment réagir.

— Ça va, c'est passé. Aide-moi à me relever.

Ils sortirent sur le perron de la chapelle. Le vent avait regagné en intensité et une couche de nuages noirs grignotait peu à peu la voûte céleste. Assise en haut des marches, la youtubeuse montrait à Alvaro les photos prises durant son périple dans l'Underground. Le garçon était penché sur elle, indéniablement plus absorbé par la beauté de la rousse que par le contenu défilant sur l'écran de l'iPhone.

— Ah, vous voilà. Maintenant que vos cachoterries sont terminées, quel est le plan ?

Jupiter fixa les deux hommes avec une certaine impatience. Devant leur silence, elle insista :

— Dites-moi qu'il y a bien un plan, hein ?

Walker braqua ses pupilles dilatées sur le smartphone. Un sourire presque imperceptible se dessina sur ses lèvres.

— Oui, répondit-il. Grâce à toi, j'en ai un.

17 . 2

Un zodiac de la brigade fluviale approchait de l'île artificielle de Greenwood en fendant l'eau à grande vitesse. Il décéléra brutalement à une cinquantaine de mètres du rivage. La bannière étoilée cessa de claquer au vent. Le faisceau du projecteur fixé à la coque balaya les collines du cimetière. À chaque passage, les tombes découpées en ombres chinoises surgissaient de la nuit avant de s'évaporer dans les ténèbres. Le spot finit par se polariser sur un dôme galbé au sommet d'un clocher, lui-même perché sur la plus haute butte de l'île.

— Trouvé ! cria McKenna, suffisamment fort pour couvrir le bruit du moteur.

Il lâcha les poignées de contrôle du projecteur et orienta son index sur le bâtiment. Albuquerque remit alors les gaz et le zodiac se cabra aussitôt. Nauséeux, Ed se cramponnait de toutes ses forces au bastingage, pressé de retrouver le plancher des vaches. Le mal de mer lui avait fait régurgiter par deux fois la Corona qu'il s'était sifflée sur le rooftop de l'hôtel. Et malgré les bouffées d'air frais, cela ne passait pas. Il ravala en silence une glaire acide, absorbé par le paysage surréaliste imprimé sur les rétines de ses billes globuleuses. Nina avait complètement remodelé la topographie en créant une île-cimetière. Ou un cimetière-île. Ed hésitait encore sur la dénomination à utiliser.

— On approche ! signala Albuquerque. Préparez-vous à accoster.

Depuis leur départ du Brooklyn Bridge Park, le temps s'était à nouveau dégradé à vue d'œil après une courte accalmie. L'épaisse couche de brume qui flottait au-dessus des eaux, comme un linceul blanc, commençait à gagner les collines les plus basses. Une fois le moteur du zodiac coupé, à

proximité de l'unique autre bateau amarré sur place, les agents de la DEA sautèrent à terre. De multiples traces de pas jonchaient la rive.

— Sûrement notre gars, jugea McKenna en désignant le hors-bord.

— Qui veux-tu que ce soit ? lui rétorqua Albuquerque. Soyez sur vos gardes. Je ne lui fais pas confiance, malgré la menace du RX.

Glock 17 en main, Ed marqua un temps d'arrêt, plié en deux pour vomir une énième fois.

— C'est bon, ça va déjà mieux, bafouilla-t-il entre deux crachats.

— T'es vraiment une petite nature, mec.

McKenna lui tapa dans le dos, un sourire narquois sur le visage. Il transportait la sacoche dans laquelle il avait puisé, quelques heures plus tôt, la boîte en métal renfermant une collection de seringues.

À travers le sentier balisé, au milieu des mausolées et des monuments funéraires, les trois hommes fonçaient tout droit vers leur destinée. Vers les milliards de dollars d'El Lobo. Un rendez-vous immanquable et la promesse d'une vie à la hauteur de leurs attentes. Chaque pas les rapprochait de l'objectif qu'ils s'étaient fixé il y a une année, lorsqu'ils avaient décidé d'enquêter en sous-marin sur le cas de cet ancien lieutenant d'Escobar, en fuite avec l'argent du cartel. Une affaire dont la DEA ne se souciait plus, tellement on l'assimilait désormais à une légende urbaine. Mais eux y croyaient.

Malgré leur mise à pied dans l'attente d'un procès pour intimidation de témoins, ils avaient progressivement tissé leur toile autour de cette opportunité. Après des mois de travail, de recoupements et de passages à tabac, le cercle de recherche s'était restreint à New York. À ce stade, un indic membre des triades de Chinatown s'était épanché sur la présence éventuelle de leur cible dans l'Underground. Cette mystérieuse cité nichée sous la Grosse Pomme faisait office de cache imparable, difficile d'accès pour les non-initiés. Méthodiquement, grâce à une expertise conférée par l'Agence, les pistes s'étaient accumulées. Une enquête poussée sur le sujet leur avait appris l'existence de ces fameux coursiers, jouant au yo-yo entre les bas-fonds et l'extérieur.

Et il y a trois semaines, le premier d'entre eux fut localisé.

Puis d'autres dans la foulée, tous incapables de traquer El Lobo.

Jusqu'à trouver la perle rare : Walker.

Avait-il réellement mis la main sur l'ancien trafiquant ? Ils seraient fixés dans peu de temps, une fois au point de rendez-vous. En suivant l'allée, ils s'enfoncèrent dans un tunnel rouge vif formé par de gigantesques rosiers dont les branches ployaient sous le poids de leur parure colorée. D'humeur romantique, McKenna arracha une fleur d'un coup de lame, et en coinça la tige dans sa poche arrière.

— Qu'est-ce que tu fous ? le questionna Ed d'une moue inquisitrice.

— C'est pour Michelle. Ce sera l'occasion de renouer avec elle.

— Et tu penses que ton ex-femme va te sauter dans les bras grâce à une putain de rose ?

— Les milliards qu'on va rafler, ça ne suffira pas.

Albuquerque se retourna et leur jeta un regard noir.

— Fermez vos gueules et concentrez-vous !

Le petit sentier en montée constante déboucha finalement sur la zone ouverte de Battle Hill, nappée d'un fin brouillard. En arrière-plan, la chapelle du cimetière de Green-Wood se dessinait sous une forme fantomatique dans le ciel fissuré d'éclairs lointains silencieux.

— Walker ! Sors de ta tanière ! hurla Albuquerque avec les mains en porte-voix.

Armés, les agents de la DEA inspectèrent le périmètre depuis le centre de la place où se dressait la haute colonne du monument historique. À chacun de ses points cardinaux était érigé un soldat de bronze. Derrière l'un d'eux, une ombre se recroquevilla. Aussi curieux que bigleux, Ed s'approcha au plus près de l'enceinte de granit pour parvenir à déchiffrer l'inscription sur la plaque dorée, sans remarquer le corps tapi dans la brume.

Il lut à voix haute, les yeux plissés : *27 août 1776. En souvenir des soldats américains qui ont péri durant la bataille de Brooklyn lors de la guerre d'indépendance des États-Unis, sous le commandement du général Samuel Hol...*

Exaspéré, Albuquerque le recadra immédiatement.

— Au lieu de jouer au prof d'histoire, surveillance à six heures.

Ed s'exécuta à contrecœur et se déploya pour couvrir l'arrière du terrain au moment où les portes de la chapelle s'ouvraient dans un long grincement sur ses gonds.

Walker apparut sur le perron, blême, son Beretta appuyé contre la nuque de Reyes. Soucieux de rester protégé de la ligne de mire, il se colla au dos du *colis* qu'il devait livrer et lui fit lentement descendre les marches du sanctuaire en premier.

— OK, messieurs. J'ai rempli ma part du marché. Voici le fameux El Lobo. Je vous présente Hector Reyes, alias Gustavo Aguilar, de son vrai nom. Maintenant, je veux l'antidote au RX, sinon je vous jure que je lui mets une balle dans la tête, et vous pourrez dire adieu au pactole.

Le regard brillant d'excitation, Albuquerque s'avança dans leur direction avant de s'arrêter à quelques pas devant l'un des soldats en bronze.

— Bien joué, Walker ! J'avoue que je ne pariais pas grand-chose sur tes chances avec cet imprévu climatique.

— Pas plus que pour les autres coursiers de l'Underground que vous avez assassinés, n'est-ce pas ?

Pris d'un vertige, Walker tituba l'espace d'un instant, mais il se ressaisit aussitôt, en dépit de ses palpitations cardiaques.

— Exactement. Bon, on va vérifier que tu ne nous roules pas dans la farine et qu'il s'agit bien d'El Lobo.

McKenna s'approcha en brandissant son couteau en l'air, la longue lame dirigée vers les avant-bras du captif en marcel.

— Qu'il nous fasse voir le tatouage.

— Fais ce qu'il te dit, intima Walker, aidé du canon de son pistolet automatique qu'il tapota contre l'oreille de Reyes.

Ce dernier maugréa et finit par obtempérer. Il montra aux agents de la DEA l'intérieur de son bras droit, orné d'une croix chrétienne aux branches épaisses, surmontée d'une inscription.

— *Galán*. Parfait, approuva McKenna. C'est bien lui.

Walker eut du mal à cacher son étonnement.

— Si tu te poses la question, expliqua Albuquerque avec un certain délice, oui, on savait pour le tatouage. Et non, on ne t'a rien dit, car il nous fallait une preuve.

Couvrant le nord de la grande place circulaire où l'échange se déroulait, Ed rongea son frein, pressé de quitter le cimetière de Green-Wood. Ce lieu à la fois atypique et sinistre lui fichait la frousse, lui qui ne supportait pas l'idée même de la mort. Il en était persuadé : il n'y avait rien après. Pas de

tunnel de lumière, pas de paradis. Rien que du vide. Une obscurité éternelle propre à le terrifier. Il en parlait parfois à sa psy, sans espérer de quelconques résultats.

À défaut de soigner sa phobie, Ed allait pouvoir se vautrer dans le luxe grâce à la fortune d'El Lobo. Pour se rassurer, il glissa la main dans la poche intérieure de sa veste trop ample qu'il portait en permanence. Ses doigts effleurèrent le billet d'avion. Contrairement à ses deux collègues, peu prévoyants, lui avait déjà programmé sa cavale. Riche à millions, il quitterait les États-Unis dans quelques jours, à destination de l'Équateur, un pays plutôt laxiste sur le plan des accords d'extradition. Même si l'Agence ou le FBI remontaient jusqu'à lui, il ne craindrait rien.

Pour le moment, il n'était pas encore sorti d'affaire, coincé au milieu de cette nécropole insulaire. De nature soucieuse, il ne comprenait pas pourquoi l'échange traînait autant. Il se rapprocha de ses complices.

— Il faut vraiment qu'on se tire d'ici. Finissons-en !

— C'est exactement ce qu'on va faire, approuva Albuquerque. Après tout, on n'a plus besoin du chaperon.

Il pointa son Glock 17 sur Walker, qui siffla aussitôt deux fois.

L'ombre cachée jusqu'à présent derrière le monument commémoratif se manifesta. Un bras armé d'un iPhone surgit d'abord du socle de la colonne, puis ce fut un corps entier. Il appartenait à une rousse sculpturale.

— Bordel, c'est qui, elle ? se braqua McKenna.

— Souriez, messieurs de la DEA, vous passez en live sur YouTube depuis cinq minutes, précisa le coursier en cessant de mettre en joue Reyes. Et sur une chaîne à succès ! Tout le monde est dorénavant au courant de votre implication. Votre popularité va grimper en flèche.

Incrédules, les trois agents fédéraux se fixèrent, surpris par la manœuvre. Ed commença à prendre peur face au moyen de pression et baissa lentement son arme.

— Merde, il a raison ! Je la reconnais, c'est Jupiter.

En proie à de nouveaux vertiges, Walker désigna la sacoche que portait McKenna en bandoulière.

— Donnez... Donnez-moi ce fichu antidote !

En haut de l'écran du smartphone qui filmait et diffusait en direct toute la scène, une énième notification s'afficha.

Encore le paternel, pesta Jupiter. Comme si c'était le moment.

Le réseau téléphonique semblait rétabli. Chuck Arys martelait sa fille d'appels depuis quelques minutes. Après un événement climatique de la trempe de Nina, la youtubeuse imaginait parfaitement l'état d'inquiétude de son père, surtout avec ses connaissances sur le sujet. Sauf qu'elle ne pouvait décemment pas couper le *stream* pour répondre. Il devrait attendre. La vie de ses compagnons d'infortune passait avant tout le reste.

Jupiter vérifia le nombre d'internautes connectés en temps réel. Déjà plus de cinq cent mille, et le compteur croissait à vue d'œil.

— Ça va trop loin, avertit Ed en panique totale. Je me retire.

— Si c'est ton souhait. Je te décharge de tes fonctions.

Sur ces mots, Albuquerque changea l'orientation de son Glock 17. De Walker qu'il maintenait en joue, il passa à son partenaire. Et il fit feu sans hésitation. Trois tirs rapprochés dans le cœur.

Sous l'impact des balles, l'agent de la DEA vibra sur place, avant de s'écrouler mollement sur les genoux. Horrifié, il porta les deux mains à son torse. Elles se teintèrent progressivement d'un rouge sombre. Les silhouettes face à lui devinrent floues à cause des larmes. Ed n'eut pas le temps de se confronter à ses peurs primales, le sang et la mort. Le monde chavira, se rembrunit, tandis qu'il s'en allait.

Jupiter n'en revenait pas. Aux premières loges, elle venait d'assister à l'exécution, comme si elle vivait un cauchemar éveillé. Pourtant, les faits capturés par l'objectif de son smartphone étaient bien réels. Évidemment, la censure exercée par YouTube n'allait pas tarder à tomber, mais pour le moment, le live se poursuivait sans interruption.

Une nouvelle notification surgit sur l'écran. Cette fois, il s'agissait d'un SMS de son père. Jupiter choisit de l'ouvrir en surimpression.

Pendant ce temps, la situation se dégradait devant le monument de Battle Hill. Walker et Albuquerque se faisaient face en se braquant simultanément. Une détermination sans faille les animait tous les deux. Un peu à l'écart, Reyes et McKenna hésitaient à bousculer le statu quo.

Soudain, un grondement tonitruant monta dans la nuit en provenance du sud.

— Un tsunami !! hurla Jupiter d'une voix affolée, tandis qu'elle lisait le SMS. L'océan s'est retiré de Coney Island et une seconde vague géante arrive !

Tout le monde se pétrifia.

OceanofPDF.com

17 . 3

La terre trembla, comme si l'île de Green-Wood prenait vie. Moins de dix secondes après le grondement, un mur d'eau en provenance du sud de Brooklyn déferla sur les collines du cimetière en charriant un agglomérat indescriptible de débris. À la vitesse d'un cheval au galop, la masse en effervescence atteignit les hauteurs et le site de Battle Hill.

Dans son axe de destruction se tenait une proie toute désignée : la frêle église où Alvaro se dissimulait durant la tractation. Au contact de la créature mouvante, les vitraux explosèrent dans une pluie de verre et un fracas assourdissant. Une barque charriée par la crête d'écume vint se disloquer contre la façade, avant de disparaître au cœur des remous.

Jupiter fixa les flots déchaînés, incapable de bouger, totalement pétrifiée par la peur. Ses jambes, aussi lourdes que du plomb, ne voulaient plus obéir. Devant l'inévitable, elle choisit alors de se cramponner de toutes ses forces à la statue qui lui faisait face, comme une moule à son rocher. À l'instinct, Reyes, Walker et McKenna eurent la même idée et se jetèrent sur les trois autres soldats autour de la colonne commémorative. À son tour, Albuquerque voulut les imiter et tenta d'agripper la sculpture la plus proche, bras tendus.

Tout se joua en un claquement de doigts. Trop éloigné du monument, il rata sa cible de peu. Avec la force d'un bulldozer, la vague l'arracha du sol comme une brindille. Dans un cri camouflé par les trombes d'eau, il disparut dans les mâchoires du monstre, avalé et digéré aussitôt.

Lorsque le tourbillon insensé de bruit et de fureur cessa de ravager Battle Hill, un silence surnaturel s'installa, que seule la quinte de toux de Jupiter vint perturber. La rousse fut la première à se relever. Quand elle rouvrit lentement les yeux en crachant ses poumons, des poissons

suffoquaient à ses pieds. Elle repoussa la masse de cheveux plaqués sur sa peau laiteuse. Ses muscles s'étaient tant contractés autour de son sauveur en bronze que des brûlures lui irradiaient les bras jusqu'aux tendons. À constater les traces indélébiles laissées par le raz-de-marée, elle n'en revenait pas d'être encore vivante. Si les quatre statues — solidement ancrées — avaient tenu bon, la colonne commémorative gisait près du piédestal, coupée en deux. Du côté de la chapelle, un pan de l'édifice n'avait pas résisté au choc. Sur les marches du perron, on distinguait des éclats du dôme galbé qui couronnait auparavant le clocher. Autour de Battle Hill, ce qu'il restait de végétation ruisselait de toutes parts. L'air s'était chargé d'une humidité que le sol détrempé ne parvenait plus à absorber. Par chance, la situation géographique du cimetière et son terrain vallonné avaient facilité l'écoulement des millions de mètres cubes d'eau drainés.

Jupiter retrouva peu à peu ses esprits, suffisamment pour repérer le corps inanimé de Walker sous une couche de branchages. Encore sonnée, elle tituba dans sa direction en passant devant Reyes qui émergeait tout juste d'une mare de boue. Le Colombien semblait être passé sous un train. À peine debout, il essora son marcel noirci, déjà concentré sur un objectif primordial : sauver son fils. Il fixa la chapelle dévastée, plein de remords. C'était *lui* qui avait choisi d'y cacher l'enfant pour le protéger d'éventuels effets collatéraux, sans se douter une seule seconde que Green-Wood puisse faire les frais d'une nouvelle déferlante. Il s'en voulait terriblement de ne pas avoir été assez précautionneux.

Tu as bien merdé. Alors rattrape vite ton erreur.

Sa conscience le rappela à l'ordre. Il se rua sur le bâtiment, déterminé à tout mettre en œuvre pour retrouver Alvaro dans les décombres. Sa course fut de courte durée. Quelque chose le transperça de part en part à la clavicule. Il chuta en plein élan, déséquilibré par le coup reçu. À terre, le visage déformé à cause de la douleur inouïe, il rampa à quatre pattes par instinct de survie pour fuir le danger, sans même savoir d'où il venait précisément. Son regard brouillé par la transpiration et la saleté rencontra finalement celui de McKenna. L'agent de la DEA avançait implacablement vers lui, les doigts resserrés sur le manche du couteau à la lame ensanglantée. La sacoche contenant le remède de Walker ne l'avait pas quitté. Vision d'horreur, la moitié gauche de sa tête n'était plus qu'un amas de chair boursouflée et de lambeaux de peau qui pendouillaient. Il enjamba

une hélice de bateau, probablement arrachée de son essieu le long de la côte, et propulsée jusqu'ici par la puissance du rouleau compresseur. Au vu des pales recouvertes d'un sang rouge vif, il était devenu évident pour Reyes qu'elle avait fini sa course dans la joue du moustachu.

— Où est ton magot ? hurla ce dernier en brandissant l'arme blanche comme un forcené.

Un sourire grotesque se modela sur ce qu'il restait de son visage en charpie. De la bave s'écoulait du trou béant à la place de la bouche.

Reyes pesta de se retrouver entre deux feux : d'un côté, l'urgence du sauvetage d'Alvaro, de l'autre, l'affrontement inévitable qui se profilait. Par réflexe, il porta la main à sa ceinture, sauf que le Beretta n'y était pas.

Et merde...

Alors, paré à en découdre, il inspira longuement et invectiva son adversaire par bravade :

— Pas de bol, tu hérites de cette tronche-là en pure perte. Il n'y a aucun magot. Nada.

Piqué au vif, McKenna donna libre cours à sa fureur et se jeta sur sa poule aux œufs d'or, avec la ferme intention de lui faire cracher le morceau. Reyes réussit à esquiver les premiers coups de couteau avant de se laisser surprendre par une attaque plus technique. Il sentit le froid de la lame d'acier caresser sa gorge et s'arrêter au niveau de la jugulaire. Une fissure d'hémoglobine se dessina.

— Je dois continuer à te rafraîchir la mémoire ? cracha l'agent fédéral en accentuant la pression.

Le bout de l'arme blanche rentra progressivement dans les tissus de la trachée. Acculé, Reyes tressaillit.

— Hé, Ducon !

Surpris par l'interjection, McKenna se détourna de l'ancien trafiquant de drogue pour prêter attention à cette voix qui le dérangeait durant son exercice préféré : la torture. Au moment de faire volte-face, un choc terrible ébranla son crâne. La décharge l'envoya mordre la poussière. Avec une rage au ventre palpable, il essuya d'un revers de manche le sang qui entravait la vision de son œil valide et se redressa comme un ressort. Groggy, il fit deux pas hésitants et s'effondra pitoyablement. En contre-plongée, la silhouette de Walker se matérialisa alors. Amoindri, le coursier puisait dans ses

dernières forces pour brandir l'hélice au-dessus de sa tête, prêt à asséner le coup de grâce.

McKenna chercha à se relever, telle une machine increvable, mais il comprit vite qu'il n'était plus en état de se battre. La lucidité lui fit lâcher son couteau. Il cracha une matière visqueuse et rampa dans la terre boueuse pour s'adosser péniblement contre l'un des soldats de bronze.

— Donne... Donne-moi ça, bafouilla Walker.

Il se saisit de la sacoche portée par le moustachu et la fouilla fébrilement, à la recherche de la petite boîte en métal.

L'antidote...

Il devait faire vite, le RX était en train de le foudroyer de l'intérieur.

Reyes cherchait autre chose, lui : un second souffle. De la paume, il compressa tant bien que mal la profonde entaille en travers de sa gorge en ne quittant pas des yeux la chapelle. Il trouverait Alvaro dans les décombres. Qu'il doive creuser pendant des jours n'était qu'une formalité. Jamais il n'abandonnerait.

— Regarde ! l'alerta Jupiter.

Il y avait du mouvement sur le perron entravé du bâtiment religieux. Reyes observa la direction pointée par le doigt longiligne de la rousse et, effectivement, cela bougeait dans l'amoncellement de débris. Une petite main finit par surgir, puis une seconde. Enfin, une tête ébouriffée et blanche comme neige sortit des restes du dôme galbé.

— Alvie !! hurlèrent en cœur Reyes et Jupiter.

Stimulé par cet électrochoc sonore, le pirate en herbe de l'île de Greenwood s'extirpa du monticule de gravats en un rien de temps. Dès sa libération, il s'épousseta et courut les rejoindre en larmes.

— Je pensais t'avoir perdu... hoqueta l'enfant, les yeux rivés dans ceux de son père.

Il tremblait de tous ses membres, blotti contre lui. Emporté par cette réunion inespérée, Reyes en oublia presque sa blessure à la clavicule. Elle se rappela vite à son bon souvenir et lui arracha un gémissement quand les bras d'Alvaro se resserrèrent dessus.

— Et moi, j'ai le droit à un câlin ?

Jupiter fit un clin d'œil à l'enfant, auquel il répondit d'un large sourire. Sans attendre, il se rua sur elle et l'enlaça. Touchée par cette réaction spontanée, elle sentit l'émotion la gagner. L'étreinte chaleureuse s'éternisa,

jusqu'à ce que la youtubeuse finisse par craquer, incapable de retenir le sanglot qui montait dans sa gorge.

— Ce n'est rien, fit-elle en se reculant, troublée. Je deviens sensible.

— C'est mon charme ? osa Alvaro d'une voix timide.

Soudain, un éclat de rire glaçant brisa l'euphorie des retrouvailles. Celui de McKenna. Face à lui, Walker venait de s'écrouler sur les genoux.

Dans l'incompréhension, Reyes se précipita en premier et remarqua la boîte métallique contenant les seringues de RX et leur contrepoison. Elle était grande ouverte dans les mains du coursier.

— Je ne... Il n'y a pas...

Les mots marmonnés entre les respirations saccadées de Walker étaient inaudibles. Ses paupières battaient à toute vitesse. Une violente contraction le plia en deux et il bascula sur le côté.

Jupiter accourut à son tour pour tenter de saisir le sens de tout ça. Sous le coup de la peur, elle s'en prit à l'agent de la DEA en le martelant de claques.

— Pourquoi ne va-t-il pas mieux ? Parle, putain !

Le moustachu se contenta de sourire de ses dents brisées.

— Crois-moi, tu ne vas pas garder ta langue dans ta poche bien longtemps, lui promit Reyes, plus résolu que jamais.

Face à l'homme qui détenait a priori la clé, ses vieux démons le rattrapèrent. Il récupéra le couteau dans la boue et saisit McKenna à la gorge d'une poigne de fer. Meticuleusement, il lui entailla la seule partie de son visage encore intacte, à savoir l'œil droit. Une fois tranchée, la paupière s'affaissa et libéra un filet de sang qui teinta l'iris de l'agent spécial.

— Accouche ! Montre-moi quelle seringue contient l'antidote ! lui ordonna Reyes pendant que Jupiter s'évertuait à maintenir Walker éveillé.

— Ça ne sert plus à rien, jubila McKenna après avoir craché un mélange de salive et de glaires.

La rousse releva la tête, bouleversée.

— Comment ça ?

— Toutes ces seringues sont remplies de RX.

— Alors où est l'antidote, enfoiré ?

Walker se mit à convulser et à régurgiter une mousse blanche visqueuse.

— Reste avec moi, articula Jupiter. Tu m'entends ? On va trouver une solution.

Ses lèvres tremblaient. Un voile translucide lui brouilla le regard et une perle roula sur sa joue. Avec l'espoir fou de lui insuffler la vie, de tenir en échec la mort, elle le serra contre sa poitrine. Ses larmes se mêlaient maintenant à celles de Walker.

En arrière-plan, McKenna hurlait de douleur sous les coups de lame de Reyes. La torture finit par payer et, exténué, il vida son sac.

— Oubliez... Oubliez ce cafard. Il était condamné dès l'injection. L'antidote au RX n'existe pas encore. On avait simplement besoin de les motiver, lui et les autres.

De son œil mutilé, il fixa l'heure affichée sur la montre à quartz du coursier en hyperventilation.

— Pour vous consoler, reprit-il d'un air narquois, dites-vous qu'il aura été résistant. Il a bien tenu le coup.

Reyes fit tourner nerveusement le couteau dans la paume de sa main.

— Toi aussi, ton chemin s'arrête ici.

Et d'un geste ample, il trancha la gorge de McKenna d'une oreille à l'autre.

Quinze ans plus tôt, retour à l'Union Square Greenmarket. La première rencontre avec Emily sur le marché bio. Le vol du collier au pendentif azur. La course effrénée pour fuir les lieux. Les souvenirs se disloquent. Walker s'agrippe aux miettes du visage de son amour éternel.

Fondu au noir.

Épilogue

Le générique du journal télévisé fit bondir Jupiter. Le genre de réveil brutal qu'elle détestait. Elle gigota sur le canapé pour changer de position, puis finit par relever mollement la tête du coussin où elle avait laissé une signature de bave. D'humeur bougonne, elle regarda l'heure sur la mini station météo : huit heures du matin. Encore une fois, elle s'était endormie comme une masse. Cela lui arrivait régulièrement depuis qu'elle avait réintégré le nid familial. Du moins, l'appartement qu'elle et son père louaient provisoirement à Newark, dans la banlieue de New York. Le temps que la Grosse Pomme panse ses blessures.

Autant la propriété de Chuck sur Staten Island que le deux-pièces de Jupiter dans le quartier du Queens étaient sinistrés. Ils avaient donc poussé ensemble la porte d'agences immobilières afin de trouver au plus vite un meublé, avec l'envie commune de renouer des liens. Après quelques visites infructueuses, ils s'étaient décidés pour un charmant meublé de style colonial à la superficie raisonnable. De quoi ne pas se marcher dessus. Ça, Jupiter y tenait tout particulièrement.

Le salon baignait dans la pénombre, à peine rehaussée d'un trait de lumière filtrant à travers le volet électrique de la baie vitrée. La jeune femme bâilla si fort qu'elle fit claquer sa mâchoire. Les yeux entrouverts, elle dirigea son regard vers le guéridon plaqué contre le flanc du canapé. Elle y aperçut un post-it collé entre la pile de livres et la grande bougie parfumée à la vanille. Une habitude que prenait dorénavant Chuck quand il partait travailler à l'antenne météorologique de New York. À la suite de la destruction du *Ranch* sur Staten Island, le gouvernement avait délocalisé la structure à Paterson, vingt kilomètres plus au nord. Encore somnolente,

Jupiter tendit le bras pour s'emparer du papier de couleur griffonné de quelques mots.

Bon réveil, Jup.

Je vais rentrer tard ce soir, j'ai une réunion qui va s'éterniser au boulot. On se rattrape demain, on commandera des sushis. Je te dis merde pour ton entretien cet après-midi. Ces maudites chaînes locales vont finir par reconnaître ton talent, ma fille.

Je t'aime

Quand Jupiter recolla à tâtons le post-it sur le guéridon, ses doigts frôlèrent du métal froid. Celui de la médaille que le maire de la ville avait personnellement remis à Chuck Arys pour son alerte, et plus largement l'ensemble de sa carrière. Cette gratification, à laquelle le météorologue ne prêtait pas le moindre intérêt, occupait depuis plusieurs semaines la même place, tant et si bien qu'elle commençait à être recouverte de gouttelettes de cire.

En fait, la fierté qu'il lisait dans le regard de sa fille depuis la reconnaissance de son travail acharné suffisait amplement à Chuck. Si le nombre de victimes de Nina n'était pas encore définitif — on parlait déjà d'un millier de morts —, le pire avait malgré tout été évité grâce à l'intervention de dernière minute de « Papa la Médaille », comme Jupiter le surnommait dès qu'elle voulait le faire enrager.

Elle sourit en y repensant. Puis elle se projeta dans l'après-midi, et son anxiété monta en flèche. Son énième entretien d'embauche devait aboutir à quelque chose de concret cette fois-ci. La décision d'abandonner sa chaîne YouTube *Le Monde de Jupiter* pour se lancer dans le véritable journalisme télévisé n'avait pas été simple à prendre, mais elle s'en sentait capable, même sans diplôme. Et surtout, cela lui permettrait de moins ressasser les souvenirs pénibles rattachés à Charlie et Jackson. Elle s'estimait responsable et en souffrait en silence. Après presque deux mois, les corps n'avaient toujours pas été retrouvés. Il fallait donc se rendre à l'évidence, si insupportable fût-elle. Et pourtant, la jeune femme entretenait une infime flamme d'espoir, faite de suppositions hasardeuses. Après tout, aux dires de Walker, l'Underground se composait d'un gigantesque labyrinthe de galeries dont personne ne connaissait vraiment l'étendue.

Du bruit parvint de la seconde chambre, celle au fond de l'appartement. D'abord un grincement de porte, suivi de pas feutrés. Un ventre proéminent surgit de l'ombre nappant le couloir.

— Bonjour, Jup. Tu es réveillée depuis longtemps ?

— À l'instant. Papa a laissé un mot, il rentrera tard. On se prévoit une soirée Netflix ?

Emily valida l'idée avant d'embrasser la jolie rousse sur le front.

— Je sais que je te le dis souvent, lui glissa-t-elle d'une voix douce, mais ça me gêne d'avoir piqué ta chambre. À force de dormir sur ce canapé, tu vas finir avec une scoliose.

Les semaines passant, la connivence entre les deux femmes ne faisait plus aucun doute, en dépit de la dizaine d'années qui les séparaient. Une fois le malaise des premiers instants mis de côté, la cohabitation s'était faite naturellement. L'initiative de recueillir la veuve de Walker provenait de Jupiter. Chuck avait donné immédiatement son aval, sans tergiverser. Après tout, le météorologue devait la survie de sa fille au coursier.

Mais pour bien comprendre, il fallait remonter un peu plus dans le temps.

Deux jours après le passage dévastateur de Nina

Emily s'apprête à quitter la ville, et même le pays, avec un objectif : retourner au Mexique. À ses origines. Après avoir affronté l'enfer, plus rien ne la retient ici-bas. Des garde-côtes l'ont secourue en état d'hypothermie dans le Brooklyn Battery Tunnel. Elle a eu la présence d'esprit de se souvenir de cette sortie à emprunter en cas d'effondrement de l'Underground. Sans pass, elle remercie la providence d'être tombée sur un accès ouvert.

Déboussolée, sans foyer et plus faible que jamais, elle erre près de Grand Central Terminal à la recherche d'un train où monter. Une voix se manifeste dans le haut-parleur de son talkie-walkie. Celui récupéré sur Traeger. Sans vraiment savoir pourquoi, elle a conservé l'appareil, avec l'espoir fou d'entendre à nouveau son amour. Pas de miracle, le timbre est féminin. Elle ne capte que des bribes de phrases à cause de la réception

crachotante. Dans un premier temps, elle pense à Zoey, la pharmacienne, avant que la femme mystérieuse ne donne son curieux prénom : Jupiter. Elle aurait des renseignements importants sur Walker, mais elle préfère ne rien évoquer sur le moment. Une rencontre est alors organisée.

Toutes les nuits, Emily revivait les derniers instants de Walker en se replongeant dans les mots de Jupiter. Il s'était battu jusqu'au bout, sans jamais lâcher prise, avec un objectif tracé en filigrane : la retrouver. Au-delà des larmes qui humidifiaient son oreiller, la future mère s'endormait toujours confiante dans l'avenir. Un avenir qu'elle comptait bien se bâtir, pour sa fille.

C'est ce qu'aurait voulu Ray...

— Le petit-déj est prêt, Jup.

Emily déposa sur la table basse le plateau-repas qu'elle venait de préparer avant de s'affaler sur le canapé. Des effluves de pancakes et de miel se répandirent dans l'appartement lorsqu'elle souleva la cloche en verre.

— J'arrive, ne mange pas tout ! cria la rousse incendiaire depuis les toilettes, ses derniers mots couverts par le bruit de la chasse d'eau.

— Tiens, ils parlent de l'Underground aux infos. Il y en aurait pour cent cinquante milliards de dollars de dégâts. Toujours cette manière de mettre le pognon sur un piédestal avant l'humain.

Emily avait le regard vague et la main posée sur son ventre arrondi.

— Tu devrais éviter ça, lui conseilla Jupiter.

Elle attrapa la télécommande et éteignit la télévision. Le silence revint dans l'appartement jusqu'à ce que la sonnerie de la porte d'entrée retentisse et fasse sursauter les deux filles.

— Merde, même pas moyen de prendre un petit-déj tranquille... OK, je gère. Occupe-toi du dernier pancake, il faut que tu te remplumes, sinon ta gosse va crier famine aussitôt sortie !

Avec une coulée de miel à la commissure des lèvres, Jupiter se dirigea vers le hall et cala un œil contre le judas.

— C'est un livreur. Est-ce que tu attends quelque chose ?

Emily souleva les épaules.

— Non.

— Bon, j’ouvre. On verra bien. Si jamais c’est un tueur en série, il y a une bombe de gel paralysant dans mon sac derrière le canapé.

Un sourire se dessina sur le visage de la latino.

Sur le palier, le livreur marqua un temps d’arrêt, intimidé par la beauté de la jeune femme en nuisette. Il finit par reprendre ses esprits et tendit un colis grand comme deux boîtes à chaussures.

— Signature ici, s’il vous plaît, requit-il en présentant un smartphone. Avec le doigt, ça ira.

Une fois la porte refermée, Jupiter lut à voix haute les informations présentes sur l’étiquette d’expédition.

— Pour Chuck et Jupiter Arys, ainsi qu’Emily. Ça provient de... Oh merde !

Emportée par la curiosité, Emily quémанда la suite.

— Alors ?

— Reyes ! C’est indiqué que ça vient de cet enfoiré d’Hector Reyes.

L’ancien membre du cartel de Medellín s’était volatilisé après le dénouement au cimetière de Green-Wood. Sur la voie de la rédemption, il avait mal encaissé la mort brutale de Walker. De brefs adieux, quelques mots de réconfort, une poignée de main sincère, et des larmes sur les joues d’Alvaro : voilà comment, en résumé, s’était déroulée la fin d’une collaboration de circonstances.

— Comment peut-il avoir ton adresse, Jup ? Et savoir que je vis ici.

Emily ne connaissait Reyes que par récit interposé, mais semblait autant interloquée que Jupiter.

— Aucune idée. J’imagine que ce genre de gars a de la ressource et ne s’arrête pas à ces barrières-là. Voyons voir...

Avec un peu d’appréhension, Jupiter déchira le ruban adhésif qui maintenait scellé le colis. Les pans du carton s’ouvrirent sur une avalanche de billets de banque de cent dollars, réunis par paquets dans des fourreaux de papier. Il y en avait des milliers. Des dizaines de milliers.

Et un mot.

Si à aucun moment je n’ai souhaité profiter de cet argent sale (sûrement une histoire de karma ou de rédemption), je suis heureux que mes erreurs

du passé vous aident aujourd'hui. Les coupures sont non traçables. Faites-en bon usage. Et ne cherchez pas à comprendre comment je vous ai retrouvé ! Jupiter, c'était un plaisir d'avoir fait ta connaissance. J'aurais aimé qu'Alvie reste en contact avec toi, mais cela entraînerait trop de risques des deux côtés. Emily, sache que Walker n'a jamais abandonné. Pour toi et pour nous. Cela ne te le rendra pas, néanmoins tu peux être fière.

Les initiales d'Hector Reyes étaient apposées en bas. Derrière la note manuscrite, un dessin aux traits approximatifs avait été esquissé et signé par Alvaro. On y devinait le visage de son héros du monde réel : Walker.

OceanofPDF.com



Vous avez aimé le roman ?
Parlez-en autour de vous et sur vos réseaux sociaux
Prenez quelques minutes pour laisser un avis sur Amazon

Et surtout ne spoiler pas

OceanofPDF.com

Remerciements

À ceux qui m'apportent leur soutien dans la vraie vie ou sur les réseaux sociaux et qui se reconnaîtront.

À mon équipe de Beta lecteurs qui a effectué les derniers contrôles techniques : mon indispensable maman, Tony l'apôtre des théories du complot, et Lionel de la Principauté. Vos retours sont toujours pertinents et utiles !

Enfin, un immense merci à mes merveilleuses futures lectrices et merveilleux futurs lecteurs qui sauront, je l'espère, apprécier ce nouveau roman.

OceanofPDF.com

Ce livre est également disponible
au format papier

COPYRIGHT © 2023 - TOM NESSY

Composition et mise en pages
Tom Nussy - Avril 2023
Propulsé par Amazon

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)